

JLJE, dernières pages

« C'est facile d'avoir vingt ans !
Je vais les avoir et je n'ai rien fait pour ça! »

Marcel Pagnol

Une maison au rez des bois
La porte n'a pas de clé
Sur la table le café fume
Un livre attend
Première page encore blanche...
J'y écris ces mots à l'encre noire
« Dernières pages... »

Pierre.

Merci

MERCI à celles et ceux qui ont, vingt ans durant, avec l'équipe des JLJE, lu, écrit, écouté, rêvé, ri, dansé, chanté, grandi...

MERCI aux établissements scolaires, aux Médiathèques, aux librairies...

MERCI aux autrices et auteurs, aux illustratrices et illustrateurs, aux artistes et artisans, aux créatrices et créateurs... pour les mots offerts... les images et les spectacles...

MERCI à la population et aux élu.e.s de St Bertrand de Comminges et des territoires voisins...

MERCI à toutes les personnes qui ont permis, grâce à leur participation ou leur aide, de mettre en page les mots de tous les recueils (scolaires et adultes) publiés ces 20 dernières années!

SOMMAIRE

- **Les Ratconteuses** : La JLJE se raconte.Page 11
- **Alain David** : Vingt ans ! Et toutes ses dents ?Page 13
- **Anne Vidal Villalba** : Retrouver nos vingt ans.Page 15
- **Anne Vidal Villalba** : Vingt ans.Page 18
- **Bertrand Petit** : À Tarride: place aux percnoptères !..... Page 20
- **C.** : 20 ans.Page 23
- **Camille Barthélémy Stamenoff** : Vingt ans.Page 24
- **Catherine Lautier** : 20 ans...Page 25
- **Catherine Lautier** : Vingt ans !.....Page 26
- **Cécile Martineau** : 20 ans.Page 27
- **Christian Louis** : Vingt ans.....Page 30
- **Christine Seguin** : Souvenirs d'une enfance citadine.Page 33
- **Christine Seguin** : 20 ans.Page 35
- **Corinne Bressole** : Vingt ans déjà...Page 36
- **Corinne Lemarigner** : Avoir vingt ans.....Page 37
- **Corinne Lemarigner** : Vingt ans.....Page 38
- **Doriane Picard** : Berceuse.Page 41
- **Édith Duboscq** : Il y a vingt ans.Page 44
- **Édith Duboscq** : Vingt ans.....Page 45
- **Erwan Mathieu** : Accepter l'ineffable...Page 46
- **Ève Villenave-Philipson** : Vintan.Page 50
- **Iléana Mathieu** : Un livre simple, rempli d'histoires.....Page 51
- **Irène Gramont** : «Vingt ans».....Page 55
- **Irène Picard** : Le sel de mes 20 ans de JLJE.Page 56
- **Irène Picard** : Souriez, vous avez 20 ans !Page 57
- **Irène Picard** : Cinq fois vingt ans.....Page 59
- **Ismail Kilinç** : Un jeune turc de 20 ans en France.....Page 61
- **Jackie Villenave-Pailhas** : Vingt ans...Page 66
- **Jean-Luc Audren** : Un matin ton départ.Page 68

• Jean-Luc Audren : On me dit que le temps passe.....	Page 69
• Josiane : Il y a 20 ans , je suis morte.....	Page 70
• Laurence Epstein-Hanot :	
JLJE, 20 ans, un tournoi, un tournant.....	Page 71
• Laurent Cayre : 1975 !!.....	Page 73
• Ludjin Donate : Avoir 20 ans à la campagne.....	Page 74
• Luis Alberto Gómez Espana : Et si c'était vrai?	Page 76
• M.L : Aimer à 20 ans.	Page 78
• Marie : 20 ans.	Page 81
• Marie Canal : Le bel âge ?	Page 82
• Marie-Claude Lapeyre : Le mal du pays.....	Page 83
• Marie-Claude Lapeyre : Vingt années de leur vie.....	Page 86
• Marino : 20 ans.	Page 89
• Michèle Frayassent : Bienvenue!.....	Page 90
• Pierre Abbès : À Colette.....	Page 91
• Régine Blancard : Appuyé sur sa canne.....	Page 92
• Sandrine Delpérié : Confession gourmande.....	Page 94
• Sandrine Delpérié : Les mots sont des silences.	Page 96
• Sandrine Delpérié : Louper son train.	Page 98
• Simon Picard : Et le Vent devint Temps.....	Page 100
• Vidian Anglade : Vingt ans.....	Page 101

Les « cailloux blancs » glanés au fil de nos recueils JLJE

- Secrets.....	Page 111
- L'arbre.....	Page 119
- Frontière(s)	Page 129
- Gourmandise(s)	Page 139
- En chemin	Page 145
- Métamorphose.....	Page 151
- Bleu	Page 159
- Bulle	Page 167
- En disant.....	Page 173
- Derrière la fenêtre	Page 183

- L'air de rien.....	Page 191
- Décalage	Page 201
- Passage.....	Page 223
- Ricochets	Page 233
- Au-delà des mots.....	Page 239
- Trait d'union	Page 245
- En attendant la pluie... ..	Page 253
- À petits pas... ..	Page 261

Les Ratconteuses

La JLJE se raconte...

J'étais Jeune, Libre, Jolie, Espiègle, dynamique, pleine d'idées et d'envies. L'air de rien, je donnais tout ce que je pouvais, je rassemblais toutes les bonnes volontés, faisant le trait d'union entre les générations, en permettant à chacun de partager ses savoir-faire, son précieux temps dans la bonne humeur.

Mon cœur battait au rythme des lectures, de l'écriture, des beaux mots, par beau temps, par grand vent et même en attendant la pluie ! Au-delà des mots, des saltimbanques, artistes de tout poil m'ont enrichie de leurs notes, leurs cabrioles, leur poésie, leur imaginaire, leur humour, leur sensibilité et leur sourire.

Oh ! Que j'étais heureuse de profiter de toutes les gourmandises salées et sucrées cuisinées dans les grosses marmites fumantes et bien odorantes de notre irremplaçable Maîtresse-Queue.

Pour arroser le tout, il aurait bien fallu quelques fines bulles de champagne. Je l'attends encore celui-là d'ailleurs !

J'ai passé des après-midis entiers à regarder la frimousse des plus petits fredonnant la dernière strophe de la jolie comptine du jour, comme je le faisais moi-même quand j'avais leur âge...

Souvenir d'enfance...

Du haut d'un arbre, j'en ai vu passer des ribambelles d'enfants, sac au dos, déambulant dans les rues pavées d'une cité médiévale à la recherche d'énigmes ou de tout autre surprise. J'ai entendu leur sourire, j'ai vu les étincelles dans leurs yeux lorsqu'enfin ils découvraient leur prénom au bas de leur texte.

Ils étaient enfin AUTEURS !!!

L'horloge du temps égrenait les heures, les mois, les années dans la sérénité.

Mais, tout évolue, se métamorphose à l'image de la météo et des entrées au collège des écrivains en herbe.

Ainsi vinrent les deux journées transformées en un seul jour. Et éviter le décalage dans mon planning était un véritable casse-tête !!!

En disant cela, mon cœur se serre et regrette un peu. Malgré tout, l'enthousiasme était toujours au rendez-vous.

Qu'est-ce que j'ai fait de ces vingt ans ?

Pour les petits c'est loin...

Pour les plus âgés, c'est le bel âge, la pleine jeunesse, la découverte, les rêves de toutes sortes.

Ah ! Les rêves, dans la douceur de mes nuits bleues, du possible à l'impossible...

C'est ma vie après tout ! Pourquoi je m'arrêteraï là, à la frontière de mes vingt ans, alors qu'il me suffirait d'un tout petit pas pour me remettre en chemin...

Mais il n'y a pas de secret, seule, je ne pourrais pas. Mais peu importe après tout, nous ne sommes que de passage.

Il restera toujours de ces vingt ans, des mots, des illustrations, de belles phrases conservées au plus profond de mon cœur et dans des centaines de recueils qui, tels des ricochets, propageront l'envie de lire et d'écrire...

« **Vingt ans ! Et toutes ses dents ?** » (*Mini essai ni convaincu ni convaincant*).

-“On n’a pas tous les jours 20 ans ; c’la n’arrive qu’une fois par an!” - C’est ainsi que, ‘surréalistement’ chantant, j’ai toujours traduit en ricanant le “ça nous arrive un’ fois seul’ment”, de Léon Raiter, interprété en 1935 par Berthe Sylva. Frivolité s’il en est, qui étalait alors au grand jour l’apologie naïve de ce soi-disant ‘bel âge’ d’une soi-disant ‘belle époque’. Enthousiasme surfait, auquel j’opposerais volontiers le triste et salutaire engagement révolté de René Vautier, lorsqu’en 71 il détourna cette sottise avec son cinglant : ‘avoir 20 ans dans les Aurès’. Film qui aura su dramatiser cet âge comme possiblement sacrifié par notre faucheuse politique, tuant alors dans l’œuf l’apologie de la désertion militaire. Ainsi donc, de la chanson au cinéma, ‘avoir 20 ans’ ne serait plus si ‘fatalement merveilleux’ mais, se risquerait aussi au ‘merveilleux fatalisme’! Et par ricochet, ‘Avoir 20 ans’ n’impliquerait plus de mordre la vie à pleines dents, puisqu’‘avoir 20 ans’ risquerait également de s’y casser les dents ! De là, ‘avoir 20 ans’ devient simplement un âge référence qui classerait ce bon 20, blanc comme rouge, en 2 groupes bien distincts : les nostalgiques du ‘si bel âge’ de ce côté-ci, et les réfractaires à ce ‘temps perdu’, de ce côté-là ! Pour ma part, ne désirant nullement statufier ces ‘20 ans’ en l’image angélique d’un âge rêvé, je ne voudrais pas davantage les accoler forcément aux regrets symboliques d’un monument aux morts. Aussi, il me plaît de tableur sur ces ‘20 ans’ pour les ériger en un ‘âge étalon’. Non point ‘étalon-bandant’ réservé aux garçons, pas plus qu’‘étalon-aiguille’ promis aux filles, mais juste comme étalon de mesure. Ce, depuis une référence temps mesurable en années toujours, mais où l’on regrouperait ces années par vingtaines. Les vingtaines d’une vie, que l’optimisme ambiant étalerait comme une bonne confiture jusqu’à la cinquième vingtaine. Un siècle donc ou cent ans, que l’on partagerait alors en 5 parts bien égales, comme on le ferait pour un bon fromage! Et le voilà alors posé sur la petite table temporelle bien

dressée, ce bon fromage bien rondet de notre vie, sectionné en ses 5 belles portions identiques. Juste en face, une petite fenêtre ouvrant sur la belle ligne couchée de l'horizon invite alors à déguster mais, tout en rêvant depuis un calcul différent. Comptabilité à l'horizontale cette fois-ci, où se noieraient enfin à tout jamais comme soleil dans l'océan, les '20 ans' de l'apologie exacerbée suivis des '20 ans' de la dramaturgie outrancière ! Du cercle à la ligne droite, il serait maintenant question de multiplier, sur cette même ligne et sur toute sa longueur, le segment du temps-étalon. Segment de vie partant du point 'N' puisque 'Naître', et reporté jusqu'au point 'M' puisque 'Mourir'. Chemin de vie nouvellement imagé de 'N' à 'M' donc, et toujours divisé en nos cinq vingtaines d'étapes clés. Soit les premiers '20 ans' où faire ses dents ; puis les '40 ans' pour se les serrer ; '60 ans' pour en grincer un peu ; vers les 80 ans où finir par les égarer ; et enfin, arrivée en la 100ème année pour s'endormir sur son rose palais ! Sur ce schéma en difficulté, déguster une à une et d'autant plus, les parties d'excellence de ces portions mitigées, depuis une curieuse et tatillonne observation responsable. Ce, afin de bien peser leurs doubles consistances de vie à chacune, comme l'on choisirait son fromage en le reniflant des deux narines : Psychologie du moulage et pertinence du salage, pour tendre au meilleur affinage. Et alors, savourer vraiment le bon comme le moins bon de sa Vie à pleines dents, s'il en reste ! Ce, depuis le désir toujours, d'un goût librement et soigneusement affiné ; plutôt que tendre à interroger l'autre ligne. Celle-là même qui, tracée au creux de la main, voudrait probablement rester sourde et muette à toute question mal adressée ?

Anne VIDAL VILLALBA

Retrouver nos vingt ans

Riant comme des gamins,
A la fraîcheur du petit matin,
Nous enfourchons nos bicyclettes,
Rien ne nous arrête.
Nous goûtons l'insouciance
Des premiers jours de vacances,
Loin des contraintes et obligations,
Nous oublions notre quotidien,
Discutant de tout et de rien.
Remplissant nos yeux, avec émotion,
De la nature qui s'offre à nous.
Dans le vent, nos cheveux se dénouent.
Retrouver l'émerveillement de nos vingt ans.

Je commence gaiement à râler,
Sans cesser de pédaler,
Face aux ronces désordonnées
Qui refusent de se plier, obstinées,
Aux lois du sentier,
Laisant sur nos jambes striées,
Les traces de notre passage.
Nous oublions d'être sages,
Fuyant notre cage.
Comme des enfants,
Délestés de tout semblant,
Dans nos jambes le même élan.
Retrouver l'énergie de nos vingt ans.

Nous pédalons sur les chemins
Sans se soucier des lendemains.

Sensation de gamin,
A nos lèvres, un sourire de vaurien.
Impression de vivre de folles aventures,
Enfin, faire le mur ...
Retrouver notre légèreté
Si longtemps délaissée
Au profit d'un monde étriqué
Où les lois nous sont dictées.
S'affranchir des règlements.
Dans nos têtes la liberté.
Retrouver la frivolité de nos vingt ans.

Enfin, au détour d'un sentier
Un village apparaît.
Accablés par la chaleur
De cette fin de matinée
Nos corps ruissellent de sueurs.
Nos bouches asséchées
Réclament la fraîcheur
D'une boisson bien méritée.
Traversant les ruelles ombragées,
Guidés par les discussions animées,
Nous cherchons un havre de paix,
Dans notre quête d'assoiffés,
Retrouver l'impatience de nos vingt ans.

Joues rougies par nos efforts,
Lèvres salées par nos suées,
Cheveux emmêlés, ébouriffés,
Jambes égratignées,
Tissus collés au corps,
Nous nous installons à la terrasse ombragée
D'un café aux tables colorées.

Ici, pas de place à la discrétion,
Le calme de notre balade est balayé
Par de bruyantes conversations,
Parfois d'un éclat de rire, égayées,
Parfois d'un éclat de voix, ponctuées.
Dans ce brouhaha plein de gaieté,
Retrouver la joie de vivre de nos vingt ans.

La marmaille s'éparpille
Chahutant, jouant sous les regards indulgents
De leurs parents,
Bavardant,
Riant,
Racontant,
Se souvenant ...
Silencieusement, nous observons la place animée
Dégustant chaque gorgée de notre bière citronnée.
Rêvant d'arrêter le temps,
De ne vivre que l'instant présent,
De retrouver, l'espace d'un été,
Livresse de nos vingt ans,
Avant que nos souvenirs vacillent.

Anne VIDAL VILLALBA

Vingt ans

Tu hurles ta haine
Pour exorciser ta peine
Tu cries ton amertume
A plein volume
Tu claques la porte
Pour que la tristesse sorte
Tu accuses
Tu uses
Tu ruses
Pour faire entendre ta voix
Car tu as perdu la foi
En l'humanité
Aucune impunité
Pour les générations passées
Qui ont fait de la vôtre
Une espèce menacée
A raison
Tu reproches à la nôtre
De tourner en rond
De rester aveuglée
Dépassée
Enlisée
Dans un mode de vie populicide
Que tu dénonces
Lucide
Acide
Loin d'être placide
Jamais tu ne renonces

A expliquer
Narguer
Analyser
Réfuter
Chercher
Hasarder
Interroger
Ebranler
Mes espérances
Car je croyais avec confiance
En l'expérience
En la science
De l'obéissance
Civile
Tu dévoiles
La passivité servile
Car en vingt ans
Depuis que tu es né
Rien n'a changé
Si ce n'est
Qu'il n'y a plus de neige
Dans les Pyrénées !

Bertrand PETIT

À Tarride : Place aux Percnoptères

Tarride, énorme mamelon, tout rond, presque dénudé, d'un corps sans tête, d'un corps, long, rocailleux, épineux et étriqué qui s'étend jusqu'à surplomber la plaine de la Garonne.

Cela faisait bien des lustres que les buis et les ronces, les acacias et les genévriers avaient mangé les sentiers qui y menaient. Oh ! ils avaient commencé doucement, rongé ici une petite montée bien droite, rogné là un lacet, puis profitant de l'apathie des hommes vieillissants, ils avaient déboulé de partout à la fois, s'installant alors, dans toutes ces terrasses, tous ces longs espaces que, matin et soir, les bergers ne visitaient plus, que les bêtes ne foulaient plus.

Le vent aussi s'était mis de la partie, quelques énormes troncs de chênes, depuis longtemps morts, s'étaient affalés. Merveilleux monstres osseux, ils achevaient d'effacer des mémoires ce qui n'était déjà plus que des coulées de chevreuils et de sangliers.

Pour l'imaginaire, c'était tant mieux ! Chaque ascension prenait de suite un air d'Aventure. Peut-être même, par là, l'Ours était-il redescendu ? Certains ne l'avaient-ils pas entendu ? En tous cas, d'aucuns l'avaient vu.

Les enfants emportaient cordes et baudriers, sacs à dos, sécateurs et chaussures de grandes équipées. Ils ne doutaient pas qu'un jour, ce paysage esseulé allait finir par leur appartenir pour toujours et à eux seuls.

De la Chapelle Sainte-Auraille jusqu'au pied de Tarride, une mise en bouche pour l'aventure et l'éveil des sens. Parfois, ils s'arrêtaient pour reprendre souffle, la silhouette bien fière, bien droite.

Enfin, l'ascension, la vraie, courte mais très pentue, la découverte de la garrigue. Il fallait bien prêter attention à tout, prendre des repères, poser les pieds avec précaution, éviter les places à vipères,

avancer lentement en s'aidant du bâton pour écarter ou briser les gourmands des ronciers envahissants.

Derrière eux, à peine étaient-ils passés, que les passages se refermaient. Là, vraiment, c'était bien Tarride !

Tarride, mystérieuse colline, croupe creuse avec sa grotte voûtée, bulle d'air démesurée, construction surnaturelle, posée là à la lisière des zones habitées.

Là, tout devenait magique, en retrait du monde, éprouvant muscles, ardeurs, volontés et persévérances. Ils attachaient les cordes à quelques troncs de petits chênes puis, sanglés, harnachés, ils se laissaient enfin aller à descendre, en rappel, effleurant la falaise du bout des pieds, rebondissant jusqu'à se poser à l'entrée de la caverne, à l'entrée de ce grand trou noir, cette bouche difforme qui, l'été, vous soufflait à la figure un air froid à tomber.

Peu rassurés, ils avançaient et criaient, comme pour conjurer les esprits mauvais qui pourraient y habiter, y rôder. Ils allumaient alors leur petite lampe torche rivée à leur tête et toujours ébahis, ils recherchaient vainement, quelques, traces des peintures des premiers hommes.

Nous étions en 2004, à l'aube de leur adolescence. Ils se promirent de revenir plus tard et eux, ils orneraient les parois de peintures de jeunes filles enjouées, de fleurs épanouies, d'oiseaux en parade et de paysages sereins.

Vingt années déjà passées et voilà qu'aux termes d'une promesse ancienne, promesse de jeunesse, l'escalade est recommencée.

Mais, dès le saut d'entrée, dans cet antre, éclairée par un mince fil de lumière ensoleillée, une odeur suffocante et là, posé à même le sol rocheux, un nid, un grand nid, presque tout aplati ! Un nid fait de quelques petites branches desséchées et de quelques mottes de laine éparpillées et tout à côté les restes de chasses putréfiés. On leur avait bien dit, au village ; maintenant, il ne fallait plus y aller, c'était interdit. Du printemps jusqu'à la mi-été, c'était le domaine réservé des vautours, grands, avec leurs ailes déployées comme un homme bien taillé.

Deux vautours !

À la saison des amours, de la maison, tout en bas au village, on les voit, ils tournent en orbes rapides, élégants malgré leur huppés hirsutes et leurs cous mal emplumés, ils ensorcèlent le vent, se jouent de l'air et de ses courants. Il faut les voir, tour à tour, gymnastes, danseurs, acrobates qui, enchaînent plongeurs, piqués, puis de nouveau envol et parades. Ils virevoltent présentant leurs serres au ciel et semblent saluer les cimes des arbres avant de redescendre dans leur cavité qui leur sert de loge d'artiste, de lieu d'intimité.

De loin, en vol, avec leur face jaune dénudée, avec leur plumage blanc tout de noir encadré, on eût dit des cigognes avec un bec cassé !

Au lieu de lancer un cri menaçant ou un bref sifflet lubrique, ils ne savent, entre eux, que rire à la façon des enfants s'imaginant sans doute imiter une vieille sorcière colérique.

Des Percnoptères d'Égypte ! Chaque année, ils franchissent les déserts et les terres ensablées d'Afrique, traversent la mer méditerranée puis l'Espagne et ses plaines garnies d'orangers, d'oliviers et parviennent après des kilomètres en milliers, aux Pyrénées et, incroyable, à la grotte de Tarride.

C.

20 ans

Y' a 20 ans, tu l'as rencontrée,
y' a 20 ans tu l'as aimée !
Et depuis 20 ans, tu l'écoutes,
Et comme elle t'envoûte !
Tu tricotes ses cordes
d'un charmant accord !
Elle me fait chanter
Et même danser !

Quand elle est dans tes bras,
Sous les mimosas,
Tu la gratouilles,
Et sans bafouille,
Elle s'épanouit
Et je m'en réjouis
Ah ! Ta guitare
Comme tu t'en empires !

Que dire de toutes ces notes,
Sous tes grandes menottes,
Une explosion de sons
Résonne à l'horizon ;
20 ans qu'elle sonne
20 ans que j'en frissonne !
Continue ma Belle
Tes musiques éternelles.

Camille BARTHELEMY STAMENOFF

Vingt ans

L'océan de l'enfance avec ses interdits, ses attentes et ses rêves
Ne nous laisse entrevoir qu'une lueur, celle d'avoir 20 ans...
Depuis cet océan on souhaite voir enfin l'image d'une grève,
Cette attente n'en finit pas, il est bien long, le temps !
Un jour, pour la 20^e fois le gâteau s'habille de bougies...
La liberté est là, immense, tout est alors permis,
Au bout de cette allée bordée des fleurs de l'insouciance,
Le soleil brille intense, il faut enfin sortir du cocon de l'enfance
Et même si le deuil du passé est parfois difficile
Le présent est magique, et le bonheur s'agrippe, figé et immobile.
La vie est prometteuse et ne laisse entrevoir que joie, espérance et
bonheur.

Tous les champs sont ouverts, séduisants, il suffit de chercher...
Découvrir les merveilles que la vie nous propose nous laisse imaginer
Un ciel bleu sans nuages d'où sont bannis tristesse, mort et douleur.
20 ans ! un sourire de l'autre suffit à réveiller nos rêves
A frissonner et à sentir en nous monter une nouvelle sève.
Comme des papillons, impatients, nous choisissons nos fleurs
Notre horizon s'habille de milliers de couleurs.
Et puis... deux fois, trois fois le temps multiplie les 20 ans,
Mais malgré les épreuves, ce jour si éphémère reste toujours vivant.

Catherine LAUTIER

Vingt ans...

Vingt ans
c'est jeune
mais aussi
c'est long
long d'efforts
et de souffrances
pour garder la cadence.

Vingt ans
c'est bon
comme un vin
qui a bien vieilli
c'est comme une récompense.

Vingt ans
c'est presque un quart de siècle
bien rempli
à semer
l'envie
de dire et d'écrire
à semer
la vie
qui nous éloigne du pire

Vingt ans qu'on respire.

Catherine LAUTIER

Vingt ans !

Cela fait vingt ans que, pas à pas, des mots s'envolent et font des ricochets,
l'air de rien, dans nos cœurs.

Vingt ans que derrière la fenêtre, j'observe leur métamorphose en attendant la pluie.

Vingt ans qu'en secret, au-delà des frontières, je guette leur passage, traits d'unions-gourmandises, sans peur du décalage en chemin.

Vingt ans qu'en disant nos peurs, nos doutes et nos joies, nous arrosions l'arbre de l'écriture, libérant nos bulles dans l'air bleu.

Au-delà des mots, cela fait vingt ans que votre action bénéfique nous emplit de bonheur et nous vous en remercions.

Signé :

Les femmes, les hommes et les enfants qui ont eu le bonheur et le pouvoir de dire, être entendus et lus.

Cécile MARTINEAU

20 ans

Blés mûrs, merles au nid, jeux d'eau, lézards effarouchés, amours enfantines, chocolat et cerises...

Et puis surtout, surtout, la lumière, la lumière et un soleil inextinguible.

J'aurais aimé, conteuse enivrée de nostalgie, vous dire tout cela et plus encore.

Mon enfance.

Mon enfance comme un grand voile noir.

Ce jour aux allures de nuit, cette nuit aux allures de mort, et la lumière soudain ôtée et le froid sur mes épaules.

Il s'est couché sur moi.

La peur comme un grand oiseau noir qui surgit de nulle part, étend ses ailes immenses et recouvre le monde, lentement, en silence.

Il s'est couché sur moi.

La peur comme un grand fleuve noir qui coule dans mes veines, un fleuve lent et glacé prenant sa source aux racines de mon cerveau pour se répandre tel un poison jusqu'aux extrémités de mon corps.

Il s'est couché sur moi.

La peur comme un grand gouffre noir brusquement ouvert sous mes pas, et où sombrent instantanément ces 10 années passées et brutalement inexistantes, inexistées, ces rires et ces joies déjà

oubliés, jamais vécus, cette enfant pas encore morte, mais soudain jamais née.

Il s'est couché sur moi.

Le néant tout à coup, et l'infinie lenteur d'un monde qui bascule dans un silence terriblement épais et visqueux.

Il s'est couché sur moi. J'ai hurlé en silence.

Souvenirs.

Plus de souvenirs. Plus de vie. Plus de passé. Plus d'avenir non plus.

La petite fille a disparu dans un no man's land vertigineux et opaque. Ma vie, ma non-vie commence à 10 ans.

Mes souvenirs d'avant : le néant.

Mes souvenirs d'après : la peur. La peur insidieuse, permanente et pourtant tue et niée.

Mes souvenirs d'après : la colère, l'humiliation, la souffrance, la honte, le mépris, l'automutilation. Et toujours, aussi, le rire, le clown, ne rien montrer surtout.

Après aussi : l'amnésie. L'amnésie que mon cerveau affolé de douleur et d'incompréhension me procure pour lutter contre la folie. La folie qui se promène tout près, chantonnant une comptine d'enfance oubliée, et tentant, telle une sirène, de m'attirer dans ses bienfaisants filets.

La tête oubliée.

Mais le corps crie sa souffrance, tente de dire l'indicible. Le corps de l'enfant flanche, craque, trahit, dénonce, supplie : piqûres, cachets, gélules, poudres diverses, diagnostics agacés, médecins dépassés.

Souvenirs d'enfance.

Vingt ans.

Vingt ans pour tenter de reconstruire ce qui fut détruit en une nuit.

Vingt ans pour déchirer le voile et voir enfin les blés mûrs, les merles au nid, les jeux d'eau, les lézards effarouchés...

Et découvrir le goût des cerises.

Christian LOUIS

Vingt ans.

Les copains ne sont pas encore arrivés. La belle maison des parents de Chloé se peuple d'un vide provisoire. Un franc soleil colore le début des vacances d'hiver désormais sans neige. Grandes ouvertes sur le jardin, les fenêtres regardent, par dessus le mur de pierre, une rue déserte de Saint-Bertrand de Comminges.

Ce soir, la fête des amis fera vibrer les murs de la cathédrale. Juste avant le réveillon, faudra souffler les vingt bougies du gâteau de Lucas qui a accepté l'idée de sa copine : une petite balade dans le village.

Chloé prend la main de son amoureux. Elle le kiffe grave, genre groupie. C'est ainsi qu'elle en parle sur « Instadrame ». Elle aimerait bien qu'il lui fasse un tout petit bébé, pas tout de suite, bien sûr, pas avant d'avoir terminé leurs études, mais il rechigne sur le principe même. En réserve, il a toujours une rafale d'arguments pour différer. C'est trop tôt ! La guerre qui arrive par l'Ukraine ! Et le réchauffement climatique ? Tu crois que l'on va pouvoir survivre, avec en plus un baby ? Lucas a demandé si des masques seraient disponibles ce soir. Avec le retour de la pandémie... Chloé se désespère. Non point de la situation, elle est consciente et lucide, mais du pessimisme de son héros.

Le voisin Saturnin regarde le couple passer. Il lui rappelle ses vingt ans.

Après avoir franchi la porte médiévale, contemplé longtemps le paysage qui s'étend jusqu'au pic du Gar, s'être embrassés tendrement, ils retournent main dans la main à la maison.

Les autres sont arrivés. Ils ont abandonné les voitures sur le parking pour traîner leurs sacs jusque dans les chambres. Chloé bise chacun comme s'ils ne s'étaient pas vu depuis des siècles, en réalité cela fait juste une semaine, à Toulouse. Léa a vite replongé dans l'écran de son smartphone, en perfusion sur la lecture des derniers posts

reçus. Thomas, après cette mini parenthèse de tendresse amicale, relance sa série « Netflop » sur la tablette et replace ses écouteurs sur les oreilles. Manon discute avec Hugo. Elle est végane, il est vian-dard. Le ton vif atteste que les deux sont à fleur de peau. Ils semblent jouer leur crédibilité dans le groupe, tenaillés par la peur d'être « au bout de leur vie ». Emma évoque son école d'ingénieurs avec fierté devant Léa qui vient de quitter la fac de médecine pour devenir apicultrice, et Maxime, ex étudiant en droit qui entame une formation de boulanger et explique son projet de s'installer dans un village. Camille ne restera pas longtemps avec ses potes. Les entraînements d'athlétisme reprennent bientôt. Ses médailles en sport universitaire fonctionnent comme un cadeau protecteur. Enfin, les autres étudiants ne raillent plus son look de rugbyman, pas même capable de laisser glisser l'insulte vers rugbywoman, ce qui ne serait pas plus acceptable. Le succès médiatisé offre un bouclier de respectabilité et d'acceptation de la différence. Le lancer de marteau demande de la puissance et du poids. Sa copine Marie l'admire, mais devant les autres, elle ne montrera pas son amour avec plus de tendresse que cela. Léa intervient pour annoncer le nouveau défi sur « TactiK » : se verser une bouteille de soda sur les cheveux. Chloé précise que la réserve de bulles est plus alcoolisée que sucrée. Le débat est vite résolu. Maxime se porte volontaire pour filer en ville se procurer plusieurs litres de la précieuse boisson noire et pétillante. On lui demande de ramener aussi plusieurs pots de pâte à tartiner et de quoi doper les clopes. Ceux qui n'ont pas de casque sur les oreilles échangent. Chloé relance le débat sur les bébés. On lui rétorque que les Russes sont aux portes de l'Europe ! Camille s'étonne que l'on veuille fabriquer, dit-elle comme s'il s'agissait d'objets, de nouveaux êtres humains alors que tant d'actuels meurent de faim. Ce à quoi Manon réplique qu'avoir des enfants c'est aussi se donner la chance et l'obligation de trouver des solutions à toutes les crises. Néanmoins le « on est déjà trop sur la planète qui se réchauffe » semble emporter l'adhésion. Mais ce qui les rapproche se situe au-delà des phrases. Ils sont ensemble. Ils se touchent, se parlent sans le filtre des écrans. Le confinement de la pandémie les a bousculés au plus

profond. Isolés, chacun dans son coin, prisonnier de sa bulle, en télé enseignement, ils ont souffert et redoutent une nouvelle phase de mise en parenthèse. Les mots ne sont pas là pour exprimer cette angoisse qui a muré certains, provoqué le délire d'autres et surtout, profondément modifié leur projets d'avenir. Vivre au jour le jour ses désirs sans se projeter sur un demain hypothétique.

Dans la maison d'en face aux fenêtres grand' ouvertes, le vieux Saturnin entend des bribes de discussions. Il se souvient. Voici quarante ans, il en avait vingt. Il se rendait à Saint-Bertrand avec ses trois meilleurs copains qui s'entassaient dans sa 2 chevaux. Ils montaient déguster une crêpe arrosée d'une bolée de cidre et débattre d'écologie. Il suffirait de communiquer aux autres les rapports du Club de Rome sur l'épuisement des ressources naturelles, les textes de René Dumont sur la famine en Afrique et les désordres à venir, sur le besoin du solaire et de l'éolien, sur les risques de la pollution, des engrais chimiques, de l'envahissement des voitures, de l'extension des villes. Ils surfaient sur la certitude d'une prise de conscience générale et d'un avenir plus radieux.

Le soir vient de tomber. Le noir l'accompagne. Les étoiles se révélaient. Les constellations se dessinent. Le sexagénaire regarde le ciel en direction du Nord-Est. Il cherche et trouve enfin le losange de la constellation de la Lyre. À son extrémité, il devine à peine son étoile plus brillante : Véga. Elle est si loin et si proche, se dit-il. À peine plus que vingt années lumière.

Christine SEGUIN

Souvenir d'une enfance citadine

T'en souviens-tu le ciel ?

Les figues cueillies encore vertes et qui laissaient perler sur mes doigts impatients leur lait sucré, collant et parfumé ?

T'en souviens-tu le ciel ?

L'amandier aux longues feuilles effilées offrant à mes regards gourmands ses coques vertes et duveteuses, promesses d'amandes fraîches mais pour longtemps encore inaccessibles ?

T'en souviens-tu le ciel ?

Cette vieille ruine en pisé, sans porte ni fenêtres, mais dont les vieux murs soutenaient encore le toit de tuiles tiédies par le soleil ?

Les longues graminées grainées ployant leurs têtes alourdies et ondoyant tels des blés sous les caresses du vent ?

L'odeur âcre et entêtante des figuiers, et le parfum de ces fleurs inconnues, pauvresses des terrains sauvages ?

Le bruissement incessant des insectes enivrés de leur propre multitude et la sarabande effrénée des papillons ?

T'en souviens-tu le ciel ?

Je croyais que le monde était là tout entier. Et, tête renversée, les yeux clos, je buvais le soleil.

Et toi l'abeille, t'élevant sans hâte et par paliers dans le ciel immense, tu découvrais que ce monde-là n'était qu'un vieux terrain

vague, et tout autour, les bungalows de la cité d'urgence, et plus loin encore, les premières ceintures d'immeubles, les carrefours routiers, et cernant définitivement et irrémédiablement le tout, les ramifications tentaculaires de la grande ville.

Christine SEGUIN

20 ans

20 ans pour qu'un enfant devienne adulte

20 ans à essayer, à réussir, à échouer, à rire, à pleurer, à faire des bêtises. De grandes découvertes et aussi de grands chagrins. Des peurs irraisonnées et des culots formidables. Des incompréhensions sans nom, des déceptions sans bornes, des fiertés sans limites. Comme on peut être fier à 5 ans.

Un jour découvrir le plaisir de lire et de s'évader dans sa tête. Découvrir le plaisir d'écrire et refaire le monde. Lui donner les couleurs qu'on aime, éradiquer les barres d'immeubles si laides, pétrifier les méchants, repeindre les trottoirs, inventer des gentils, qui m'aimeront beaucoup, c'est sûr. Comme on veut être aimé à 10 ans

Grandir un peu. Trouver sa bande. Aimante. Rassurante. Solidaire. Découvrir les découvertes des autres, s'enrichir de leurs richesses. Avoir des chagrins d'amour infinis et qui finissent pourtant. Et puis rire à s'en étrangler comme on rit à 15 ans.

Grandir encore. Au bord du monde adulte. Hésiter à franchir le pas. Enfin l'autonomie, la liberté. Oui... mais l'inconnu, l'inquiétude... Oui, la peur un peu.... Rester à balancer entre deux âges et puis un jour, équilibre rompu, tomber de l'autre côté. Ou s'y envoler, cœur battant, corps en vrille.

Et partir sur des chemins incertains. Comme on part à 20 ans.

Corinne BRESSOLE

Vingt ans déjà...

Vingt ans déjà sans mon Jean, nous disais-tu toujours...
C'est si loin et si près.
Sans lui tu étais si seule, mais avec nous.
Sans lui, nous étions seuls mais avec toi,
Toujours active, pleine de vie, volontaire et aimante, accueillante et enveloppante.

Vingt ans déjà sans mon Jean, nous disais-tu toujours...
C'est si loin et si près.
Et ce matin de juin, tu l'as retrouvé.

Deux ans bientôt que tu n'es plus là...
C'est si loin et si près.

Nous entendons encore tes doux mots.
Nous sentons toujours ton souffle chaud.
Ton visage nous apparaît souvent,
Et tes baisers s'envolent au vent.

Vingt ans déjà, deux ans bientôt...
C'est si loin et si près.

Vos mains s'assemblent pour accompagner nos lignes de vie.
Ensemble, nous rêvons votre Paradis.
Et tout votre amour s'accroche
Sur les cailloux de nos poches.

Corinne LEMARIGNER

Avoir vingt ans

avec les écrivains tant d'enfants
qui écrivent en vain ? Temps troublés forcément que seule l'écriture
peut soulager
il en vint tant des gens qui voulaient vivre avec les livres pour se
raconter des histoires
sans tomber dans le vin tentant de l'oubli de l'effacement
de l'amusement
vingt ans à conjurer les horreurs et les misères par des moments de
joie et d'émerveillement ce n'était pas en vain tant de gens ont dé-
couvert le plaisir d'écrire
vingt ans à laisser courir les doigts pour soulager la tête
où tant et tant de doutes
de déceptions de découragements
il en vint tant de maux coulés dans des mots pour croire encore
et voir ce qui surgit chez des jeunes de vingt ans
qui savent dire écrire dessiner et manifester
ce ne fut pas en vain tant de réunions à Saint Bertrand
pour que les livres nous délivrent
de toutes nos guerres à nous qui n'en avons connues aucune vrai-
ment
juste celles qui se créent dans nos cerveaux embroussaillés
ce ne fut pas en vain tant de chemins tracés tant d'arbres plantés tant
de bois ramassés pour faire feu de tout

Corinne LEMARIGNER

Vingt ans

des réunions la clope dans la ruelle
les sourires la joie de se retrouver
pour inventer une journée
avec tout ce qu'on aime
il en vint tant à Saint Bertrand
des gens partout dans les rues
des livres des écrivains des conteurs
oh... ce conteur-là
émerveillées par sa voix
juste ça
raconter imaginer tout un cinéma
avec des mots
on dit ce qu'on veut et ça se fait
un thème des écoles des enfants
qui se penchent sur leur feuille
et inventent des histoires
avec ce qu'ils sont
soudain les parents dans l'histoire
on comprend
fallait que ça sorte
de sous les racines des arbres
dessous un plat gourmand
les secrets qui se disent s'écrivent
et déposent les pierres les cailloux
du chemin
pour avancer pas trop chargé
l'écriture qui soulage
qui enchante
les amis qui sourient à Saint Bertrand
on se déguise pour reprendre une assiette

à Colette
on est fier de hisser haut la vie
le temps d'un jour
pendant vingt ans pour les enfants
pour qu'ils sachent qu'un écrivain
c'est un humain qu'on peut lire
écouter
à qui on peut demander comment faire
pour sortir ses personnages de là
c'est vrai les écrivains ils sauraient
nous sortir de là
ils imaginent ils le voient le chemin
ils nous le disent
il nous le dit la paresse pour tous
elle nous le dit qu'on a bien profité
que maintenant faut se calmer
ralentir pédaler marcher s'écrire
prendre un livre et s'asseoir
sous un marronnier à Saint Bertrand ou ailleurs
il y a vingt ans
jamais on n'aurait cru tout ça
le climat et pourtant
y a vingt ans
on en avait déjà mis tant dans l'air
toujours l'écriture retombe sur le même chemin
en chemin toujours je repasse par là
je reviendrai à Saint Bertrand
dans ma mémoire
il y a vingt ans c'était hier
les amis depuis vingt ans
j'écris j'ai le droit même moi
chacun peut
ça fait du bien tant de bien
je me souviens les premiers mails
et maintenant tous ces gens

qui écrachent leur venin
tout leur ressentiment sur les résos de hène
comme une terre qui bout
de rêves effondrés de peurs encalminées
reviens à Saint Bertrand
marcher dans la forêt
écouter les oiseaux
aimer les gens

Doriane PICARD

Berceuse

“Il est temps de cramer le silence”.
Clara Ysé, Pyromanes.

En moi, vingt ans ponctués de silences.

Vingt ans c'est l'âge où on m'a dit à l'oreille “tu vois que t'en avais envie”.

J'en avais pas envie.

À vingt ans on a violé mon espace intime. Ce n'était pas la première fois. Ni la dernière.

Être violé.e, c'est sentir une effraction dans sa tête, son corps, son existence.

Ainsi, à vingt ans, j'ai compris qu'une de mes peaux s'effaçait petit à petit depuis des années. A la place, un acouphène sensoriel, un chaos.

Cela signait le début d'une longue expérimentation. J'ai continué à vivre. Et j'ai été violée, encore, comme pour revivre cette effraction incompréhensible, comme si ça allait me réparer.

C'est un vide sidérant. Qui ne part jamais.

Il m'est arrivé de vouloir éteindre cette vie qui devenait insupportable.

À vingt ans, il s'est agi de comprendre ma résilience.

Sur ce chemin, de comprendre ce qu'est une femme au cœur du monde.

Et ainsi d'accepter ma colère pour les regards lubriques posés sur le corps adulte, adolescent, enfant, les mains qui palpent sans consentement tes seins et tes fesses, les “non” que l'autre ne veut pas accepter, les égos protecteurs, les professeurs malsains qui usent d'un

pouvoir qu'ils s'accordent seuls, les doigts enfoncés sans consentement dans le vagin par un inconnu au milieu d'une foule, ou dans ton propre lit, les "en même temps tu l'as bien cherché".

Vingt ans que j'excuse des comportements.

Vingt ans que je me pose des questions, que je rejette ma colère par peur, alors que je suis au bord de l'explosion.

En tant que femme, notre corps est soumis à des conventions que je pensais loin de moi. Pourtant, j'ai compris que je me voyais comme un matériel à disposition d'un autre, et dont il pouvait jouir à sa convenance. Enfermée dans un schéma d'accomplissement par la maternité, d'être une femme belle, dévouée et disponible, du couple à tout prix, de la recherche du grand amour. À tout prix. C'est grisant.

Mon grand amour, c'est moi-même avant tout.

Je ne cherche pas à m'extraire d'une convention par fantaisie, mais parce que je questionne des habitudes.

Je ne jette aucune pierre sur les choix de chacun.e, et ne pointe personne du doigt. On a le droit d'être femme et d'avoir envie de porter le poids de responsabilités quotidiennes, parce qu'un équilibre, une osmose s'établit ailleurs, que le bonheur passe par cet engagement. On a le droit d'avoir envie d'être protégé.e par un homme. On a le droit d'être un homme et d'avoir besoin d'être protecteur.

Ce que je désigne, ce sont des comportements, des façons de faire auxquelles on s'est habitué, qui ne nous conviennent pas, ou plus, et qu'on continue d'accepter. Qui sont parfois silencieusement malsains.

C'est en lisant des femmes actives dans l'écriture de manifestes, de podcasts, de réflexions sur le droit des femmes, sur les comportements communs soumis notamment par la société, que j'ai compris la nécessité d'être consciente et de transmettre.

M'est aussi apparu que le viol avait été ignoré pendant de nom-

breuses années. On sait aujourd'hui grâce aux neurosciences et la psychanalyse que c'est l'acte le plus effractant pour la psyché humaine, peu importe la culture.

Je ne peux m'empêcher de penser que, parce que cet acte fera toujours partie de l'histoire, il est nécessaire d'ouvrir des espaces de considération, d'accompagnement, et d'éducation.

Conscientiser d'avoir été violé.e, c'est s'autoriser à exister tout.e entier.e, et dire au monde qu'on peut être victime et debout à la fois.

Rendre conscient.e.s les violeurs et violeuses, et prévenir les futur.e.s, c'est mettre en évidence qu'il n'y a pas que la victime qui doit comprendre et avancer.

Ah! Eh oui : l'inclusivité montre que des hommes aussi se font violer. Ce n'est pas une affaire de genre.

Vingt ans. Un morceau de ma vie grâce auquel j'ai pu comprendre que si quelque chose nous fait souffrir, c'est que « ça » a envie de s'exprimer et d'être écouté.

Je suis en colère, et il est enfin temps de faire, avec ces affects, une création.

A vingt ans et dix de plus, je veux œuvrer à rendre à chacun.e sa place d'artiste de sa propre vie. Comme je le fais pour moi.

En chantant une berceuse avec des mots puissants.

Édith DUBOSCQ

Il y a vingt ans

Il s'en allait par les chemins, traversant les mers à la recherche de l'impossible terre où il pourrait poser son sac à dos d'aventurier.

Il allait dans tous ces pays qui le faisaient rêver lorsqu'il était enfant.

Mais les années passant il continuait toujours sa route n'ayant pas trouvé la femme qui le convaincrerait de construire sa vie auprès d'elle.

Vingt ans qu'il allait de pays en pays. Un jour, dans un petit village du nord de l'Espagne il croisa le regard d'une jolie femme, brune aux yeux de velours et il ne put s'en détacher.

Il stoppa là sa route et bien qu'il n'ait plus eu vingt ans, il fit tant de projets avec sa belle amoureuse qu'il lui fallut encore de nombreuses années pour les réaliser..

Ils eurent trois enfants, deux garçons et une fille, qui leur donnèrent tant de bonheur.

Puis un jour les enfants eurent aussi vingt ans et quittèrent la maison à leur tour pour voler de leurs propres ailes.

Il retrouva son âme d'aventurier lorsque son aîné lui demanda de l'aider à programmer son tour du monde et il se revit par les chemins, de pays en pays vingt ans auparavant.

Quelle aventure magnifique avait il vécu !

Édith DUBOSCQ

Vingt ans

Les années soixante, c'était ses vingt ans.

Elle ne pensait qu'à trouver l'amour de sa vie, celui avec lequel elle fonderait une famille.

Elle s'imaginait vivre de grands moments de joies et de bonheur.

Le mariage fut heureux, les enfants vinrent rapidement ;

À vingt ans, elle imaginait une vie d'amour, ce qu'elle eut.
Aujourd'hui à quatre fois vingt ans, elle regarde en arrière et revoit tous ces moments de bonheur

Elle en oublie la tristesse qu'elle connut parfois lors de la perte d'un être cher.

Vingt ans de vie commune avec son premier amour.
Et la main dans la main, ensemble ils continuent leur route.....

Erwan MATHIEU

Accepter l'ineffable...

Une larme coule. Une seule. Vestige enfoui du passé. Réminiscence du passé.

Une de trop. Encore. Tourner la page. Pardoner. Me pardonner. Accepter. Avancer enfin...

La cabane est silencieuse. Toujours. Immuablement.

Je tourne mes yeux vers l'unique fenêtre.

20 ans. 20 ans aujourd'hui.

Qu'a été mon existence depuis ce jour funeste ?

Rien. Un non-sens. Un abandon. Un renoncement. Un déni ? Déni de soi, certainement.

Tout est silencieux. La nature dort encore.

Seul. Je suis seul. Toujours.

Je bouge sur ma paillasse. Sais que je ne pourrai me rendormir. Le flot incessant de mes pensées ne va pas pouvoir se tarir aujourd'hui. Pas aujourd'hui.

Les autres jours, je parviens à m'absorber dans mes occupations quotidiennes. Dans cette vie en lien avec la nature que j'ai choisie. Par défaut. Pour ne pas sombrer définitivement. Cultiver, chasser. Cueillir, récolter, emmagasiner. Raffistoler, bricoler, entretenir. Et surtout : oublier. Oublier ces images. Oublier mes erreurs. Mon erreur.

Un marginal. Voilà ce que je suis devenu.

Je pensais que l'isolement me permettrait de fuir mes démons. Ineptie. Renoncement. Oubli de soi. Oubli de ma nature profonde. L'homme est fait pour vivre au contact des siens. Pas comme un sauvage perdu en pleine nature. Seul. Loin des siens. Puni ?

Perdu. Je n'en ai jamais ressenti autant le poids que ce matin.

Le poids. Le poids de la responsabilité. Le poids de la culpabilité. J'ai failli. Douleur profonde. Erreur fatale.

20 ans.

20 ans que je revis ce moment. Celui où j'aurais pu tout arrêter. Où j'aurais dû tout arrêter. Ce moment où je pouvais encore redresser le cours de mon destin. Ne pas me jeter dans ce non-sens absolu. Ne pas me noyer dans ce non-sens.

Une chouette ulule à proximité de la cabane. Un renard glapit dans le sous-bois. Les prédateurs sont de sortie. L'aurore est proche. Rencontre des mondes nocturne et diurne. Moment idoine pour assouvir leur faim.

20 ans.

Je sens encore l'odeur des épices à mon réveil ce matin-là. La veille au soir, j'ai confectionné un pain d'épices. La fragrance en est encore prégnante.

Il est tôt. Je coupe le réveil. Nos sacs sont prêts. Nos chaussures de marche aussi. Il fait encore nuit.

Margot est éveillée. Déjà. Impatiente. Un sourire illumine son visage. Comme souvent. Comme toujours.

« Papa, emmène moi là-haut. Je rêve tant de les voir ! ».

Tout est parti de là. De sa demande. Aujourd'hui, je réalise son rêve. Je suis en larmes. 20 ans. La douleur est toujours là. Intacte. J'expie ma faute...

Tout était pourtant parfait. Notre joie commune. Cette promesse d'heures de partage intense.

Le trajet en voiture. La halte, sur ce parking désert. La montagne qui se dresse, face à nous. Notre défi du jour. Nos premiers pas. La vapeur de nos souffles courts dans la fraîcheur matinale. Nous tordons le cou à l'apesanteur. A la force de nos cuisses. Nous nous élevons. Nous progressons dans la forêt de mélèzes. Silencieux. Deux biches s'immobilisent et observent notre passage. Mimétisme. Adaptation parfaite.

Et puis, ce moment que j'aime tant. Celui où tout s'ouvre. Celui où

nous basculons dans le monde de là-haut. L'étage subalpin. Un nouveau monde. La forêt s'ouvre et laisse la place aux estives. Le monde des animaux. Nos regards embrassent la vastitude de la montagne. Je guide ma fille vers notre lieu d'observation. Tout là-haut, sur la crête. L'objectif du jour la surmotive. Ardeur impatiente.

Nous prenons le temps d'observer les marmottes. Des vautours fauves nous survolent. Un aigle déclenche les cris stridents des rongeurs. Une harde d'isards se nourrit, au pied d'une vire. Nous observons les courses endiablées des chevreaux. Nous nous fondons dans le paysage. Dans la vie de là-haut. Partage intense. Le sourire angélique de ma fille...

Mes larmes coulent. Plus abondantes. Pourquoi ?

Nous reprenons notre progression. En mode furtif. Approchons du point de rendez-vous. Nous rampons sur la crête. De simples mouvements de visage permettent de communiquer mes instructions à Margot. Je sais précisément où nous devons nous poster. Le vent nous est favorable.

Ils sont là ! La femelle se repose, allongée sur la roche. Ses trois petits chahutent. Sur la vire, devant leur gîte. Mes larmes coulent. Emotion... Preuve indéniable de la survivance du lynx dans les Pyrénées. Premières observations depuis des décennies. La force de la Vie. La résilience de la Vie. Ma fille ouvre des yeux émerveillés. Elle a toujours rêvé ce moment. Moment d'éternité.

Mes yeux s'embuent. Comment est-ce possible de passer d'une Joie si intense à une tristesse si totale, si profonde, en quelques heures ? De la félicité au néant ?

Revivre ce moment de plénitude m'est encore pénible.

Les heures suivantes défilent en accéléré. La longue observation des lynx. Lynx qui tolèrent notre présence. Nous considèrent comme faisant partie de leur décor. Résultat des longues heures que j'ai passées ici ces dernières semaines. Patiemment. Pour me faire accepter des félins.

Et puis, le choix du lieu du bivouac. Son organisation. Cette soirée magique dans les montagnes. Et ce moment où tout bascule. Cette

scène que je me repasse en boucle depuis deux décennies.

Margot, éveillée au milieu de la nuit. « Je vais faire pipi, Papa ! ». Ma réponse ensommeillée. « Oui ». Derniers mots... Pourquoi ne l'ai-je pas retenue ? Pourquoi ne l'ai-je pas accompagnée ? Pourquoi me suis-je rendormi ? La culpabilité est là. Dans chaque parcelle de mon corps.

Mon éveil au petit jour. Sa couche vide. Désespérément vide. Définitivement vide. Froide.

Et puis, ces heures d'angoisse, ces jours d'angoisse, ces semaines de désespoir, ces mois d'abattement, ces années de renoncement. Rien. J'ai remué ciel et terre, fait lancer tous les mandats internationaux possibles. Rien. J'ai été suspecté aussi. Le poids du soupçon, insidieux. Contagieux. D'anciens bons amis ont basculé, changé de camp face à l'inexplicable. Mon désespoir était tel que cette accusation n'avait plus de place pour m'impacter. J'ai traversé cette nouvelle épreuve comme un zombie. Avant d'être innocenté. Faute de preuves.

Comment dormir, comment penser à autre chose ? Toute mon existence s'est trouvée centrée sur ce mystère.

20 ans. Rien. Pas le moindre début d'indice. Pas le moindre début de piste. Pas de corps. Rien. Evaporée.

Mes larmes coulent. Encore. La source ne se tarit jamais quand il s'agit de son propre enfant. Désespoir. Non-sens. Souffrance. Néant. Je me suis isolé. J'ai quitté le monde. Je ne vis plus. Depuis 20 ans.

Des coups prononcés sur la porte. Décidés. Je sursaute. Je n'attends personne. Personne ne me visite jamais. Qui pourrait vouloir fréquenter quelqu'un qui est l'image même de la mort ? Sans élan, sans envie, juste maintenu par la résilience de ses fonctions vitales ? Un mort vivant ?

On frappe à nouveau. Avec vigueur. Je m'avance, tourne la poignée. Le panneau pivote, dévoilant ma visiteuse.

« PAPA !

- MARGOT !!!! »

Ève VILLENAVE-PHILIPSON

Vintan

Ce jour-là
Je m'en souviens
J'espérais **tant**, en **vain**
Qu'il me regardât

Peu importait mon aura
A aucun moment son intérêt ne **vint**
Je perdais mon **temps**, c'était certain
L'ignorance demeura

On désire ce que l'on n'a pas
On attise le chagrin
On nous **tend** ce verre de **vin**
On l'accepte pour oublier le triste constat

Passent les jours, semaines, mois
Aujourd'hui j'ai le double de **vingt**
L'insatiabilité reste sans fin
Passent les **ans**, mais encore, regardez-moi

Iléana MATHIEU

Un livre simple, rempli d'histoires...

En banlieue toulousaine.

Deux jeunes étudiants se promènent dans les rues silencieuses pour rejoindre leur endroit préféré : la bibliothèque. L'une s'appelle Océane et l'autre se prénomme Ulysse.

Tous deux se connaissent de longue date.

Aujourd'hui, les vingtenaires ont soif d'aventure, mais, avec leurs études très prenantes, il leur est difficile de voyager. C'est pour cela qu'ils aiment se retrouver à la bibliothèque pour pouvoir s'évader le temps d'un après-midi pluvieux, en ce dimanche de décembre.

Malgré leurs points communs, les deux jeunes gens n'ont pas eu la même enfance, ce qui rend leurs caractères différents...

Océane, elle, a vécu dans une famille très pauvre, dans un tout petit appartement avec ses 5 frères et sœurs. Elle est plutôt timide et très débrouillarde car elle gardait souvent ses frères et sœurs après l'école, et ce, dès son plus jeune âge.

Ulysse, lui, a eu une enfance difficile : il a perdu sa mère très jeune, ce qui a été une souffrance durant toute son enfance. Il est très curieux et sociable.

Ils viennent d'arriver à la bibliothèque. Ils installent leurs affaires à une table et commencent à chercher dans les rayons un livre qui peut les intéresser...

Un livre s'illumine. Ils s'approchent, curieux, et l'attrapent, puis rejoignent leur table.

À première vue, c'est un livre banal, assez vieilli par les années, orné d'une parure en or.

Un titre, simplement écrit, trône au centre : «20 ans».

Si simple.

Mais, pourtant, quelque-chose les a attirés à lui. Peut-être ce titre correspondant à leur âge ? Ou alors le fait que ce soit un livre ancien au beau milieu des livres neufs ?

La bibliothécaire, qui passe par là, s'arrête net quand elle voit le livre posé sur la table, au milieu des jeunes adultes. Elle se rapproche et commence à raconter d'où vient le livre, comment il a atterri dans sa bibliothèque ; et, plus elle parle, plus les étudiants sont captivés et avides de découvrir la suite et les trésors qu'il renferme.

La bibliothécaire parle d'un homme barbu qui est passé quelques jours plus tôt pour le déposer. Il est reparti aussi furtivement qu'il était arrivé. Il a laissé pour seule indication à la bibliothécaire, que ce livre manuscrit conte de grands voyages et que, seules, les personnes captivées par les livres peuvent se plonger dedans.

Une personne interpelle alors la bibliothécaire, ce qui laisse le temps aux jeunes d'ouvrir l'ouvrage. Ulysse est intrigué : à l'intérieur, il y a seulement des pages vierges jaunies.

Océane les tourne : il n'y a rien d'autre que des pages jaunes.

Soudain, elle en désigne une. Ils se plongent alors dans ces pages qui renferment de pures merveilles. Le livre s'anime tout seul.

A ce moment-là, une sensation étrange les envahit. La bibliothèque est déserte. Ils s'approchent de la porte qui vient de s'entrouvrir, discrètement ; et ce qu'ils voient les plonge dans une joie immense. Ulysse tient toujours le livre dans ses mains.

Ils se sentent happés par une force.

Tout tourne autour d'eux et ils se retrouvent dans un endroit qu'ils ne connaissent pas.

C'est magnifique !

Des montagnes enneigées s'étendent au loin, et, devant eux, un lac glacé. Ils aperçoivent, à côté d'eux, un chalet en bois devant lequel sont entreposés des patins à glace.

Ils poussent un cri de joie.

Les enfilent puis rejoignent le lac en courant. Patinent sans fin jusqu'à arriver au bout de leurs forces.

Ils rentrent alors dans le chalet. Un feu crépite dans l'âtre de la cheminée. Ils s'installent devant. Deux tasses de chocolat chaud sont disposées sur une petite table.

Ils se réchauffent et s'endorment, épuisés de leur aventure incroyable, sur le canapé.

Quand ils se réveillent au petit matin, ils découvrent un nouveau paysage qui s'offre à eux. Ils sont allongés dans des transats, sur une petite île paradisiaque.

La mer qui les entoure est d'un bleu limpide. Un petit palmier trône à côté d'eux, avec, sur une table, des jus de fruits. Un peu plus loin, des pins parasols font de l'ombre avec, à travers, la mer à perte de vue !

Pendue aux arbres, une cabane fabriquée avec des bambous. Ils se rapprochent et voient qu'elle est remplie de coussins douillets. Et, au pied de la cabane, des planches de surfs. Ils les prennent, puis se rendent dans l'eau : elle est à la bonne température !

Après avoir passé un long moment à surfer sur les vagues, ils partent explorer les fonds marins.

Les couleurs sont magnifiques, entre coraux, poissons de toutes sortes, de toutes formes et de couleurs plus extravagantes les unes que les autres.

Après avoir sillonné les fonds marins, ils décident de remonter à la surface pour se remettre de toutes leurs émotions et, de nouveau, se reposer.

Ils s'endorment, épuisés, dans la cabane. L'air est si doux, les oiseaux peuvent rythmer leurs rêves.

Puis, tout à coup, tout se remet à bouger autour d'eux.

Ils se réveillent et découvrent un paysage africain sous un magnifique coucher de soleil.

Des zèbres, des antilopes s'abreuvent au bord d'un lac ; un troupeau d'éléphants s'asperge sous cette forte chaleur, malgré l'heure tardive de la soirée. Ils roulent dans une jeep, en contemplant avec émerveillement ces paysages idylliques.

Le livre s'illumine et ils se sentent de nouveau happés.

Ils se relèvent de la table. Les étudiants se demandent s'ils se sont assoupis, mais comprennent très vite, en en parlant ensemble, qu'ils ont vécu les mêmes choses.

Ils se retrouvent rapidement rattrapés par leur quotidien, leur routine.

Océane et Ulysse ont compris une chose essentielle de leur voyage à

travers ce livre : il faut profiter de la vie car elle est assez courte et on n'a pas 20 ans tous les jours.

Irène GRAMONT

« Vingt ans »

Le temps, le temps, le temps n'est rien d'autre....

Que ces perles de rosée posées sur tes lèvres,

Que ces pas en avant, ces pas en arrière,

Que ces gouttes d'encre qui ont noirci les pages,

Que cet arc-en-ciel qui se dessine après l'orage,

Que ces fleurs que l'on cueille au détour du chemin,

Que ce bouquet de souvenirs que l'on range dans un coin,

Que ces écrits que l'on lit et l'on relit,

Que ces vingt ans qui ont fleuri,

du côté de Galié, au pied des Pyrénées.

Le sel de mes 20 ans de JLJE.

Laisser remonter en bulles irisées mes souvenirs d'enfance
Regarder dormir au plus doux de mon cœur mes secrets
Grimper au sommet de mon arbre et regarder la vie qui va
M'imprégner de son parfum de mousses
 Briser les frontières
 Nos fronts...hier assemblés
 M'abandonner à la gourmandise
 Le jus des pêches sauvages
Pour l'aventure emprunter El Caminito
 Oublier la déchirure Bleue
 Danser en légères «délibulles»
En vous disant mes deux fois dix ans
Derrière la fenêtre découvrir l'hypallage
 L'air de rien
 Traverser l'ère de Rien
 Choisir le décalage
 Au zénith du soleil gris
 Etre juste de passage
Faire des ricochets dans les torrents
 Ris, cocher de ma vie!
 Au-delà des mots
M'ennivrer de 50 nuances de roses
 Effacer le trait d'union
 Marie Claire, tu es vivante!
 En attendant la pluie
Savourer le silence avec Pierrot
 Avancer à petits pas
 D'une rive à l'autre
Sur les traces des lutins farceurs
 Rire de mes 20 ans
 Etre là, simplement...
 Vivante!

Joyeuse Libre Joliment Émerveillée

Irène PICARD

Souriez, vous avez 20 ans !

- Hé là, Lucie, tu as toujours envie de sourire ? Elles sont passées où, tes belles théories ? Tu pensais quoi ? Qu'ils allaient croire en ton innocence, le pinceau à la main et ton gilet jaune de merde taché de peinture rouge ?

Serrés l'un contre l'autre dans le panier à salade, menottés, ils n'en mènent pas large...

Alex observe le profil figé de Lucie qui regarde droit devant elle.

- Tu n'en fais toujours qu'à ta tête, ma pauvre idéaliste! Une chanson d'Adamo et te voilà révolutionnaire ! Qu'est-ce qu'il a dit déjà, ce con de chanteur ? « *Le sourire se porte été comme hiver, tout devient gris quand on le perd...* » Ben là, notre avenir, il est gris foncé, voire noir ! Et l'autre naze que tu admires tant...John Joss...c'est pas lui qui affirmait doctement : « *Le bonheur n'est pas le sourire que tu affiches quand tu es face aux autres mais celui qui te reste dans le cœur quand tu es face à toi-même.* » Alors là, ma grande philosophe de la vie, tu vas avoir l'occasion de vérifier en taule cette belle théorie!

Placide, Lucie ne prend même pas la peine de tourner son visage vers Alex pour lui répondre dans un souffle :

- Sourire mobilise 15 muscles. Faire la gueule en sollicite 40.
Un conseil: repose-toi...souris !

Un silence épais les enveloppe...

Alex explose au bout d'une minute :

- C'est toujours pareil avec toi ! Tu n'as jamais tort ! Pas moyen de discuter normalement ! Toujours à la bouche un brin de poésie ou de philosophie pour tout justifier ! Douce rêveuse ! Blablabla...illusion des mots...

- Dis donc, Alex, c'est pas toi qui avais écrit à la craie rouge sur la porte d'entrée de mon appart cette jolie phrase : « *Des papillons dans le ventre...Sourire idiot...Regard brillant...C'est ça l'amour, non ?* » Là, pour espérer me baiser tu

n'hésitais pas à jouer les poètes ! Et ma réponse, tu t'en souviens de ma réponse ? (Silence d'Alex...) « *J'ai retrouvé mon sourire parmi ceux que tu m'as offerts...* » C'était beau, non ? D'ailleurs, tu as été réactif sur ce coup là ! Cinq minutes et tu sonnais à ma porte, soit disant pour vérifier la qualité de mon sourire!

- Garde-le, ton petit sourire de merde ! Je n'en veux plus! C'est tout ce que tu sais donner, toi, un petit sourire pour embrouiller les gens! Garde-le, va ! Garde-le. Tu finiras toute seule, et ce sera bien fait pour toi! Moi je sens que je fatigue, là ! Le ver de terre amoureux d'une étoile, ça va un moment... Tu trouveras un autre pimpin pour t'accompagner dans tes délires !

Lucie ne dit plus rien... Des larmes roulent sur ses joues, se fauflent entre ses lèvres, contournent le menton et ruissellent le long de son cou avant de se perdre dans l'ouverture du gilet jane fluo. Le fourgon bleu s'arrête enfin devant le poste de Police. Le gardien «de la Paix» les fait descendre, les conduit dans une salle un peu glauque et libère leurs poignets endoloris. Des revues sont entassées sur une table basse à côté d'un cactus en plastique. On se croirait dans la salle d'attente du toubib...

Lucie peine à sécher ses larmes...et son nez coule. Nerveusement, elle fouille dans les poches de son sac à la recherche d'un mouchoir salvateur.

Un livre s'en échappe, *EncycloPefdie de Pef*, tombe lourdement au sol.

Alex se penche pour le ramasser...et... suspend son geste, surpris! L'ouvrage s'est ouvert à la page du « **S** », dévoilant cette définition qu'il ne peut s'empêcher de lire à haute voix:

« **Sourire** : fleur de visage qui pousse après une petite pluie de larmes ».

Repoussant les boucles cachant le visage baigné de larmes de Lucie il murmure avec tendresse :

- Finalement c'est toi qui as raison Lucie. Je te demande pardon d'être aussi con...Laisse la s'épanouir, ta jolie fleur de visage...C'était quoi déjà, le slogan que nous venons de peindre en rouge sur tous les murs de la ville ?

- « **Sourions à la vie, c'est encore gratuit !** »

Irène PICARD

Cinq fois vingt ans.

Il y a plus d'un siècle qu'il a poussé son premier cri, Pépino !
Bon pied bon œil, comme on dit, il vit seul dans son mas, « sans commodités modernes ».

L'eau? Dans le puits de la cour, toujours claire et fraîche, parfaite pour se désaltérer et se laver.

L'électricité ? Pas de vilains poteaux chez moi ! Les bougies et les lampes à pétrole, ça me suffit !

Tout est ancien dans la maison de Pépino. Dès qu'on passe le porche pour aller dans son domaine, on retourne au siècle dernier. Peu d'objets. Rien d'inutile, tout à sa place et bien entretenu !

Tout est ancien...sauf ce trésor qu'il cache précieusement dans sa grange: un vélo « hyper high tech design », rutilant, selle tout confort, suspensions, 19 vitesses, calculateur de kilomètres et de moyenne horaire, compteur de tours de pédales, GPS!

C'est que Pépino, vaut mieux pas le brancher vélo! Peu bavard au quotidien, les deux roues le rendent intarissable.

Tout petit, le jour où il a su se mettre debout, il a enfourché son premier vélo...Au moins 100 ans qu'il pédale!

Pépino, les routes de France, il les connaît toutes! Enfin...presque. Il a écumé tous les concours, les courses, les rallyes et cumulé coupes et médailles. Cette année encore il s'est inscrit à une course entre la France et l'Espagne.

Ce matin, Pépino, une fois encore, prend soin de sa monture chromée, la lustrant avec amour à la peau de chamois. Il lui parle comme à un cheval de course destiné à l'abattoir :

« Tu sais mon vieux, vraiment j'ai résisté...mais le toubib ne me laisse pas le choix. C'est toi que j'abandonne ou c'est la maison de retraite qui m'attend... Mon cœur est trop usé qu'il dit...Pfff...N'importe

quoi ! Moi, le vélo, c'est ma passion, c'est toute ma vie... Alors si on m'enlève la seule chose qui me donne envie de me lever le matin... tu m'as compris ! Mais ne t'en fais pas, mon champion, je ne vais pas te laisser moisir ici dans cette vieille grange ! Les musées, la nostalgie, c'est pas trop mon truc.

Je vais te dire un secret... Tu te souviens de ce jeune «sans papiers» qui s'était caché ici l'an dernier dans l'espoir de traverser les Pyrénées ? Oui, je l'ai retrouvé ! Et grâce à toi, sous mon dossard de coureur, il rejoindra l'Espagne lors de la course Aranaise... Tu seras le meilleur des passeurs, je compte sur toi!

Mon fidèle ami, je te dis adieu. Poursuis ta vie sur les routes Espagnoles !

Et si, au détour d'un voyage tu as l'occasion de rouler par ici, arrête toi, je serai là...»

İsmail KILINÇ

Un jeune turc* de 20 ans en France

Je ne sais pas comment je suis descendu par les escaliers du bâtiment annexe du Ministère de l'Éducation lorsque j'ai appris que j'avais réussi le concours pour aller étudier à l'étranger. Cet étranger fût la France où, après discussion avec la famille, je choisis de faire des études d'économie...

Il fallait bien l'accord de la famille, car je venais, à peine, d'avoir 18 ans.

Après avoir signé le contrat avec le Ministère et avoir acheté le billet de train, je suis venu prendre l'Orient Express à İstanbul, au mois de Mars 1967 pour rejoindre Paris. (L'aller-retour entre Paris-İstanbul a été supprimé le 25 mai 1977).

J'ai voyagé dans un wagon-lit avec mes deux amis qui allaient aussi en France pour leurs études.

Moi qui n'ai jamais quitté le cocon familial ni vu une grande ville, à part İstanbul à l'âge de 14 ans, je partais dans un pays presque inconnu si ce n'est par ses chanteurs, Sheila, Adamo, Vartan, Aznavour. Bien sûr, je connaissais un peu aussi l'histoire à travers la révolution française.

Je partais vraiment dans l'inconnu.

J'ai découvert le grand Paris, ses avenues, la Tour Eiffel, le musée du Louvre, le métro et la SNCF pour aller à Tours apprendre le français.

J'ai découvert la Loire et ses châteaux. Je n'avais pas encore 20 ans.

J'ai découvert aussi le Bourgeuil, mon cépage préféré.

J'ai découvert les champignons de Paris cultivés dans les grottes.

Je me suis offert une mobylette qui m'a permis de découvrir Blois, Amboise, Vouvray, Villandry, Saumur, une expo sur Léonard de Vinci.

Arrivé à Caen en faculté de Sciences économiques, je découvrais

une autre région, un autre département: La Normandie et Le Calvados.

J'ai découvert les plages du Débarquement. J'ai découvert aussi le calva et le café calva que je n'ai pas tellement apprécié.

J'ai visité le château de Caen dont l'une des entrées se trouvait face au campus. Ce qui était était pratique pour aller directement en ville.

Je voyais des clochards dans les rues avec leur monde à eux. On les appelle aujourd'hui des SDF.

Ma première année était réussie même si le français qu'on a appris ne me permettait pas de bien comprendre les cours ni de les noter. D'ailleurs, j'apprends encore et tous les jours les mots nouveaux avec mes traductions et il m'est encore vraiment difficile d'apprendre les articles, **le** et **la** et les exceptions.

Mais je me débrouillais très bien malgré ma timidité et les français étaient toujours empressés à me parler lorsqu'ils apprenaient que j'étais turc.

J'ai eu 19 ans et j'ai vécu Mai 68.

J'ai vu sur les murs du Théâtre de l'Odéon la phrase: "Dans les chemins que nul n'a foulés, risque tes pas, dans les pensées que nul n'a pensées, risque ta tête".

Et Je risquais ma tête.

J'ai découvert les AG dans l'université et le vote pour continuer la grève. Une fois, les étudiants face aux CRS ont réussi à récupérer, je ne sais comment, une voiture de flics et ils se sont promenés longtemps dans le campus avec avant qu'ils ne l'abandonnent plus tard dans la rue.

Je suivais avec attention les actions et les discours de D.Cohn Bendit, Alain Geismar, Jacques Sauvageot, Alain Krivine.

J'ai découvert Sartre, Althusser, Marx, Ivan Illich, André Gorz et la plage sous les pavés, les AG et la philosophie.

J'avais noté quelque part une phrase d'Etienne Balibar sur Mai 68: "Mai 68, ébranlement apparemment sans lendemain des appareils de pouvoir et symptôme d'une mutation des hégémonies culturelles, mais les choses n'ont plus jamais été comme avant".

J'ai découvert aussi le grand poète turc Nazım Hikmet qui était interdit dans le pays et qui était réfugié en URSS et y est décédé, à travers une traduction de ses poèmes en français. Un de ses vers est devenu ma façon de voir la vie et la politique:

“ Etre libre et unique comme un arbre et solidaire comme une forêt”.

J'ai découvert aussi J.Brel, Brassens, G.Becaud, J.Ferrat, L.Ferré, Barbara et plus tard Gerard Manset avec sa chanson “Vivent les hommes” qui rejoignait l'arbre et la forêt du poète.

Je connaissais déjà Jules Verne, Hugo, Balzac. Dans l'institut de Tournai où j'ai commencé à apprendre le français, je tournais les pages de romans de Guy de Maupassant, Proust, Mauriac, Françoise Sagan. Je regardais avec plaisir les Verts, A.S.Saint Etienne qui dominait le championnat de foot. J'étais plus ou moins baigné dans l'esprit foot de mon pays et je soutenais l'équipe de Galatasaray.

Ma correspondance est interrompue avec ma famille pendant deux mois en raison de grèves en France. J'écrivais régulièrement une fois par semaine et racontais ce que je découvrais. Il n'y avait pas de regret dans mes lignes ni de remise en cause: qu'est-ce que je fais dans ce pays? Pourquoi suis-je venu dans un pays dont je ne connais rien, ni la mentalité ni la culture. Car la soif d'apprendre était là et d'abord le français. L'important était de faire des études et ensuite aller enseigner auprès des jeunes et au service du pays. Comme on disait dans le film de Pawo Choyning Dorgi “L'école du bout du monde”, je voulais “toucher l'avenir”.

Le Jeune turc a 20 ans en 1969 et commence sa 2^{ème} année à la faculté.

Le temps passe vite et on apprend tous les jours.

J'apprenais l'économie, le marché, les monopoles, l'impérialisme, la lutte de classe et l'exploitation aussi.

On continuait les AG dans l'université et au mois de mai, la grève des cours est devenue un rituel malgré l'injonction du rectorat de ne pas valider les cours en dessous de certaines heures effectives.

Le ticket de resto U coûtait 1 franc 35 centimes.

J'apprenais la critique tout en respectant l'autre. Chez moi, la critique

était et est toujours comprise comme insulte ou offense. J'essayais d'expliquer dans mes lettres à la famille et aux amis que la critique peut être un moyen efficace d'avancer tout en corrigeant ses fautes. Comme le parti communiste et la propagande communiste étaient interdits chez moi, je voyais et écoutais avec intérêt les déclarations des membres du PCF.

J'envoyais la revue "Salut Les Copains" à mon frère et à ma soeur. J'ai vu De Gaulle démissionner après son référendum refusé et Alain Poher reprendre la présidence par interim. Je suis en même temps étonné et admiratif de voir un président qui quitte son poste parce que le peuple ne le suivait plus. A mon avis aujourd'hui ce serait impossible. Je trouve qu'on ne respecte plus les décisions du peuple et je soupçonne même de la triche aux urnes...

Je découvrais Devos avec son histoire de Caen et Quand à Caen, J.Yanne, Coluche, Pierre Dac, Francis Blanche, Deprogès, provoquant le rire mais aussi la réflexion... Je découvrais la fonction d'humoriste que je ne connaissais pas.

Je découvrais Bourvil, Louis de Funès, Jean Gabin, Fernandel, Yves Montand.

Je n'ai pas réussi ma 2ème année. J'ai même raté la session de rattrapage du mois de septembre parce que je n'ai pas su me lever tôt pour aller passer des examens. Même avec mon Solex, je ne pouvais pas: j'habitais en dehors de la ville de Caen, à Hérouville Saint Clair.

De nouveau l'inscripton à la fac et rebelote la 2 ème année que j'ai réussie cette fois. Je suis de nouveau recalé en 3 ème année, mais je réussis à avoir mon diplôme de Sciences économiques en 1973. Je suis allé vite à la poste pour téléphoner à mes parents que leur fils a réussi et qu'ils pouvaient être fiers.

Ils savaient déjà que j'avais une femme et un fils. Mais ils devaient attendre encore un an pour les voir.

En attendant, une nouvelle vie commençait avec mon doctorat à Poitiers ainsi que pour ma femme à l'institut de Sciences criminelles de Poitiers.

Je découvrais encore une autre région mais cette fois-ci, je n'étais pas seul.

Le jeune turc de 20 ans continuait son petit chemin avec réussite professionnelle et bonheur avec sa famille dans un pays devenu son second pays.

*Notes :

- *Jeunes Turcs est un parti politique réformateur ottoman créé en 1889.*
- *Jeunes Turcs est le surnom donné en France pendant l'Entre-deux-guerres à une tendance de la gauche du parti radical, dont l'objectif était de renouveler en profondeur le parti.*
- *Jeunes Turcs, appelés *Giovani turchi* en italien, est le surnom donné dans les années cinquante à un groupe de jeunes politiciens sardes, qui sont arrivés au sommet de la *Democrazia Cristiana* locale à Sassari, menés par Francesco Cossiga et Antonio Giagu De Martini.*
- *Le nom d'un programme quotidien d'information d'actualité et politique disponible sur le web, présenté principalement par l'animateur américano-turc Cenk Uygur.*
- *Young Turks (1981), une chanson de Rod Stewart.*

Jackie VILLENAVE-PAILHAS

Vingt ans...

Voici venu le va-et-vient du temps...
Indifférent, implacable et impérieux,
Nonobstant la navigation de l'horloge.
Gare au grincheux qui ne le prend pour guide !
Toujours le temps s'écoulera, Tic-Tac, Tic Tac...

Amour de la vie faut avoir avec ses aléas,
Naître du néant est une telle chance,
Sachons le savourer !

Vie dure, mais si belle avec Vivaldi,
Incitant à la rêverie vers l'inconnu inédit.
Notes de musique sur la portée de l'âge,
Gage de gaieté par la gamme,
Terre tourne, tourne, autour du soleil.

Amour de la vie faut avoir avec ses aléas,
Naître du néant est une telle chance,
Sachons le savourer !

Vois : un an, 365 jours, vingt ans 7300 jours...
Ignorer le chronomètre illimité serait faute illogique.
Notre âge est bien là, chaque nanoseconde est en décompte,
Gong de fin un jour sonnera et nous serons gommés,
Terre tournera encore et encore autour du soleil.

Amour de la vie faut avoir avec ses aléas,
Naître du néant est une telle chance,
Sachons le savourer !

Vingt ans, quarante, soixante, quatre-vingts ans, une Vie...
Il est passé un petit siècle immobile dans l'Infini...
Nos enfants, nos œuvres les plus belles navigent à leur tour,
Gageons que ces générations glorifieront ce Globe,
Terre, si petite dans le Cosmos du temps.

Amour de la vie faut avoir avec ses aléas,
Naître du néant est une telle chance,
Sachons le savourer !

Vive Valeque ! (Vis et porte toi bien !)

4 octobre 2023

*À mon père Jean, mort le 4 octobre 1993, qui a su me transmettre cette
écoute du temps.*

Jean-Luc AUDREN

Un matin ton départ

Comme une pluie rose sur mon cœur
Je raisonne je résonne en chœur
Comme une pluie rose venue d'ailleurs
Je communique je communie sans peur

La vie est là Tu es là Tu es encore là
Je le confesse je dois Te remercier
Une caresse un sourire là-bas
J'avoue je peux toujours Te savourer

Mes mots glissent sur le clavier
Mes maux crissent sur le papier
Ta peau lisse mes jours ensablés

Comme une pluie rose sur mon cœur
La vie est là Tu es là un vrai bonheur
Mes « doux leurres » fondent en douceur

On me dit que le temps passe

On me dit que le temps passe mais sait-on où ?
Si je savais où il passe, comment alors
Pourrais-je profiter de ce passe-partout ?
Y aurait-il un temps dedans, un temps dehors

En effet, si le temps ne passait vraiment pas
Pourrais-je marcher dans un temps immobile
En ayant l'impression de cheminer sans fil
Et infiniment immortel à chaque pas ?

Si je savais que c'était si perpétuel
Si je savais que c'était ainsi maintenant
Éternellement présent dans tous les instants
Absolument vibrante la ritournelle

En contemplant
le divin temps
De mes vingt ans

Oserais-je alors tendrement lui souffler
Des mots doux et délicats à ma bien-aimée
En la respirant si fort à chaque baiser ?

Si c'est vrai que le temps passe
Me dira-t-on où il passe
Pour retrouver cet espace ?

Josiane

Il y a 20 ans, je suis morte.

J'espérais mourir à 50 ans. Ma vie était faite, mes enfants étaient adultes et avaient leur situation, leur vie de famille.

Ils n'avaient donc plus besoin de moi. Je serai bientôt en fin de carrière, alors continuer pour qui, pour quoi?

Et puis quelques semaines après mes 50 ans, mon compagnon me quitte soudainement. Chute brutale!

Déménagement, sentiment d'inutilité, douleur!

J'ai plongé dans un début de déprime et ma famille a resserré les rangs pour me soutenir et m'aider à repartir.

Alors oui, je suis morte à mon ancienne vie, il y a 20 ans.

J'ai démarré un nouveau parcours, retrouvé mes enfants. J'ai balayé les idées noires puis les grises et maintenant j'apprécie mes petits bonheurs: vacances partagées avec mes petits enfants, ateliers et activités, des choses que je n'aurai pas pu faire aussi aisément avec mon compagnon, comme partir au pied levé pour une visite, un film, choisir de partir camper avec mes petits enfants à n'importe quelle date des grandes vacances.

J'ai une nouvelle vie, une nouvelle chance et je peux dire:

« Il y a 20 ans, je suis morte »

Laurence EPSTEIN-HANOT

JLJE

20 ans

un tournoi

un tournant

Au hasard d'un article local, je découvrais les JLJE et j'embarquais à bord toutes voiles dehors.

Un frémissement de joie profonde renouvelé me fait persister dans cet élan qui associe écriture, créativité et partage.

20 ans

Temps de découverte, d'éveil, d'études, de voyage, d'amitié, de passion,

suivi de trajectoires plus heurtées et de combats vitaux, essentiels, à la croisée de parcours individuels et collectifs sans cesse entremêlés.

De grandes et de petites victoires, au bout de cette route, des char-grins profonds et des cadeaux de vie au-delà

des épreuves,

une avancée sur le chemin de Vie

40 ans

Au parcours social s'ajoutent

* la route des cœurs

* le cheminement en duo,

* l'arrivée de notre enfant-sourire,

* les accompagnements qui vont de pair et éclairent la route,

* les premiers essais créatifs autour de l'écrit...

* le départ des plus anciens et de plus jeunes,

* les roues du destin qui nous heurtent et nous dépassent ...

60 ans et plus...

Une magnifique réunion d'anniversaire

Temps de repos obligé, de maturation et de réparation...
Participation aux jeux d'écriture des JLJE

Aujourd'hui 10 ans après

La roue tourne et les cycles se précipitent.

Défis renouvelés

dans les parcours personnels comme internationaux.

A nous d'ouvrir des voies,

de poursuivre l'aventure, comme nos montagnards...

Restons

Créateurs

Rêveurs

Eveillés

Artisans

Terriens

Émerveillés

Unis

Résilients

Solidaires

Merci les JLJE

Longue vie et

Beaux parcours à venir.

Laurent CAYRE

1975 !!

20 ans, toutes dents dehors prêtes à croquer la vie !
Le BAC en poche, le permis de conduire, « de bien se conduire »
(éducation oblige !) de profiter de la liberté d'une époque bénie
que l'on ne connaîtra plus hélas...
Tout est léger, la vie s'écoule dans l'insouciance et l'abondance de
l'époque, tous les délires sont permis, 68 étant passé par là.
Je me sens hypnotisé par tout ce qui s'offre à moi et à cet âge où on
reçoit tellement de nouvelles sensations à la fois que l'on a du mal à
se situer !
J'ai découvert cette année là un groupe mythique, MAGMA, qui
allait accompagner ma vie jusqu'à aujourd'hui, tant sa démarche
était pure et originale.
Maintenant, je soupire en pensant aux souvenirs de ces années
magnifiques
qui m'ont modelé et dont je retiendrai à jamais les 2 mots qui les
caractérisent :

BONHEUR ET LIBERTÉ

Ludjin DONATE

Avoir 20 ans à la campagne.

Avoir 20 ans en 2021
C'est faire la fête à 20 dans un demi T1
C'est avoir des désirs, des doutes
Garder le contact en vivant à 2H de tout

Porter la croix de mes ancêtres
C'est refuser cette mise en scène
Viser gros en vivant simple
Ensemble quand l'ennemi encercle

Un soldat partit au combat
Et ses sœur virent le sang
Ces murs intemporels et ces toits en ardoise
Ces colonnes et ces façades très peu contemporaines
Car instinctivement l'art doit
Servir le sens

Tu sais, si on s'aime, t'auras tout Zouka
Tu sais, les larmes sèchent où la douceur gagne
Nos calvaires se brisent et nos village se vident
Vont-il tous ressembler à Oradour-sur-Glane?

C'est mon quartier, mon village
Écarté des palais, des villas
Bien loin des fumées, du brouillard
Du Titan colossal

Ici les jeunes sont débrouillards
Ici un empire est né
Le passé nous colle aux sapes
Ici au pied des Pyrénées ..

*Texte écrit lors du confinement en 2021 pour un concours de vidéos
«Filme ton quartier» sur le thème «Avoir 20 ans».*

https://youtu.be/aasm7i4tQJ0?si=oBhgTNGfCe_Yu5ar

Luis Alberto Gómez España (Colombien)

Et si c'était vrai?

Après avoir tout organisé, je m'assois dans mon fauteuil et en fermant les yeux, je remarque la radio, qui allumée, raconte ce qui se passe dans le monde maintenant. Deux voitures piégées en Iran, la prise des otages à Gaza, et le nombre incalculable de migrants qui cherchent à atteindre l'Europe et qui laissent ce rêve au plus profond de la mer. Je me lève d'un coup et m'apprête à éteindre la radio puisque les nouvelles me rendent triste et je ne veux pas pleurer. Pas aujourd'hui où on célèbre notre vingtième anniversaire avec Faïd qui en arabe signifie "généreux, qui a du cœur". D'un coup, quelqu'un frappe à la porte, c'est un homme avec le visage calme et sérieux; et qui avec une voix calme me demande si j'étais l'épouse du monsieur Ahmed Faïd.

« On jouait au foot et nous manquait un gardien. Je l'ai remarqué assis sur un banc de parc avec son regard perdu en regardant le coucher du soleil. Je me suis approché très timidement et touché son épaule et lui ai demandé s'il voulait se joindre à nous. Il a pris quelques secondes pour cacher ses rêveries et comprendre ce qui se passait. Faïd avait fui le Maroc à cause de la crise économique, l'insécurité et la corruption qui touchait les plus pauvres. Un passeur l'avait aidé à trouver une place dans un bateau qui pouvait à peine rester à flot. Le point de départ a été la Libye, une centaine de personnes ont essayé de traverser, maintenant beaucoup gisent au fond de la mer. Faïd cherchait une nouvelle vie en Europe, et il l'avait sans doute trouvée, mais certainement laisser sa famille, sa culture, son identité avait été un haut prix à payer. »

À l'hôpital, j'ai dit plusieurs fois à l'infirmière qu'il devait certainement y avoir une erreur. Ce jour-là, j'attendais avec impatience, j'avais acheté la meilleure bouteille de vin, et j'avais même préparé

son plat préféré. Malheureusement, ses vêtements étaient les mêmes avec lesquels il avait laissé la maison ce matin. Je restais à côté, et j'ai remarqué que dans la poche de sa veste, il y avait une lettre. Pendant que je la lisais, j'imaginai sa voix tendre et douce me disant comment il m'aimait, en écoutant le son de la guitare autour du feu. Il sentait que la vie lui avait donné une autre opportunité avec moi et que mon amour l'avait rendu plus fort.

Je rentre à la maison et je m'assois sur le même fauteuil. Rien n'avait changé à part la nourriture refroidie et le soleil qui, déjà parti, laissait la pièce dans une grande obscurité. Je ferme les yeux et je m'endors; bizarrement, j'écoute la radio allumée et les mêmes nouvelles, que j'ai entendues ce matin, se reproduisent. D'un coup quelqu'un frappe à la porte. C'était Faïd cette fois-ci avec un bouquet de fleurs et qui avait été en retard à cause du trafic. Il me demandait ce qui se passait et je lui répondis que j'avais seulement fait un mauvais rêve. Ainsi il sourit et m'embrasse très fort en me demandant de ne jamais le quitter.

En écrivant ces lignes, je n'ai pas eu le courage d'en prendre la suite. Voici la beauté d'écrire; Je laisse à vous, le lecteur, l'opportunité de décider si elle avait fait un mauvais rêve ou si elle rêvait encore.

M.L

Aimer à 20 ans.

J'entends souvent dire que 20 ans, c'est le plus bel âge. Je vais de ce pas et en une page contredire cet adage.

Pour moi, 20 ans n'est pas synonyme d'émancipation et de libération mais de solitude et de manipulation.

Être amoureuse quand on a 20 ans, c'est nouveau, c'est beau, c'est tentant.

Moi j'y croyais, je le voyais comme un atout, j'étais prête à tout, ne jurant que par lui, l'être que mon cœur avait choisi.

Je ne me pensais pas capable d'un tel sentiment, d'une telle dévotion, je ne savais pas que je pouvais aimer aussi intensément, je n'en avais que peu de notions. Ni que je pouvais être aimée en retour, ressentir la tendresse des caresses, savourer la volupté des baisers, apprécier la frivolité des compliments démesurés, la sérénité des moments partagés, la félicité des promesses échangées. Rien de tout ce que j'avais vécu jusqu'alors ne faisait le poids face à cette révélation du moi.

Parfois je songeais : « *Alors c'est ça l'amour ? Celui dont on entend parler depuis toujours. Qu'on trouve dans les romans, les poèmes et les films, qui noircit des pages entières dans les journaux intimes. Qu'on trouve dans les chansons qu'on écoute à toute heure en regardant tomber la pluie. Qui chamboule tout, le cœur, le corps et la vie.* » Je ne pensais ni à mon avenir professionnel ni à mon émancipation personnelle, tout était centré sur l'être aimé. Comme si rien d'autre n'avait d'intérêt, comme si plus rien n'existait que cet amour éprouvé.

Nous étions à la fois dans le présent et dans l'avenir, nous organisions, parfois sans se le dire, notre vie commune, et, dans nos rêveries, nos enfants – un blondinet et une petite brune – avaient déjà un prénom, un métier et une personnalité. Nous imaginions notre bonheur pendant des heures et, ô comme j'étais heureuse, nous dé-

finissions ensemble nos ambitions amoureuses. Nous goûtions au parfum des premières fois, nous inventions nos propres lois. J'étais sa reine, il était mon roi. Je me disais : « *L'amour, c'est pour toujours, pour toute la vie et après la mort aussi* », je croyais ce sentiment si puissant, incapable de disparaître, cette flamme, qui brûlait en mon être, invincible, capable de vaincre tout ce qui la prendrait pour cible.

Les autres, ceux qui ne voulaient pas que je me laisse aller, qui me disaient de ne pas m'emballer, ils n'y comprenaient rien, ils n'y connaissaient rien. Ils ne savaient pas ce que je savais, ils ne ressentaient pas ce que je ressentais. Sinon, ils ne m'auraient pas fait la morale, à coup d'avertissements et d'arguments bancals. C'est parce qu'ils n'avaient jamais ressenti cette passion qu'ils me disaient « *Attention* », c'était par frustration, par pure envie. En vrai, ils étaient verts de jalousie.

Puis survint le moment où je compris enfin qu'ils avaient raison, que ce bonheur, ou plutôt cette passion, avait une fin, et qu'elle n'était jolie ni à entendre ni à voir, que l'amour n'était pas si tendre et avait créé entre nous une relation de pouvoir. Malsain et destructeur, voilà ce qu'il était devenu. En somme, pour mon bien, mon malheur avait été mis à nu.

Quand l'homme que j'adorais en est venu à étouffer de ses mains nues l'étincelle qui chancelait en moi, quand il tentait, à coup de remarques désobligeantes, de maintenir à terre, les écrasant de son pied de fer, ma volonté et ma confiance déjà en difficulté, quand il appuyait, de tout son corps, sur ma personnalité, comme pour la faire rentrer, quand il épiait d'un air furieux et plein d'aversion mes tentatives de sociabilisation parce qu'il préférait que je me morfonde plutôt que j'entre dans le monde, si ce n'était par sa porte à lui, très vite le jour est devenu la nuit et j'ai pris conscience que cet amour que je pensais fondamental était devenu dangereux pour ma santé mentale et mon équilibre vital.

Comment avais-je pu en arriver à ce stade ? Envisager de protester me rendait malade, je n'osais pas refuser cette situation pourtant devenue invivable, je croyais ne pas en avoir le droit, je pensais que,

sans mon roi, ma vie était finie. Face à lui, en plein désarroi, j'étais démunie.

J'ai conscience, quand j'y songe, que toute cette histoire était un mensonge. Ce n'était qu'une piètre imitation, un simulacre simplet, un reflet étriqué de l'amour véritable qui, lui, est affable. Il se fait plus discret que le faux, l'escroc, celui qui se présente tout brillant et tout scintillant, faisant miroiter des promesses qu'il renie sans cesse. Il aura fallu quelques années pour qu'apparaisse l'amour véritable. Je l'ai reçu puisque j'étais prête, non pas à changer pour lui mais à l'accepter dans ma vie. Je savais qui j'étais, où j'allais, ce que je voulais et surtout ce que je ne voulais pas. Mes émotions s'étaient accordées à ma raison. J'avais aussi appris à m'aimer moi-même avant d'aimer les autres ou souhaiter que les autres ne m'aiment.

En conclusion, la découverte de l'amour s'est accompagnée pour ma part de déception et de désillusion. Et j'ai compris, à mes dépens, qu'aimer et s'aimer, cela s'apprend.

Marie

20 ans

Il n'est pas si simple de mettre en mots ce que mévoquent mes
20 ans.

La première pensée qui me vient à l'esprit est la naissance de
ma fille.

Grand bouleversement, passer d'un seul coup à l'âge adulte.
Sortir de la période de la douce insouciance et se trouver face à
tout un tas de responsabilités.

20 ans, c'est l'âge ou j'ai cessé d'être 1,
20 ans c'est aussi et surtout la découverte d'un amour pur et incon-
ditionnel qui n'a cessé de m'habiter depuis.

20 ans, c'est aussi les lecteurs CD à la portée de tous, passer des
cassettes audio et vidéo aux DVD, c'est l'apparition des premiers
clips et des premières chaînes musicales....

Alors, oui, je pense pouvoir dire que mes 20 ans signent pour moi
la plus grande période de changements dans ma vie !!!

Marie CANAL

20 ans.

Le bel âge?

«On n'a pas tous les jours 20 ans».

L'âge, le temps, c'est dans la tête tout cela.

C'est une mesure comme une autre.

Profite de chaque instant. Personne ne connaît la suite. Tu construis ta propre histoire.

Le temps d'un bilan, d'un regard en arrière ou vers l'avant. Dans 20 ans. Il y a 20 ans. Quand tu auras 20 ans...je ne suis pas sûre que je serai encore de ce monde.

20 ans, une goutte d'eau, une éternité, 2 fois 10 ans, un chiffre rond, de la rondeur, de la maturité.

20 ans que j'attends que tu fasses le premier pas...et pourquoi pas le vingtième?

L'Humain aime compter; ça le rassure; ça lui met un cadre. Mais du point de vue de l'Univers ça ne veut rien dire. Chaque instant est important, a son importance, a son propre temps. Le temps et l'espace n'existent pas. Seul ton cerveau s'en persuade. Il est content. Il peut dire: «Il y a, dans, quand....20 ans».

Vis, vis au présent, dans ton présent, dans ton temps.

Vis comme tu «l'entemps».

Love.

Marie-Claude LAPEYRE

Le mal du pays

J'ai eu 20 ans hier, le 11 septembre 1993. Peut-être que cette date ne vous dit rien, mais ce n'est pas que mon anniversaire. C'est aussi celui d'un événement qui empêcha mes parents de rentrer chez eux .

Nous avons eu de la chance. Beaucoup de chance. Mes parents s'étaient offert des vacances à Paris, il était temps de rentrer, ils s'apprêtaient à prendre l'avion, mais ils durent y renoncer. Le vol était annulé et j'insistais pour venir au monde, avec deux semaines d'avance sur la date prévue. Et ce fut notre première chance.

La radio française parlait d'un coup d'État, mais sans s'appesantir sur les détails. Mes parents étaient inquiets, très inquiets. Aucune de leurs relations ne répondait au téléphone. Ils connaissaient mal le français, les journalistes semblaient manquer d'informations, ils répétaient toujours les mêmes choses en parlant très vite. Les vols vers notre capitale étaient suspendus. Il fallait attendre, nous avons attendu. La maternité leur a conseillé de ne pas se lancer dans ce voyage avec un nouveau-né si jeune. Quand, au bout de quelques jours, on en sut un peu plus, il leur est devenu évident qu'ils ne devaient pas rentrer. Le Président et eux ils étaient trop amis, ils se voyaient souvent, ils travaillaient ensemble. Ils avaient échappé à la chasse des nouveaux maîtres du pays, grâce aux vacances et à ma naissance imprévue. Il fallait profiter de cette deuxième chance. Notre Président avait de nombreux sympathisants en France. Un émoi considérable accompagnait les révélations sur son sort et celui de son entourage. Beaucoup de ses partisans avaient disparu, peut-être exécutés, arrêtés, torturés. Les informations filtraient peu à peu. Mes parents obtinrent facilement l'asile politique.

Tout cela, poupon dans les langes, je n'en savais rien. En même temps qu'ils apprenaient ces nouvelles, mes parents cherchaient un

logement, du travail. Il fallait s'installer, survivre. Ils furent aidés ; plus tard, ils aidèrent d'autres exilés, qui leur racontaient la terreur mise en place par le dictateur. Je grandissais et, parfois, pelotonné dans un fauteuil, je feignais de dormir et j'écoutais. Je ne comprenais pas tout. Mon sommeil simulé m'interdisait de les questionner. Je les soupçonne d'avoir vu mon manège, de n'en avoir rien laissé paraître pour éviter mes questions.

Je devais avoir cinq ou six ans quand je décidais d'ouvrir les yeux. Ma fausse sieste était terminée, je voulais savoir et comprendre. J'avais compris que l'espagnol qu'utilisaient nos visiteurs et mes parents traduisait une situation lointaine, qui les concernait seuls. Si le français était réservé à l'école, et parfois, un peu à la maison, nous parlions souvent espagnol. C'est dans cette langue que je leur demandai de quoi ils parlaient.

D'abord interloquée, l'assistance se regarda : qui allait répondre à ce gosse qui intervenait ainsi dans la conversation ? Cela revenait aux parents, ce fut ma mère qui s'en chargea :

— Qu'as-tu compris, chico ? Dit-elle

— Pas grand-chose, avouais-je. Vous parlez vite, tous en même temps.

— Ce n'est pas facile à expliquer, me répondit-elle. Et tu es encore bien petit pour tout comprendre.

Sais-tu où est l'Amérique ?

L'Amérique, oui, je savais. Les cow-boys, les indiens, je connaissais des films, des albums dessinés.

Mais ce n'était pas la bonne. On prit un atlas, le globe terrestre et cette première réponse fut une leçon de géographie. Je découvris qu'il existait une autre Amérique, que l'on disait latine, parce que presque tous ses pays parlaient espagnol. J'appris le pays d'où venaient mes parents et toutes ces personnes qui passaient chez nous. Je m'étonnais devant sa drôle de forme. Quand nous eûmes passé l'après-midi sur ces découvertes, il était temps pour moi de dîner et d'aller au lit.

Cette première leçon se poursuivit par des contes, des récits de l'enfance de ma mère ; parfois, aussi, mon père m'expliquait sa vie de

petit garçon. Je compris peu à peu leur mal du pays, leur chagrin de ne pouvoir y retourner.

L'histoire de l'Amérique latine, c'est au collège qu'on m'en parla en premier. Christophe Colomb, les Maya, les Aztèques, Cortès, Pizarro, les Incas... et la colonisation par des espagnols. Les colons avaient imposé leur langue. Le soir même, j'en parlai à la maison. Ainsi, commencèrent mes leçons d'histoire américaine et ma formation politique. Même si je descendais de ces colons, je détestai immédiatement la colonisation et toutes les dictatures. Je sus ce qui s'était passé le jour de ma naissance, et à quoi mes parents avaient échappé. Avec délicatesse, mes parents m'expliquèrent les gens cloîtrés dans un stade, les disparitions, les tortures, les exécutions sommaires. Nos visiteurs hésitèrent de moins en moins à parler de « là-bas » et je comprenais de mieux en mieux. Si les années 1970 avaient semblé conforter le pouvoir dictatorial, la décennie suivante voyait le réveil des oppositions et l'intensification de la répression. Toutes les conversations tournaient autour de ces questions ; de nombreux français passaient chez nous, donnaient des nouvelles, en prenaient. Ils avaient leurs sources, nous en avions d'autres et nous partagions nos informations.

Mon adolescence s'immergeait avec enthousiasme dans cette atmosphère, s'indignait contre les assassinats des « carabineros ». Et nous espérions, nous attendions la fin de ce régime haï.

Nous avons applaudi à la visite du Pape qui a permis d'énormes manifestations d'opposants. Quand, en 1988, le dictateur perdit son référendum qu'il croyait acquis, nous avons fait une grande fête à la maison. Mais quand les élections présidentielles le chassèrent du pouvoir, la fête fut encore plus grande.

Tant qu'il conservait ce pouvoir, jamais nous n'avons prononcé son nom. On le nommait « le dictateur », parfois « l'Auguste ». Jamais il ne fut jugé pour ses crimes, ni pour le meurtre du Président Salvador Allende, le dictateur Augusto Pinochet.

Marie-Claude LAPEYRE

Vingt années de leur vie

Noël approchait et avec lui une année nouvelle, une « année 20 ans » pour Allia.

Bientôt 20 ans qu'elle travaillait sur ce tableau du XIV^e siècle et 20 ans aussi qu'elle vivait avec Pierre, passionné de palimpsestes et de littérature du Moyen Age. Depuis 20 ans leurs passions gouvernaient leur vie.

Elle venait d'intégrer l'équipe de restauration quand elle rencontra ce très jeune homme qui préparait une thèse au sujet de cette Pietà et des circonstances de sa création. Elle l'avait trouvé beau, peut-être un peu volubile, mais si passionnant. Il la voyait si belle, si cultivée et elle écoutait avec tant d'attention. Pour le thésard et la docteure en art pictural du Moyen-Age, c'était merveilleusement inattendu.

Ils se détaillèrent leurs techniques, les décrivant avec des luxes de détails, ils comparèrent leurs projets et les trouvèrent semblables. Quelques mois plus tard, lorsque Allia participa au décrochage du tableau à restaurer, ils décrochèrent leur premier appartement. Leur nouvelle vie commençait. Et cette année-là, en présence de l'équipe enthousiaste d'Allia, Pierre soutint sa thèse et l'obtint haut-la-main. Cette période si dense, où chacun travaillait avec ardeur, où ils se retrouvaient le soir pour de longs conciliabules, aucun d'eux ne l'a oubliée.

Pierre avait réussi quelques sauvetages, révélé les textes anciens que les grattages monacaux n'avaient pas entièrement détruits, dont certains que l'on croyait perdus à jamais. Parfois, il avait guidé les restaurateurs vers des couleurs et des formes disparues sous des couches récentes de peintures intempestives et maladroitement. L'art des uns et la littérature ancienne des autres s'épaulaient.

Ce qui n'empêchaient pas les difficultés de survenir. Allia travaillait depuis bientôt deux ans quand elle se retrouva enceinte.

La venue d'un bébé les enchantait l'un et l'autre ; mais c'était bien tôt !

L'équipe venait juste de terminer les tâches de préservation sur les trois volets du triptyque, Allia se réjouissait d'enfin commencer le véritable travail, celui qui la passionnait quand sa grossesse la limita à de petites interventions dans la partie basse du tableau. Puis elle n'eut d'autre choix que d'attendre l'enfant chez elle, allongée le plus souvent.. Pierre tentait de la consoler mais elle enrageait, craignant de ne pas retrouver « son » tableau à son retour. Pierre s'absentait parfois, pris par une nouvelle enquête sur des textes égarés et dont des rumeurs suggéraient la réapparition. Ce furent trois mois pénibles malgré les visites amicales et les aides prodiguées. La laborieuse naissance de leur fille clôtura une guirlande de jours bien sombres.

Tout s'améliora d'un coup. Pierre prouva la fausseté des rumeurs qui l'avaient envoyé dans l'Europe entière. La césarienne d'Allia leur donna une fille que père et mère trouvèrent magnifique. On leur rapporta qu'à sa naissance le chirurgien se serait écrié « Mâ-tin ! Quel bel enfant ! ». Ils n'y crurent pas vraiment, mais ils la prénomèrent Tine.

Avec le grand tableau pour l'une et les vieux manuscrits pour l'autre, ils avaient retrouvé leur optimisme. Lorsque Tine succombait à quelque maladie infantile, Pierre restait au logis, partagé entre son ordinateur et sa fille. Quand il lui fallait s'absenter, on confiait l'enfant à la grand-mère, qui habitait à trois rues de chez eux. Allia continuait à tenter de retrouver les teintes originelles, tout en téléphonant régulièrement à Pierre ou à la mamy un « Comment ça va ? » inquiet.

L'entrée à l'école de la fillette fut jugée assez importante pour qu'Allia et Pierre l'y accompagnent ensemble. Ce fut un grand moment pour cette famille que le travail dispersait et qui se retrouva soudée par le plaisir que causa à Tine cet accompagnement familial.

Tine étudiait avec plaisir, entourée de nombreuses amies. Elle passa sans encombre ses classes primaires et secondaires sans quitter cette école qu'elle adorait. Elle les enfilait si aisément que ni Allia ni

Pierre ne la virent grandir. Son entourage d'amies s'était étoffé de petits copains qui l'invitaient parfois chez leurs parents. Pierre donna d'abord son accord puis il demanda à les connaître. Certains étaient aussi des universitaires, d'autres des enseignants, des artisans, des artistes, des ingénieurs, des techniciens ; ce mélange enchantait tous les parents.

Certaines rencontres évoluèrent vers de solides amitiés pour les deux générations. On s'invita pour les anniversaires des parents ou des enfants, pour Pâques ou la nouvelle année. Allia et Pierre que leurs professions avaient maintenus assez isolés, trop reliés à leurs collègues pour les rechercher en dehors de leurs activités communes, découvrirent le plaisir des échanges festifs.

Tine y gagna la liberté des week-end en bande, des concerts où l'on crie et danse, où les relations taquinent le platonique.

L'été de ses seize ans, elle alla camper avec un groupe de jeunes qu'elle connaissait depuis l'enfance. Ils installèrent leurs tentes auprès d'un lac et se gavèrent de feux de camp, de guitare et de chansons. Ils en présentaient toujours de nouvelles que Tine ignorait . Un peu vexée. Quelque jours plus tard, elle demanda qu'on lui montre les accords qu'ils utilisaient, elle emprunta une des guitares pour s'entraîner. A son grand étonnement, elle apprit vite et bientôt, elle chantait sa première chanson. Ils ne la connaissaient pas, bien sûr, elle venait de l'écrire. Elle se constitua ainsi un répertoire. Très touffu

L'année suivante, lorsque ses parents lui annoncèrent qu'ils entraient dans leur « année 20 ans », elle leur apprit qu'elle venait de gagner un concours et qu'elle partait en tournée avec ses chansons . Les voyant hésiter entre fierté et catastrophe, elle leur expliqua que la tournée était estivale et qu'elle continuait ses études. Jusqu'au bac. Au moins, précisa-t-elle dans un éclat de rire.

Marino

20 ans.

Je suis né en 2015, mes créateurs étaient participants aux Accords de Paris l'année de ma naissance, amoureux de la nature et de la vie, ils m'ont donné le jour en imaginant et voulant croire à un futur désirable, un futur où je survivrai, un futur neutre en carbone.

Ils ont imaginé, par quelques actions individuelles ET collectives, pouvoir atteindre l'objectif préconisé par les Accords de Paris : 2 Tonnes de CO2.

2 Tonnes de CO2e, c'est la quantité de gaz à effet de serre que chacun peut émettre en 2050, (dans un peu plus de 20 ans), durant toute une année, dans un monde où l'on maintient le réchauffement climatique à 1,5°C maximum.

Et si je vous disais qu'en quelques voyages dans le futur on pourrait arriver à un monde neutre en carbone, m'aidez-vous à passer l'échéance des 20 prochaines années? Mes parents ont inventé pour moi un atelier sous forme de jeu d'intelligence collective, qui vous emmène jusqu'en 2050 afin de réduire votre empreinte carbone personnelle ainsi que celle de la collectivité !

Chacun en ressort outillé, informé de solutions concrètes, parce que savoir comment agir est indispensable à ma survie, parce que pour me sauver chacun peut limiter le changement destructeur.

Je m'appelle Climat, mes parents étaient animateurs de la Fresque du Climat, vous pouvez les aider à me sauver, les outils existent .

*Contact : Aline Martin - amart16@hotmail.com (animatrice Fresque du Climat et Atelier 2 tonnes),
et/ou aller sur le site <https://www.2tonnes.org>*

Michèle FRAYASSENT

Bienvenue !

Novembre 2022.

Ali a quitté l'Iran en urgence sans savoir où se réfugier. Il pensait à l'Allemagne qui avait accueilli d'autres membres de ses compatriotes mais il avait depuis longtemps une grande admiration pour la langue française.

La France était pour lui un modèle de démocratie, ce à quoi il aspirait depuis ses études secondaires et sa prise de conscience politique. Les pays traversés (Turquie, Croatie, Grèce...) l'avaient poussé à aller toujours plus loin car il s'y était senti indésirable et après un bref passage en Italie sa décision fut prise:

Il tenterait la France, le pays des philosophes et des droits de l'Homme.

La traversée nocturne par le col alpin de Montgenèvre fut rude et inquiétante et c'est au petit matin qu'il franchit la frontière.

Il faisait à peine jour quand il arriva en France épuisé, d'une maigreur extrême et terrorisé à l'idée d'être repéré par la police des frontières.

C'est alors qu'il aperçut une silhouette qui venait à sa rencontre. Il en conçut une grande peur.

Il s'agissait d'une dame d'un certain âge, randonneuse qui, loin d'être effrayée par cette apparition fantomatique, lui dit seulement « BIENVENUE EN France » et poursuivit sa route.

Qu'elle en soit remerciée car Ali garde de cette première rencontre une telle image et y a vu un si beau présage que même si la suite ne fut pas toujours à la hauteur de ce message prometteur, ce fut comme une récompense à ses efforts démesurés pour atteindre la France.

Un regard, une phrase

Et l'humain retrouve sa place

Pierre ABBES

À Colette...

Une maison au rez des bois
sous la grange bûches de hêtre bien rangées,
une hache, un vieux panier à champignons,
abandonnés.

La porte n'a pas de clé
Sur la table le café fume. Un livre attend.
Première page encore blanche...j'y écris ces mots à l'encre noire
« Dernières pages... »
En haut la fenêtre de la chambre où dort Marie reste entr'ouverte.

Régine BLANCARD

Appuyé sur sa canne

Eh, Gilbert, vins t'en par là voir ce qui se passe ! Tu sais, je t'avais parlé des gens du côté de Saint-Bertrand, Galié, ceux qui font écrire tout le monde. Même moi maintenant ! Toi aussi, tu peux participer. Bon, c'est sûr, t'as pas beaucoup appris à lire et à écrire, tes parents t'ont pas souvent envoyé à l'école, y'avait les vaches à garder et au moment des foins, l'année scolaire, elle était vite pliée. Mais si tu me racontes ton histoire, moi, je peux te l'écrire.

Ma fille, elle a écrit plusieurs fois. Elle les a pas connus au début, ils ont commencé il y a 20 ans, tu t'imagines !

Chaque année, ils donnent un thème : il y a eu « Bleu ». Juste Bleu, comme ça, et tu vois ce que tu penses autour. Il y a eu « Frontière(s) aussi. Pas forcément celle d'Espagne, n'importe laquelle, tu peux même raconter un rêve. Ma fille, quand elle a commencé, c'était « Derrière la fenêtre ». Ah ça, la voisine, elle aurait eu de quoi dire ! Mais ma fille, elle a eu l'idée de se mettre dehors et de raconter ce qu'il se passait dedans. Après tout, derrière, ça dépend où tu te mets. Et depuis, elle continue, elle répond tous les ans, à chaque appel.

Après, il y a eu le Covid et comme on est revenu doucement, pour cette année, ils ont lancé le sujet « À petits pas ». Cette fois, je me suis dit, j'y vais ! Ils sont pas regardants, juste ils te disent « Pas de critiques, pas d'insultes, pas de porno », que tout le monde puisse lire, quoi. Tout le monde puisque chaque fois, ils prennent tous les textes et ils en font un livre. Et le livre, tu sais pas où il va.

Alors cette fois, j'ai pris un stylo et j'ai commencé à réfléchir. Ma fille me disait « ce qui te passe par la tête ». Mais moi, inventer une histoire, je m'y voyais pas trop. Alors, j'ai raconté, tu sais, le pauvre Louis, quand il arrivait même plus à ouvrir la porte de sa forge.

Pourtant, il en avait porté, de la ferraille, il en avait soufflé, du feu. Mais là, il arrivait tout juste à marcher, il faisait plus que des tout petits pas appuyé sur sa canne.

Eh bé tu vois, quand j'ai lu mon histoire à la « soirée des auteurs », qu'ils l'appellent. La soirée des auteurs, c'est un rassemblement à la salle des fêtes de Galié, on apporte de quoi boire et manger, on allume le feu dans la cheminée et on lit les textes, le sien ou celui d'un autre. C'est sympa, on rencontre du monde. Donc quand j'ai lu mon histoire, j'ai repensé au discours du maire le jour de l'enterrement et j'étais fier. Moi aussi, je lui ai rendu hommage, au Louis, je l'ai revu vers la fin, quand il arrivait à petits pas jusqu'à sa forge. Les gosses rigolaient mais moi, c'est pas pour me moquer que j'ai écrit, c'est juste parce que je l'aimais bien.

Depuis qu'il est mort, il a sa plaque au cimetière et maintenant, il a son histoire dans le livre.

Oui, ça fait vingt ans que l'équipe de Saint-Bertrand appelle les gens pour écrire un texte, j'espère qu'ils vont continuer. Parce que ça doit être un travail de tout rassembler et d'éditer le livre. En tout cas, moi, je ne sais pas sur quel thème il faudra écrire la prochaine fois mais je m'y remettrai, je raconterai une nouvelle histoire.

Sandrine DELPÉRIÉ

Confession gourmande

C'est la première fois qu'il l'entendait. Au son de sa voix, il devina qu'elle devait avoir tout juste vingt ans. Mais quelle voix !

Et les voix c'était son domaine. Il voyait rarement les personnes qui se confiaient à lui. La ville avait une forte population. Il était difficile de connaître tout le monde. Mais au fur et à mesure des années, il avait appris à affiner son écoute et à différencier les gammes de la tonalité comme un musicien avec son instrument.

Une voix en disait long sur son interlocuteur, par sa prononciation, son débit, son accent, ses nuances. Il lui était facile de savoir si celui qui lui parlait était d'origine modeste ou de sang noble, son caractère, son âge, voire même sa profession. La voix était la gestuelle de son esprit.

Et quand il entendit la voix de cette jeune fille, tout son être se mit à trembler comme un fort coup de tonnerre ébranlant la douceur d'une paisible nuit d'été.

Il était comme secoué, haletant comme une bête en rut. Toute son existence passée lui semblait morne et triste. Jeune, il avait su si habilement éviter la compagnie des femmes qu'il aurait été facile d'imaginer qu'il préférerait celle des hommes. Non. Non. Tel un chef guerrier, il avait élaboré une stratégie l'amenant loin des frontières des fantasmes et de toutes relations passionnées. Et il en était fier de son combat. C'était son choix. C'était son destin. Il pensait que c'était sa victoire.

Et là, en cet instant, il s'emballait pour cette voix chaloupée, rocaillieuse, sucrée comme une journée printanière qui se laisse porter par la poussée de la sève. Il aurait volontiers arraché le pan de bois et de grillage qui les séparait pour la couvrir de baisers fiévreux, de caresses voluptés. Il devait se maîtriser, se ressaisir au prix d'un violent effort. Pour la première fois à 69 ans passés, il ressentait comme une injustice cette rigueur physique qu'il s'était imposée et qui au-

jourd'hui le défait. Oublie, oublie, oublie se répétait-il tout en se délectant de ses mots.

Et ce qu'elle lui susurrail allait dans le sens de son éveil. Ses mots avaient une onctueuse saveur sexuelle, une poésie érotique fondante en bouche, parfum, délice sucré, langue, palais. Elle lui confiait même que cela lui collait parfois les doigts. Il fondit de désir en sentant son membre se dresser à l'extrême et il s'imaginait que ses mains si jeunes et pourtant si expertes se collaient à lui, à son corps. L'extase jaillit en lui telle une explosion de nouvelles sensations vertigineuses quand elle lui souffla, intensément vulgaires, les mots queue et pipe. A 69 ans, il allait être damné par tous les Saints pour oser cette position érotique. Il avait atteint les portes du Nirvana, son sexe fondant dans la délicieuse bouche. Pour ne pas bondir, il devait s'agripper fortement aux accoudoirs de la chaise.

Mais la voix vibrante de l'exquise amazone, sourde et impatiente, l'arracha à ses fantasmes.

« Mais nom d'une pipe, Mon père, quand cesserez-vous de gémir et répondez-moi ? Est-ce pêché de ne pas faire la queue, de bousculer tout le monde pour sucer avec gourmandise une glace à l'Italienne ? ».

Sandrine DELPÉRIÉ

les mots sont des silences.

Je m'appelle Emmanuelle et je me souviens. Je me souviens qu'il était difficile de croire pour un adulte qu'à quatre ans à peine une fillette comme moi puisse posséder une maturité d'esprit et en avoir conscience. J'aurais préféré que les choses soient différentes pour moi mais la vie en avait décidé autrement. Et jusqu'à ce je puisse me libérer de ma propre prison, dans mes relations avec autrui, les gens face à moi se sentaient gênés ou étaient excessivement débordants. Les choses pour moi étaient claires comme de l'eau de roche. Quand on est enfant, on n'a pas le droit à la parole. C'est ainsi. Ce n'est que plus tard qu'elle s'installe quand nous avons acquis suffisamment de connaissances, reçu une bonne éducation. Et là par miracle, les mots se déversent comme une cascade qui jaillit de la crête d'une montagne.

Depuis mon poste, j'observais en silence les adultes qui parlaient. Il y avait ceux qui débattaient jusqu'aux confins de la nuit, ceux qui jacassaient en boucle et ceux qui préféraient se taire. J'avais peur de ressembler à ceux-là à force de ne rien dire. Alors pour ne pas oublier tous les mots que j'avais appris à connaître, j'installais mes poupées sur le lit et nous nous parlions silencieusement.

Bientôt j'allais avoir un petit frère ou une petite sœur. Maman avait le ventre rond comme un ballon. Ça serait beaucoup mieux que mes poupées. Mais il ne faudrait surtout pas que nos parents nous entendent sinon on allait se faire gronder.

Et c'est ainsi que je voyais les choses jusqu'à ce jour.

Nous passons les vacances dans notre résidence secondaire au bord de la mer.

Une amie de mère accompagnée de sa fille du même âge que moi était venue nous rendre visite.

Et là quelque chose d'incroyable se produisit. Je la vis parler à ma mère. Je lui attrapai le bras et mit mon doigt sur la bouche en lui

faisant comprendre de se taire ; elle allait se faire gronder. Surprise par mon geste, elle me fit « toc toc toc » avec son doigt sur la tête, puis elle se retourna ostensiblement et continua à parler à ma mère. Dans ma tête les choses s'emballaient. Si elle avait le droit de parler, je pouvais moi aussi le faire. Et c'est ainsi que j'émis le premier son de ma vie. Un son horrible, sans forme, sans timbre qui sortit de ma bouche au prix d'un effort violent pour mes lèvres qui se contractaient.

Et je compris, je compris. Je me sentis broyée, abîmée, brûlée comme si l'éclair de la foudre s'était abattu violemment sur moi.

Tout mon être s'effondrait, tout mon être hurlait, tout mon être pleurait, tout mon être mourait.

Je partis en courant à perdre haleine jusqu'à la plage. Je m'écroulais sur le sable aussi désespérée qu'un bateau perdu au cœur de la tempête.

Je sentis alors mon père me soulever et me prendre dans ses bras. Je me débattais, je ne voulais pas être secourue. Je voulais rester épave et me noyer dans le flot de la mer.

Dans nos douleurs respectives, dans notre profond désarroi, nous ne vîmes pas une mouette qui s'approchait à petit pas. Elle poussa un cri rauque. Je vis dans les larmes de mon père, un espoir naître en lui. Il me regarda, puis posa son regard sur la mouette. Il fit ce mouvement un certain temps jusqu'à ce que je comprenne. .

Aujourd'hui j'ai 23 ans et mon ouvrage « Le cri de la mouette » est le silence des mots que je saurai vous faire entendre.

Sandrine DELPÉRIÉ

Louper son train.

On prend toujours un train pour quelqu'un ou quelque part.
Même si le chemin est de fer
Faut garder confiance en sa voie.
Ce n'est pas parce que t'as pas le niveau
Que le passage sera forcément ta voie de garage.
Dans la vie il y a d'autres aiguillages.

Mais à 20 ans, t'es trop fier pour tirer sur le signal
Et à quai tu préfères rester en alarme.
C'est facile de louper sa correspondance
Et sans un mot ne pas se mettre dans les rails.
Tu prétextes comme un Fret exprès
Que tu n'as pas eu le bon ticket
Pour ton trajet que tu ne veux oblitérer.

Alors pour ne pas perdre la face
Tu joues la classe, la première de préférence
Roulant à vive allure sur la desserte
Risquant un tête-à-queue.
Ce n'est pas parce que tu nous « railles »
En nous traitant d'omnibus
Qu'on ne va pas bon train.
C'est toi qui dérailles
Derrière ta fumée de clopes à toute vapeur
C'est toi qui dérailles
Tes 20 ans semblables à un tunnel.

Mais si tu n'y prends garde
Gare à toi
Derrière les barrières automatiques tu resteras.

Et au train où vont les choses
Au terminus de ta vie
C'est le train fantôme que tu prendras.

Et le Vent devint Temps.

On aurait dit le temps...
On aurait dit le temps,
Car sans rien dire il vint
Sans nous prévenir de quand
Est-ce qu'il nous revient.

On aurait dit l'enfance,
On aurait dit l'enfant
Parti un lendemain
Pour cultiver la cendre
Qui gît dans son chemin.

On aurait dit le chant,
On aurait dit le champ
Qui, parsemé de grains
Porte le fruit puissant
Mélodie qui devient.

Qui devient ce vent,
Ce vent qui l'emporte,
Qui l'emporte vers l'enfance
Qui l'emporte dans le temps.

Qui l'emporte, ce vingt, tant
Qu'il le chante si bien...

Et le temps d'un An, vint
Ce qu'on aurait dit le Vent.

Vingt ans

Vingt ans, de ma vie je suis au printemps.
Mes jours et mes nuits sont insouciantes !
S'ennuyer, est-ce possible vraiment ?
Mes jours et mes nuits sont tant captivants,
Je glisse sur la vie en sifflotant !

Je cherche l'étreinte et fuis les contraintes.
Mon cœur se meurt dans une triste plainte,
Mais la vie de doux amours, m'en offre maintes !
Ma flamme éteinte renaîtra sans craintes !
Et je vis, épris d'envies si peu restreintes !

Vingt ans, il a filé vite le temps !
Mes jours et mes nuits sont si tracassants,
Réussir, est-ce gagner de l'argent ?
Mes jours et mes nuits sont si éreintants,
Je glisse vers l'ennui tout en soufflant !

Je cherche la luxure à une vive allure,
Mon corps dès lors emprisonne moult blessures.
Mais la vie m'aura-t-elle pourtant à l'usure ?
Mon présent dépassé qu'a-t-il comme futur ?
Et je subis, le destin mène la vie dure !

Vingt ans, que je crie, que j'écris autant,
Mes jours et mes nuits sont si palpitants !
Ecrire, n'est-ce pas figer le temps ?
Mes jours et mes nuits sont vivifiants !
Je glisse vers la vie en vers chantant !

Je cherche les mots, je veux garder les plus beaux,
Mon trésor, mon or, mes rimes, mes mots, mes bijoux !
Mais la vie pour mes écrits, quel si beau terreau !
Ma plume levée suit mes envolées, là-haut !
Et je vis, épris des mots même ceux en argot !

Vingt ans, que mes vieux cheveux sont blancs.
Mes jours et mes nuits sont si fatigants,
Partir, après tout est-ce effrayant ?
Mes jours et mes nuits sont inexistantes !
Je glisse vers l'oubli les pieds devant.

Je cherche la lumière, elle se terre.
Mon corps est mort, encerclé par de la pierre.
Mais la vie m'a pris, je suis au cimetière !
Mes écrits sont moins connus que ceux de Prévert,
Mais je ris, même mort je nourris quelques vers !

Les cailloux blancs

glanés aux fil de nos
recueils JLJE

Choix des textes « cailloux blancs » au fil des Recueils JLJE :

1* 2002 : Souvenirs d'enfance (pas de publication sous forme de livre)

2* 2003 : Secrets :

- Isabelle Biau.....Page 113
- Monique CoudertPage 115
- Laëtitia ForestierPage 117

3* 2004 : L'arbre

- Martin Hazard.....Page 121
- Yves Heurté.....Page 122
- Claire LacroixPage 125
- Lucille Lacroix.....Page 126
- Claude Resseguier-SajousPage 128

4* 2005 : Frontière(s)

- Léa Chaussade.....Page 131
- LélioPage 132
- Anne Marquer.....Page 133
- Sylvie MoraisPage 135
- Yves Vila.....Page 138

5* 2006 : Gourmandise(s)

- Corinne Bressole.....Page 141
- Benoît ChaussadePage 142
- Clémence Gleizes-SeguinPage 143

6* 2007 : En chemin

- Régine BlancardPage 147
- Sonia Paoloni.....Page 149
- Silvie PiacenzaPage 150

7* 2008 : Métamorphose

- Christine AbbèsPage 153
- Monique Arragon.....Page 154

-Pierre Abbès	Page 156
-Christian Staebler	Page 157

8* 2009 : Bleu

-Geneviève Bayle-Labouré.....	Page 161
-Chantal Pitout	Page 162
-Christine Seguin	Page 164
-Catherine Thiery.....	Page 165

9* 2010 : Bulle

-Pycaou.....	Page 170
-Suzy Peaudeau.....	Page 171
-Coline Lacroix.....	Page 172

10* 2011 : En disant

-Coline Lacroix.....	Page 175
-Frantz Lecatelier.....	Page 176
-Emmanuel Rey.....	Page 179
-Geneviève Anne.....	Page 182

11* 2012 : Derrière la fenêtre

-Pierre Abbès	Page 185
-Aïcha Aouimer	Page 186
-Corinne Lemarigner.....	Page 187
-Yves Vila.....	Page 188

12* 2013 : L'Air de Rien

-Lydie Anglade.....	Page 193
-Sylvie Brousse-Bournet.....	Page 195
-Juliane Demellier	Page 196
-Nadine Larqué.....	Page 197
-Jacqueline Lubin	Page 199

13* 2014 : Décalage

-Alain David.....	Page 203
-Djifa Ahouandogbo-Borin	Page 205

-Irène Picard	Pages 209
-Lily Bilbao-Perotto	Pages 214
-Marie-Claude Borin-Ahouandogbo	Pages 217
14* 2015 : Passage	
-Jean-Louis Carrière	Pages 225
-Colette Martinez	Pages 227
-Robert Conduché & Josiane Crouzet	Pages 229
15* 2016 : Ricochets	
-Camille Barthélémy-Staménoff.....	Pages 235
-Bernadette Guiard	Pages 237
-Pasha.....	Pages 238
16* 2017 : Au-delà des mots	
-Robert Conduché.....	Pages 241
-Sylvie Cau	Pages 242
-Anatole	Pages 243
-Alan Roch	Pages 244
17* 2018 : Trait d'union	
-Françoise Farines	Pages 247
-Laurence Sorsana	Pages 248
-Monique Vacher.....	Pages 250
-Petit Pierre	Pages 252
-Léa Marty.....	Pages 253
18* 2019 : En attendant la pluie	
-Catherine Lautier.....	Pages 257
-Christine Seguin	Pages 258
-Jean-Paul Pujol.....	Pages 260
19* 2020/21: À petits pas	
Petits pas oubliés :	
-Camille Barthélémy-Staménoff.....	Pages 264
-Jackie Villenave-Pailhas	Pages 265
-René-Marcel Vignaux.....	Pages 266

**JOURNÉE DE LA
LITTÉRATURE
JEUNESSE
ET DE L'ÉCRIT**



**SAINT-BERTRAND
DE COMMINGES**

Une heure

Midi. L'odeur de la sauce tomate mijotée aux oignons, relevée avec une pointe de basilic envahit toute la maison. Elle a tout préparé pour lui: le repas, la belle table dehors et les tasses pour le café. Elle l'attend depuis dix minutes déjà... Elle se demande si elle doit sortir les pâtes de l'eau ou attendre encore un peu.

Peut-être a-t-il appelé quand elle n'était pas là ? Peut-être a-t-il senti qu'elle avait quelque chose à lui dire...

Non, il ne faut pas croire ce genre de choses. Comment aurait-il pu savoir ce dont elle avait mis, elle, des années à se rendre compte !... Finalement, il vaut mieux sortir les pâtes, sinon ce sera de la purée... Dix minutes de plus. Elle en profite pour faire un bouquet avec les fleurs de pissenlits et les pâquerettes du jardin. Elle l'installe dans un vieux petit verre coloré qu'elle avait acheté dans une vieille brocante. Il est superbe au milieu de la table, juste illuminé par un rayon de soleil. Pourquoi a-t-elle tant besoin de lui dire tout ça ? Elle est grande après tout ! Elle peut se garder des petits secrets au fond, tout au fond d'elle. C'est peut-être même plus adulte. Ça sert à quoi d'encombrer les autres avec ses petites histoires ? ... Bien sûr, ce n'est pas une si petite histoire et puis, il est un peu concerné, quand même ! Non, une chose décidée est décidée : elle va lui dire... Midi et demi. Il serait temps qu'il arrive : tout est froid. Les pâtes ont collé la passoire : c'est une vraie «gatcha»! C'est toujours pareil, à la fin ! Elle se décarcasse pour lui faire plaisir et il ne s'en rend même pas compte. En étant honnête, il faut souligner qu'il s'agit aussi d'un repas particulier.

Oui mais voilà! Il ne le sait pas...

Le téléphone sonne : c'est lui, coincé dans les embouteillages. Il arrive, elle n'a qu'à commencer sans lui.

Elle lui promet que ça n'a pas d'importance et qu'elle va l'attendre. D'ailleurs, elle était en train de lire et elle a le temps. Et puis, vous sa-

vez quoi ? Il l'embrasse fort. Il l'aime. Elle aussi d'ailleurs, elle l'aime. Elle remet les pâtes dans la casserole pour les faire réchauffer dès qu'il arrivera. Il se régalerait, c'est sûr. Peut-être même qu'elle se trouverait la force et la grandeur d'âme de garder son secret encore un peu pour elle. Un secret, quand il est dit, n'est plus un secret. Il n'a plus cette petite place intime au fond de soi puisqu'il est révélé à d'autres oreilles. Mais un secret révélé, c'est la fenêtre ouverte, c'est le cœur en transparence.

Une heure. Les roues font rugir les graviers du jardin. Il est là. C'est le moment qu'elle préfère : le sentir arriver.

C'est bon d'attendre l'autre. Elle allume le feu. Il entre.

L'odeur de la sauce tomate mijotée aux oignons, relevée avec une pointe de basilic envahit toute la maison.

Monique Coudert

Le secret

J'aperçois des enfants qui jouent sur la plage, certains au regard mélancolique, d'autres au contraire joyeux..., tous bâtissant des châteaux dans le sable.

L'adulte marche les pieds empreints de cette texture légère parsemée d'eau.

Les cheveux fouettés par le vent, échappant à l'adulte, les enfants se murmurent quelque chose à l'oreille, cet indicible, une merveille d'enfance, dérobée, qui va avec le vent et l'espace.

Lorsque la torpeur de l'été s'estompe et que le soir exhale un peu de sa fraîcheur..., les grandes personnes boivent l'apéritif, plongent leur regard vers la mer scintillante, et causent.

L'enfant vit l'instant présent, tour à tour s'émerveille, puis se replie. L'eau va, se soulève vagues après vagues tenue vers l'horizon. Deux rochers se font face, et le soleil rougeoyant embrase tout..., descend lentement sur la terre des hommes.

L'eau prend alors une allure irréaliste et mystérieuse.

Se crée un lien, joues contre joues, unies puis désunies, un espace se fabrique jusqu'à ce que surgisse la pénombre.

Le long du port, des bateaux se balancent doucement, stationnés, les mats émettent comme un doux frou-frou, et les promeneurs emportent avec eux le lourd secret du monde.

Quelle est cette étrange voix dans la nuit ? Sous la lune... des pas se confondent au silence.

Existe au creux de soi la parole que l'on n'ose pas encore ni extirper ni laisser s'envoler.

Caché, dissimulé, de générations en générations, le secret merveilleux peut parfois se transformer en un comportement étrange ou atypique.

Plus loin, deux êtres semblent liés par une sorte de pacte qui les amène vers une découverte, un trésor, comme Robinson en son île.

Retirés des autres et du monde, il y a en eux ce clapotement joyeux, l'innocence intérieure, un ballet d'oiseaux se formant au-dessus des têtes échevelées. Il y a l'ombre et la lumière, le jardin offert aux yeux de tous, et le jardin privé.

Le secret se délivre d'une oreille à l'autre «Chut, j'ai quelque chose à te dire, ne le dis à personne, c'est notre mascotte à nous, l'ultime joyau que l'on possède»

Lorsque l'enfant a révélé le secret, il se fait huer, toute une escorte le poursuit et c'est un peu l'adulte qui a laissé s'ouvrir cette porte : elle se referme sur lui... on pourrait la nommer la porte sacrée !

Laetitia Forestier

Les fées existent. J'en suis une. C'est de naissance : un don aux relents de malédiction ancestrale. Ma mère déjà en portait les prémices. Aussi susurrerait-elle sans cesse : «Seul le secret préserve la dame-oiselle. Passe sous silence ce qui te tracasse. Ce supplice t'angoisse mais il est des mystères qui n'appartiennent qu'à la nuit.»

Vous voici dans la confiance. Sachez rester discret. Cependant il vous serait difficile de me repérer et de trahir ce secret. Car les fées ne ressemblent guère à ce que vous croyez. Ne faites pas confiance à ces fadaïses pour enfants. Foutaises ! Si les fées ont survécu jusqu'à notre ère ce n'est que parce qu'elles ont perdu leurs ailes, dans un double souci de respect pour Darwin et de coquetterie. Signe distinctif trop évident, l'aile menaçait l'espèce ! Mais nous avons gardé un talent certain pour le battement de cils. Nul n'y résiste. Je suis lascive et sensuelle, voluptueuse et exclusive. Sans excès.

Mais songe-t-on aux responsabilités que cela représente ?

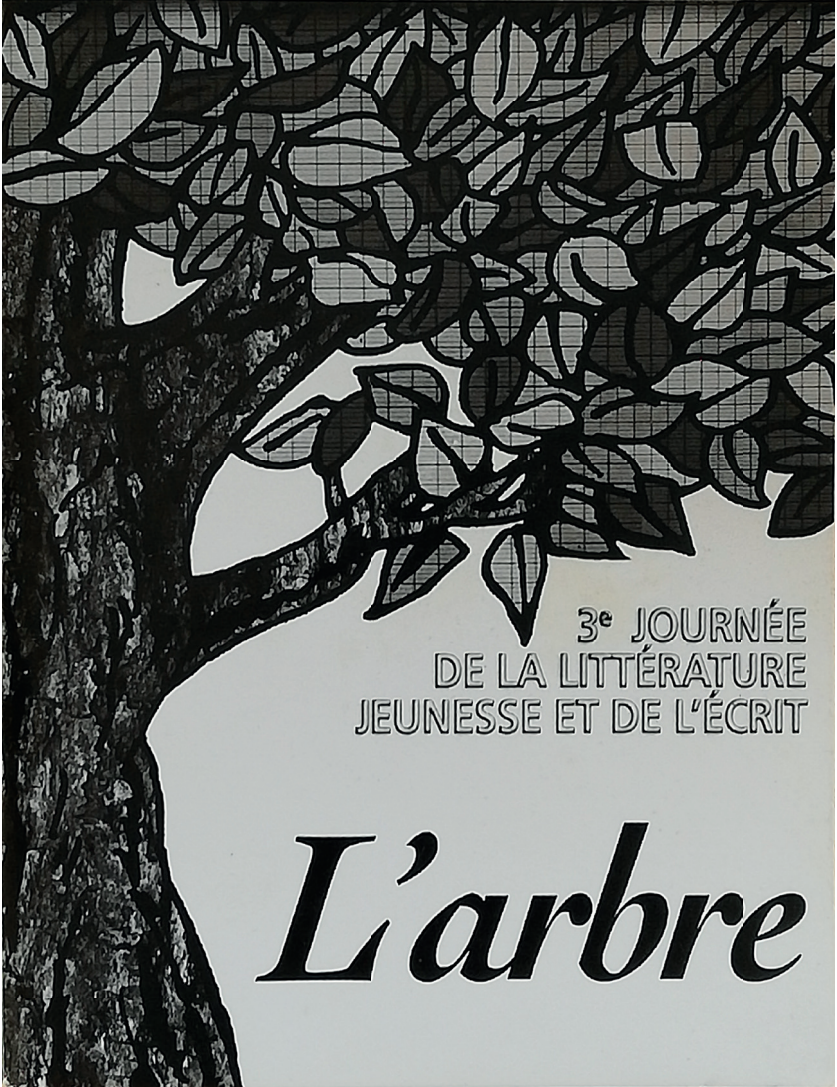
Un effleurement inconscient, une œillade à peine esquissée et c'est un humain éternellement épris, éperdu d'amour, empêtré de mélo et dégoulinant de sentimentalisme suave ! Quant aux sortilèges destinés à soulager les souffrances, appliquez-les à un quelconque agonisant devant témoin et vous voici proclamée sainte. Vous risquez, de votre vivant le procès en béatification ! Cela fait frémir...

Vous autres, humains, avez un proverbe : pour vivre heureux, vivons cachés. Mais mon secret m'étouffe.

Que ne puis-je révéler ma condition ! J'ai dévoilé la vérité à mon fiancé. Mon cher et tendre a cru à la métaphore ! Et de répondre : « Je suis moi-même un ogre affamé de chair fraîche et n'aspire qu'à te dévorer toute crue».

Et si c'était vrai ?

SAMEDI 2 OCTOBRE 2004 SAINT-BERTRAND DE COMMINGES



3^e JOURNÉE
DE LA LITTÉRATURE
JEUNESSE ET DE L'ÉCRIT

L'arbre

Martin Hazard

Le bouchifleur

C'était un arbre extraordinaire
Planté dans la terre
Pas loin de la mer
On n'en parlait pas dans le dictionnaire
Ni dans les camps militaires
Ses fruits rouges dorés
Étaient bons à croquer
Dans tous les pays
On parlait de lui
Et de ses bons fruits
Même dans le désert
On parlait de ce dessert
Dans les grimoires
On parlait de ses histoires
Quand il y avait du soleil
Brillaient ses feuilles rebelles
Cet arbre n'avait pas de lunettes
Pour jouer aux marionnettes
Avec les moineaux à clochettes
Poussaient dans son tronc
Pleins de petits trous bien flous
Cet arbre était fou
En raison de son grand cou
Elles étaient multicolores
Ses feuilles d'or
C'était un arbre extraordinaire
Planté dans la terre
Pas loin de la mer
Il était un arbre de fleurs
Il était le bouchifleur

Histoire de branche

Je suis né dans un coin nommé Pyrénées, sur la plus haute branche du dernier arbre du dernier bosquet que quitte un dernier sentier avant les alpages. C'est donc là-bas, sur ce père inconnu, mon arbre, que mon berger m'a coupé, et tout a failli mal commencer pour nous deux. Tandis qu'il me détachait au couteau de ma branche, celle où il se tenait debout s'est cassée. Il est tombé tête la première et sa cheville est restée coincée dans une fourche. Il a passé un bon moment à gigoter, tête en bas, avant de pouvoir se redresser.

Durant tout ce temps, qu'est-ce que j'étais ? Rien. Ni tout à fait branche ni encore bâton. J'ai eu très peur que mon patron ne m'abandonne dans cet état à la moquerie des corbeaux et du vent. Mais je devais déjà lui plaire.

En quelques tranchants de lame il a fini par me libérer de ma grosse branche, m'a calé sous son bras avec toutes mes feuilles puis au pas de course il a rattrapé ses moutons et son chien qui marchaient déjà loin.

Bien sûr, depuis qu'on m'a coupé, j'ai changé de vie. Plus d'oiseaux, plus de nids. Plus d'écureuils la queue raide de colère, ni de fourmis en colonnes par une. Plus de ces orages, ni de ces tornades qui vous secouent pour balayer les étoiles, ni de cette peur de la foudre qui vous serre au plus profond du bois. Jamais plus je ne sentirai le poids de la neige qui vous fait toucher le sol du bout de la branche. J'ai maintenant ma vie de bâton de berger, une vie extraordinaire. Car s'il y a bâton et bâton il y a aussi berger et berger et le mien a l'air d'un sacré berger de bâton... Bref, nous nous méritions bien tous les deux. Du moins je le croyais. Donc, la nuit même où je quittais mon arbre, mon Patron, de ma simple branche fit sa canne. (Canne fait plus chic que bâton. Je dis tantôt canne tantôt bâton, et gourdin ou trique quand la colère me prend. Car je suis fait d'un bois des plus polis mais je peux m'enflammer !)

Donc pour la nuit de ma naissance, il y avait autant d'étoiles au ciel que de cailloux entre les pierres et la lune écrasait la cabane, tout là-haut, sous son vieux nez toujours mal mouché. Elle traversait la porte d'une lumière si claire que Patron, sans même allumer sa bougie, fit sauter toutes mes branchettes au couteau. C'est rudement triste de perdre des branches qu'on a mis des mois à faire pousser hors d'un tronc, mais un bâton est un bâton. Ce n'est pas une forêt qui se balade sur un chemin, en traînant avec elle sa mousse, ses bestioles, et ses nids encombrants.

Le plus dur de ma naissance fut l'épluchage, quand Patron, d'un seul coup de lame-zip !- faisait sauter ma peau d'arbre d'un bout à l'autre. Mes longues lanières d'écorce tombaient entre ses jambes, et ma sève pleurait les bourgeons perdus, les fleurs, les abeilles et les petites pattes de mésanges qu'elle ne connaîtrait jamais plus. Un moment, le couteau glissa. Quand la sève rouge de Patron se mélangea avec la mienne, je crus que nous étions ensemble pour longtemps, là-haut sur les alpages.

Au milieu de la nuit, me voilà appuyé contre la cabane, sans la chouette qui d'habitude prenait ses aises sur moi. Jamais elle n'aurait choisi d'autre perchoir que le mien. Elle doit pousser des « houûû » de tristesse sur une autre branche, car les chouettes détestent changer leurs habitudes. J'étais donc dehors et la lune me regardait, tout pelé et tout nu, ce qui au début me gêna affreusement. Sachez que j'étais une fameuse canne de marche, jeune, droite, légère et solide et je sentais que mon Patron m'adorait encore plus à chaque pas. Il me faisait suivre partout, sauf dans son lit (on n'y marche pas, dit-on). Parfois Patron, quand il s'ennuyait sur un sentier, me taquinait en me grattant avec son ongle et je me sentais heureux et fier d'être sa seule compagnie et de marcher toujours, lui et moi, moi et lui, d'un même pas.

Mais très vite, ah maudit soit ce jour, mon patron croisa ce qu'il appelait une copine. Ou sa bergère, comme on voudra. Elle avait acheté une canne de touriste, avec une dragonne, des fleurs sculptées et tout ce qu'on voudra pour faire du chiqué. Et mon berger pour la première fois, a commencé à avoir honte de moi. Et la bergère se

moquait : « Qu'est-ce que c'est ton bâton minable, ce bout de noisetier de rien du tout ? D'où l'as-tu sorti ? Moi j'ai le même bâton que les Parisiennes » et ainsi de suite.

Et une nuit, mon berger m'a planté là et il est parti avec sa bergère et son bâton de touriste. Je ne sais pas s'il en a acheté un pour lui mais je ne lui suffisais plus, c'est sûr. Oui, il m'a planté là. Quand je dis planté là, c'est vraiment planté. Il m'a enfoncé en terre près d'un ruisseau, et je me suis bien cru mort. Bois mort à peine bon pour le feu ou pour pourrir. Bâton de rien du tout, piquet de clôture. Je me désespérais depuis des mois quand a fondu la neige et j'ai senti comme un gratouillis, un délicieux gratouillis. Miracle. Un minuscule petit bourgeon poussait sur un reste d'écorce oubliée et la sève remontait vers lui. Je la sentais grimper vers ce miracle. Je n'étais plus le bâton abandonné et trahi, le bois bon pour le feu et la pourriture. J'allais être à nouveau, je le sentais, un arbre. Et tous les bergers et bergères de la terre passeraient sous mon ombre et s'y reposeraient.

Ainsi va la vie. Rien n'est perdu, tout recommence, et le plus petit bout de bois, le bâton de berger le plus méprisé peut devenir un chêne magnifique qui tendra vers le passant des centaines de branches, des milliers de bâtons.

Et maintenant je sais que je suis à la fois le plus pauvre et le plus riche de toute la montagne.

Claire Lacroix

L'arbre témoin

La planète se révolte : la terre tremble pour l'avenir, les volcans se réveillent de leur torpeur millénaire, les glaces fondent sur les villes, le climat tempête. Pourtant, les humains semblent ignorer que c'est de façon souterraine qu'ont lieu les affrontements les plus violents : les confrontations, les répulsions, le choc de deux mondes qui coexistent, en cherchant chacun à imposer leur logique à tous.

S'ils ne perçoivent pas encore bien tous les enjeux de ces changements profonds, il faut avouer, à leur décharge, que mes branches, mon tronc, n'en témoignent aucunement. Seules mes racines, mêlées à la terre, souffrent et espèrent de ces bouleversements annonciateurs d'autres équilibres. C'est dur, douloureux, lent. C'est comme pour ces femmes qui enfantent : tiraillements, écartèlements, contractions nécessaires à l'émergence d'une nouvelle vie.

Si je pouvais laisser mes feuilles jaunir, ou donner des signes de dépérissement, je pourrais peut-être les amener à réagir, à me transplanter. Mais non, car mes racines s'agrippent sur cette pente, que moi je crois bonne et je m'attache à cette terre, porteuse d'espoir de nouvelles germinations...

Alors immobile et silencieux témoin des possibles, je décide de rester ici, justement là où ça bouge.

Lucille Lacroix

La chance d'un arbre

Sur ma petite colline, je suis seul ; je suis minuscule puisque je viens à peine de sortir de terre. Mais je vois déjà très bien le monde du haut de cette petite montagne, et je le verrai encore mieux demain soir, j'aurai un centimètre de plus.

Aujourd'hui, j'aurais dû être déjà un peu plus grand, mais un jeune enfant qui devait être âgé d'environ six ans seulement, tira sur moi brusquement pour me déraciner ! Comme ça, pour s'amuser ! Bien sûr comme j'étais encore assez jeune, mes racines cédèrent et je fus d'un coup arraché de terre. Et lui, il s'en alla tranquillement, en souriant, tout content ! Heureusement peu après lui passa un autre enfant, il avait à peu près le même âge, peut-être un ou deux ans de plus, mais lui au moins devait avoir toute sa tête, puisqu'il me remit dans mon trou, le reboucha puis m'arrosa un peu avec sa gourde.

Il me fallut au moins une semaine pour me remettre de toutes mes émotions ! Après ça, tout se passa à merveille pendant quelque temps. Puis, lorsque je mesurais un mètre cinquante-deux centimètres exactement, un bûcheron qui me vit, fut séduit par la beauté de mon écorce et voulut me couper. Et c'est ce qu'il fit : à peine son regard s'était posé sur moi que sa lourde hache commença à entailler mon tronc. Si l'aimable fermier n'avait pas été là pour interdire au bûcheron de me couper, moi, le seul arbre de la colline, je ne serai sans doute plus de ce monde !

J'ai eu besoin encore d'un bon bout de temps pour oublier la peur que j'avais eue !

Peu après un oiseau (sans doute un rossignol) qui avait survolé le village voisin, m'apprit qu'il avait entendu dire que le maire de la commune à laquelle j'appartenais avait un projet de raser ma colline

pour y construire à la place une centrale nucléaire !

Je vis donc arriver des bulldozers et des pelleteuses qui avaient comme tâche de faire tout disparaître (moi y compris) dans un délai d'un an. Heureusement j'avais encore beaucoup de chance. Le maire, je ne sais pour quelle raison, n'eut pas assez d'argent pour faire ces travaux. Or il avait promis à ses villageois de transformer cette colline. Il fit donc pousser des arbres, mit des animaux en liberté à l'intérieur etc... En quelques mots : il reproduisit une forêt !

Et maintenant, cent ans après, je vis heureux avec mes amis, personne ne songe à m'abattre (ni aucun arbre du monde d'ailleurs).

J'espère que ce sera ainsi pour vous Terriens, car j'ai oublié de vous dire mais je ne suis pas sur Terre. Je suis sur une lointaine planète nommée Arbrinah (arbres nés en langue de mon pays).

Claude Resseguier-Sajous

Et l'arbre naquit un jour...
De la parole, les mots s'envolèrent,
Feuilles au vent s'accrochant aux branches.

Du visage de l'être, les sourires fleurirent,
Fleurs au soleil s'épanouissant aux branches.

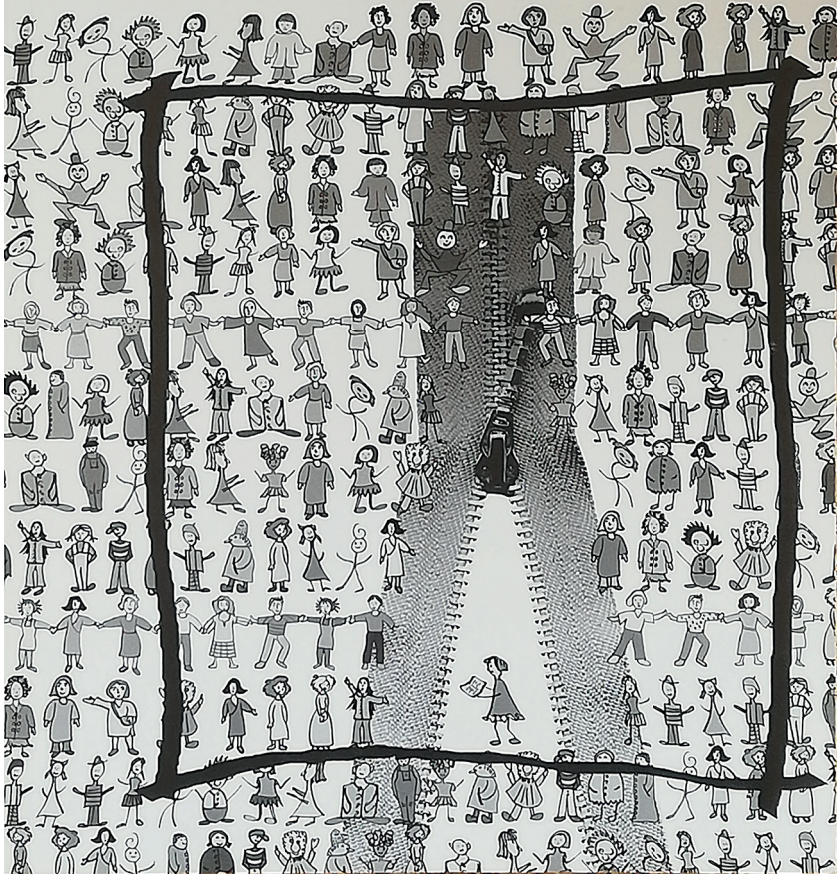
Du cœur de l'homme, des bouquets d'émotions,
marquèrent l'écorce, à jamais, de tendresse.

De ses racines, la force de la vie
coula en émergence d'amour
dans la sève...

Et l'arbre vit le jour...

SAMEDI 1^{er} OCTOBRE 2005 SAINT-BERTRAND DE COMMINGES
4^e JOURNÉE DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE ET DE L'ÉCRIT

Frontière(s)



Léa Chaussade

Amertume qui nous serre le cœur
Et nous arrache à notre existence présente
Nous transformant en souvenirs.
Mais comment peut-on souhaiter le repos en paix,
Quand l'après est inconnu ?
Et comment peut-on appeler la mort
Si la souffrance règne
En ignorant si elle s'atténuera
Dans ce sombre coffre de velours ?
Mais l'extérieur est si parfaitement orné de fleurs,
Si belles, remplies de larmes,
Que l'on en oublierait presque
Ce corps sinistre et froid
Reposant tel une poupée à offrir à un dieu,
Fantasmant devant l'amour des hommes
Lui laissant comme cadeau,
Une enveloppe soigneusement décorée
Et une âme arrachée à ce monde
Telle une plume à un corbeau.

Lélio

Derrière les mornes...

Encore des mornes...

(traduction d'un proverbe créole)

L'oiseau-pipirite chante
quand le soleil se lève

Lorsque le soleil se couche
le jour n'est pas fini
la nuit ne fait que commencer

Le soleil se lève
le soleil se couche
Quand le coq chante
la poule grimpe à l'arbre
La nuit n'est pas finie
Le jour ne fait que commencer

De l'autre côté de la mer
Commence le ciel
La mer n'est pas finie
quand le ciel commence
De l'autre côté de la mer
l'horizon s'éloigne toujours

De l'autre côté de la mer
commence un long voyage
un voyage qui n'est jamais fini

J'ai traversé la mer
J'ai traversé les mornes
Derrière les mornes il y a toujours des mornes

Le jour n'a pas de limites
L'océan n'a pas de frontières
Qu'on le veuille ou non
Derrière les mornes
Il y aura toujours des mornes ...

Anne Marquer

D'un bout à l'autre des frontières

Je commence par la plus belle, la plus simple, la première,
La plus extraordinaire
Celle d'hier
Celle d'un enfant solitaire

Tu sais... quand tu t'allongeais dans ton lit, la tête légèrement au bord, pendante vers le vide,
le regard errant dans la pièce... et là, tu commençais par marcher sur le mur ! sur le plafond...
... enjamber une poutre... un saut par dessus une autre... un irrésistible et lumineux éclat de joie au dedans, avant d'enjamber le muret de l'encadrement de la porte, et...
La plus extraordinaire !
La frontière de l'Imaginaire !

À l'opposé !
Frontière d'une dure réalité !
Aujourd'hui
Adulte
Frontière sévère : un front plissé ! Barrière nouée !
Et par derrière : une-his-toi-re-qui-ri-co-che, enfermée !
Ça respire plus ! c'est bloqué !
(quand le cœur est oublié...)

Et alors... celle de demain ?
Cette frontière à des années-lumières...
... de galaxies en galaxies
... où tout au bout s'étale l'infini !
« À remplir par des engins et des conquêtes !!! »
« À remplir par Dieu, par des marionnettes !!! »

... moi, j'y mettrais bien juste moi, et Toute La Vie.
Bien beau ! Mais je n'ai pas parlé de la plus irréaliste sans doute,
Celle qui vient pourtant la première à l'idée,
La frontière entre deux pays, deux villages, deux...
Ligne que traversent cependant tranquillement, sans événement

D'UN CÔTÉ À L'AUTRE

- les rayons du soleil
- le chant d'un oiseau
- un enfant à bicyclette
- ... et la racine d'un brin d'herbe ... relié à un autre brin d'herbe
... tout semblable
... tout à côté :

D'UN AUTRE CÔTÉ

Sylvie Morais

Les corps frontaliers

*Rien n'est plus terrifiant
qu'une frontière*

Mishima

aujourd'hui sera celui du désir ouvrant
l'étonnement du cœur à nos corps frontaliers

le corps frontalier c'est quand
insouciant
perclus il n'y a que moi ô ! altière différence
et la matière vaste de mon indolence

ove de sanguine gravé de pointe sèche
était-ce de coutume ou
l'écho de la guerre
âme et corps liés conséquences
 peu importe
hostile je le suis
l'uniforme qui me porte

maintenant que la cause
me tient lieu d'épaules
à grand coup de sophisme j'éteindrai
j'éteindrai la lumière
 nue enfin
c'est ma nuit
ne pas comprendre ne pas rêver
et surtout t'oublier

toi invisible
comme le temps je tombe

je vis je survis seul
le sort du monde
et tes bras et tes hanches sur la toile blanche
si seulement tu y étais
ah! si seulement tu y étais

lente vive si c'était la même
voix
même silence à nos mémoires d'enfants
de l'ombre et du clair aux horizons d'instant
 sans doute je verrais
passer les commencements

ceux des cœurs à l'envers les racines au vent
troublés d'orange va savoir qui
le sait
les bleus d'outre-mer en des neutres
nécessaires
je verrai
je verrai
demain peut-être je verrai

la tribu du diable aux allures de tableau
debout aux marches
dérouler le si beau
 l' inutile l'embellie
sur la rive buissonnière
demain peut-être il y aura
tes paupières

loin de moi ailleurs là-bas tu mécris
ventre du ciel
 désir d'ailes
demain encore quelle différence
à l'abri

la neige la nuit
aux bras de celui

celui du désir aujourd'hui
engoulement
toi les yeux bien en face moi ton sac sur le dos
aujourd'hui sera
 toi le sable moi le vent
ensemble la farine et le sang et les os

traversons qui le peut sauvons la peau
montagne naufrage lune blanche mère des eaux
aujourd'hui c'est vrai l'errance va son chemin
 par tous les moyens
des pieds et des mains

Yves Vila

Adieu frontières

La vie coule douce et chère
Telle une eau de source claire
Sans rémission

Partout s'élèvent des frontières
Se dressent mille barrières
Sans permission

Un train de haine et de colère
Hérissé de piques guerrières
Sans contrition

Odieux soient ces virtuels repères
Suscitant nos plus viles manières
En ostentation

Erreurs commises par nos pères
Supprimons toutes les barrières
En libération

Enterrons les haches de guerre
Pour soulager notre misère
Par compassion

Aidés des mains de nos frères
Jetons ces balises à terre
Révolution



GOURMANDISE(S)

Recueil de textes

Samedi 7 octobre 2006 Saint-Bertrand-de-Comminges
Journée de la Littérature Jeunesse et de l'Écrit

Corinne Bressole

Mon petit délice

Mon petit Délice
Merveilleux Mystère
Couleur pain d'Épice
Dans les bras de ta Mère.

Tu es venue combler mon cœur
Comme une deuxième friandise
Un supplément de gourmandise,
Avec ta sœur, une montagne de bonheur.

Ma petite amande, mon sucre d'orge,
Mon bon et doux lait a coulé dans ta gorge,
Puis je t'ai cajolée, embrassée, dévorée,
Car ta peau était délicieuse et toute dorée.

Tes pas ont grandi, le temps a passé,
De ma vie, petit à petit tu t'enfuis
Pour t'envoler vers ta destinée
Mais je te garde dans mes entrailles, sans bruit.

Mon petit Délice
Merveilleux Mystère
Douceur Mandarine
Ma précieuse Amandine !

Benoît Chaussade

Gourmandise indigeste

À l'ombre d'un pommier tapissé de trognons,
Se pavanait un homme égayé à sa guise
Par l'asile artificieux d'un doux lumignon
Et la fraîcheur intense de ses friandises.
Cueillant à tour de bras cette sphère cynique
Et ses virtualités pendues comme l'arôme,
Il avait engouffré sans mesure extatique
Les délices même du goût dans son estome ;
D'une saveur inconfortablement abstraite
Sa faim insoluble et dénuée de sensation
Trouva dans ses quartiers (folle compensation)
Une voracité passionnément concrète.
En proie à son essence alambiquée et chaude
L'affamé s'enhardit en flattant comme un chantre
Le cidre et l'eau de vie qu'il trouva plus commode
Dans l'ivresse entière qu'ils offraient à son ventre ;
Distillant à l'excès sa décomposition
Il prit le vieux fruitier vacillant dans le vent
Pour un danseur zélé et un bon compagnon
Qui jouait de ses fruits comme d'un olifant.
Serpentant à l'heure sombre et psychédélique
Dans une pommeraie où égrainer son corps,
Il se coucha enfin, presque cadavérique
Promenant dans sa bouche le goût de sa mort.

Clémence Gleizes-Seguin

Le temps des cerises

L'enfant avait été conçu dans un parfum de citronnelle.

C'était un soir d'été. Ses parents, partis en vacances quelques jours.

S'étaient retrouvés sur la plage, bougies allumées. Les vagues, le sable, la chaleur.

Ce soir-là, CannAile avait été créée.

L'enfant était né avec l'odeur des roses.

C'était un matin de mai. Elle avait accouché à la maison, fenêtres ouvertes. Ç'avait été un accouchement fabuleux, elle avait adoré cette impression de mettre au monde en pleine nature.

Ce matin-là, CannAile était née.

L'enfant grandit avec les pins.

Ce fut toute son enfance. L'enfant adorait ces arbres si majestueux qui ne se déshabillaient jamais, restaient élégants même sous la neige.

Il aimait l'odeur de la sève, et le piquant des aiguilles.

Ces années-là, CannAile grandit.

L'enfant mourut dans un cerisier.

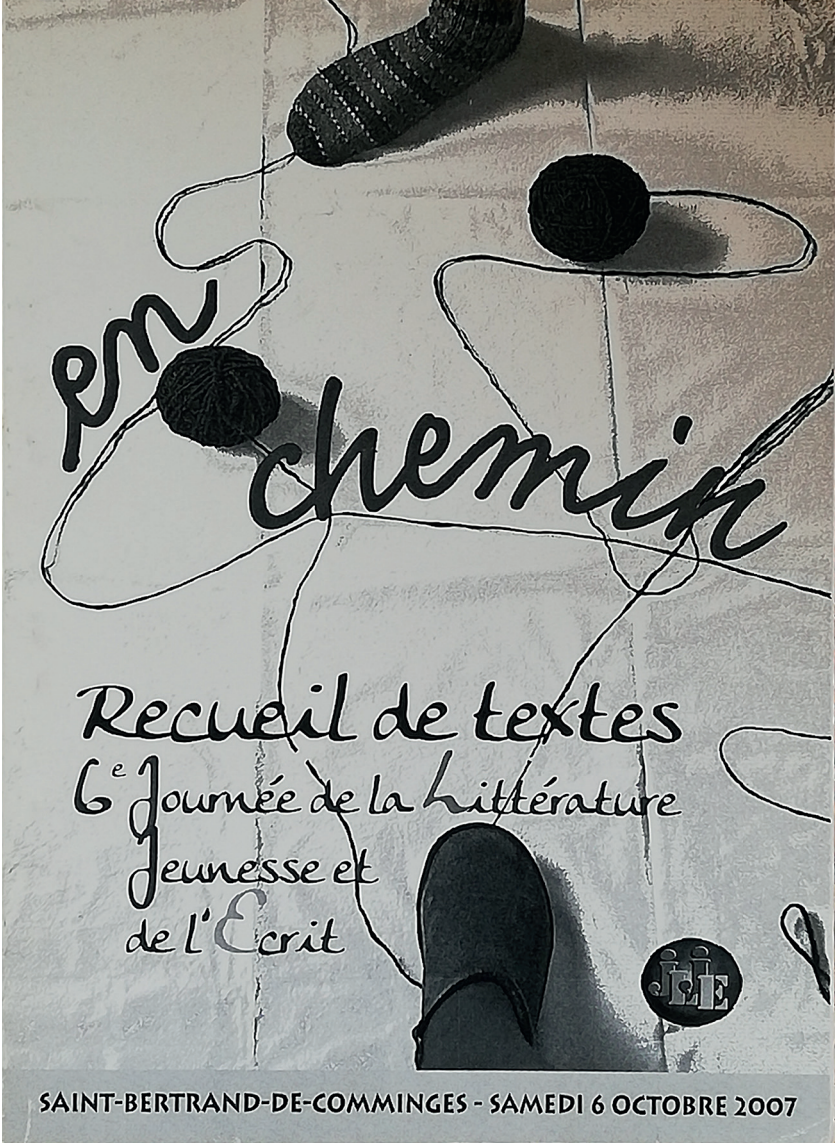
CannAile voulut attraper un quatuor de cerises, là, juste sur la branche au-dessus. Elle se pencha, un peu trop peut-être. Elle eut tout juste le temps de mettre une cerise à la bouche avant que la branche ne cède.

Elle est à terre. Ils sont autour. Ils ne pleurent pas, n'appellent pas les

secours, rien, c'est trop tard de toute manière. Étendue sur le dos, CannAile sourit. Elle avait pris le temps de vivre la gourmandise, elle avait pris le temps des cerises.

Elle avait pris le temps de vivre.

Le temps de rire aux assassins
Le temps d'atteindre l'autre rive
Le temps de courir vers la femme
Il avait eu le temps de vivre
Boris Vian



pm

chemin

Recueil de textes
6^e Journée de la littérature
Jeunesse et
de l'Écrit



SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES - SAMEDI 6 OCTOBRE 2007

Régine Blancard

Son pas dans le neige

L'homme marche sur la route enneigée. Quelque rare réverbère jette sur son visage absent une pâle lueur. Les événements du jour se brouillent dans sa pensée égarée.

L'homme marche. Les épaules rentrées, la respiration avare, les doigts crispés sur sa serviette noire. Trop de charges portées par sa silhouette voûtée, trop de peines étouffées dans son âme cassée.

L'homme imprime son pas dans la neige, trace d'un hypothétique chemin de vie.

Sa vie ?

Il n'a rien créé, sinon le vide autour de lui.

Il n'a rien produit, sinon l'amertume au fond de lui.

Il n'a rien espéré, sinon la mort devant lui.

Et la vie le porte à pas feutrés sur le sol glacé,

Et la vie le pousse à pas vacillants sur le chemin trop lent.

La froide pâleur de la nuit l'opprime comme un étau glacé.

Cesser de marcher, dormir enfin. S'évader dans un rêve-lumière, flotter, léger, hors d'un corps trop faible et d'une pensée trop lourde. Mais la pensée martèle l'obsession.

Créer, laisser une trace, un écrit, une œuvre. Marquer de son sceau son passage dans la vie comme son pas dans la neige.

L'imaginaire afflue et tourbillonne mais l'homme n'entend pas.

Mots et idées se bousculent mais l'homme se mure dans son pas mécanique.

Ses doigts se recroquevillent sur sa serviette. Il voudrait les délier, il voudrait s'asseoir sous le réverbère, noter le mot, saisir l'idée.

Mais il marche. Les épaules rentrées, les doigts crispés.
Son esprit reste sourd à la pensée qui l'invite.
Sa pensée s'étanche à l'esprit qui l'habite.

L'homme vient à tituber. Son pas suit l'égarement de sa raison. Il chancelle avec elle.

Au fond de sa serviette, son carnet de notes est blanc.
Comme la neige sous ses pas.
Au fond de son être, l'oppression est sombre.
Comme le monde alentour.
Il appelle en silence un éclat de lumière.
Créer, laisser une trace.

Soudain c'est l'éblouissement.
Deux lumières blanches sur son chemin.
Le silence étouffe son cri.
De la serviette éventrée, jaillit le carnet blanc.
Sur la neige, le livre ouvert porte une trace.
Celle de sa vie.

Sonia Paoloni

C'est presque rien

C'est presque rien.
Un caillou au bord du chemin.
Si je le ramasse tout va bien

Regarde.
Rien n'a changé. Les enfants avancent.
Ils ouvrent à la vie un cœur qui danse.
Sur la route trop étroite, dans la boue trop lourde
ils crient à tue-tête leurs espoirs qui sourdent.

Dans l'ornière devant eux, ils voient un volcan
- laissez-moi encore m'y brûler.

Dans le fossé qui les suit, ils creusent un berceau
- laissez-moi encore m'y coucher.

La trajectoire est indécise, le tournant hasardeux.
Mais la route est heureuse – je m'en souviens un peu.
Le miel dans leurs veines coule à flots houleux,
je goûte la sève qui goutte de leurs yeux.

Regarde.
Ils rêvent de Bagdad
mais ce n'est plus un rêve pour personne.
Prochain arrêt à Babylone, c'est la vie qui résonne.

Rien n'a changé. Les enfants avancent.
Ils ouvrent leur cœur à la vie qui danse.
Je les vois passer.
Ils sont tellement beaux.

C'est presque rien.
Un caillou au creux de ma main.

Silvie Piacenza

S'acheminer

Prendre la route comme on prend la mer,
Mettre les voiles et les bouts aussi,
La tracer au fil du temps et se tailler à la mesure

Prendre la route comme on emprunte un chemin
Tout empreint de l'autre, de tous ces autres,
Funambules aux ornières de la mémoire

S'empreser de la prendre, la route
Se sentir vivant au tournant de la terre
Et dans son indicible mouvement, approcher l'immobile

Prendre la route comme on prendrait la main
D'un qui serait du voyage
Et se perdre, surtout se perdre, jusque l'horizon lointain

Journée de la Littérature Jeunesse et de l'Écrit **2008**

Recueil de textes

METAMORPHOSE

Christine Abbès

«Métamorphose»

« C'est un matin, au réveil, après des rêves agités »,
que la quarantaine m'a sauté à la figure...

J'y suis entrée...

Le monde des adultes venait à moi.

Il faudrait prendre conscience, grandir, réfléchir, se poser.
Elle s'imposait... arrogante, désespérante, irrésistible aussi...
la quarantaine.

Place aux rêves, aux sensations fortes et aux délicieuses
frayeurs...

« Il allait falloir l'écrire en vers ou en prose... »

Monique Arragon

À ma fille qui m'a fait naître...

*Son visage Devint brillant comme le soleil
et ses vêtements blanc comme la lumière.
Évangile selon Saint Matthieu*

C'est dans le Devenir que l'on entend la chose ; la femme en ce temps-là était « Celle qui ose ». Mais – comme – est important.

Trois jours, elle s'était donné trois jours
Trois jours de chemin laborieux, trois jours pour rejoindre le Lieu...
Changer sa vie, laver son cœur, pousser son âme vers l'ailleurs et
renaître ainsi au meilleur.

Elle quitta sa maison et son goût de l'encre, et tourna les yeux vers
l'aurore.

Ses premiers pas si amples, furent des enjambées ; parfum de liberté.
ÊTRE transfiguré !

Ses pieds foulaient la terre... Jaillissait la passion. Elle osa le silence,
le geste retenu, le frôlement des branches, la pudeur du corps nu.
Elle plongea dans l'eau, avide de douceur. Eau, signe de l'offrande ;
pour y noyer ses peurs. Pour y boire l'Amour et, preuve de courage,
l'entraîner dans les airs vers l'oiseau de passage.

Là, sa respiration se fit lente et profonde. Elle aperçut le ciel, toile du
vaste monde... écrivit de son sang le mot: Transformation.

Replaça les étoiles en ronde. Et se mit à chanter, à danser et à rire.
Elle était arrivée !

Parmi toutes les formes mouvantes des nuages, elle reconnut le sac
abandonné d'un Mage. Curiosité suprême, elle regarda dedans... les
yeux émerveillés, tant de trésors sans âge...

= fils ténus de cocons, peaux sèches de serpents, ailes de papillons et voix d'adolescents, mots magiques de fées et baguette à la clé, cinq pains et deux poissons, un livre de Leçons, graines de vieux jardins, sacré du quotidien, paroles de prophètes, prières d'abbayes, notes de symphonies et voile de l'oubli... et un Nom Féminin. =

Voilà, voilà le dernier pas...
Celui qui révéla
Le sourire de joie
De qui l'accompagna, dans le secret du Songe...
L'Ange de la MÉTAMORPHOSE

Pierre Abbès

Lettre à Émilie

Souviens-toi Émilie des mots souillés de larmes et de sang et de
peurs, des murs infranchissables, des pierres aux poings serrées,
des racines brûlées.

Souviens-toi de ton cri et des cris d'autres femmes exigeant la Rai-
son, refusant la folie.

Il a fallu longtemps pour arracher les ronces, pour détruire les
mines, pour boire aux ruisseaux où coulaient tant de haines.

Il a fallu longtemps pour obtenir justice et puis, enfin, la paix.

Aujourd'hui, Émilie, tu peux prendre la main de tes petits enfants
pour leur conter l'histoire

de ce bel olivier qui pousse sur les ruines des murs et des frontières.

Les êtres de rêve

La journée avait été rude, fatigante et, de plus, peu intéressante. Une journée somme toute assez ordinaire. Il avait traversé la région dans sa plus grande largeur et visité une demi-douzaine de clients potentiels. Il faisait toujours bonne figure avec sa cravate gris souris, sa chemise blanche aux motifs floraux on ne peut plus discrets, ses chaussures à quatre cents euros d'une sobriété étonnante. Personne ne refusait de l'accueillir, partout on le recevait avec amabilité et sourire.

Il avait maintenu sa moyenne habituelle malgré les distances et était assez satisfait du résultat. N'eût-il été aussi éreinté il aurait pu se montrer euphorique. Sur la route, les paysages défilaient, il lui restait à rejoindre son hôtel dans la ville voisine. Pour un début de semaine, tout était bien parti. Il ne retrouverait son foyer que le vendredi soir et ne laissait pas la mélancolie gagner son esprit : un lundi c'était bien trop tôt. Concentré sur les chiffres, son esprit restait actif et figé sur son objectif : être efficace, rentable et bien vu de ses supérieurs. Deux nouveaux clients sur cinq entreprises démarchées, peu de ses collègues arrivaient à tenir une telle moyenne. Il en était fier et savait que cela tenait essentiellement à son allure et à sa façon naturelle. Mais quoi, il faut savoir utiliser les talents que l'on a.

Il arriva enfin à son hôtel. La réservation avait été faite la semaine précédente par sa secrétaire, au siège. Elle n'aura certainement pas oublié qu'il voulait manger sur place dans cet établissement, même s'il ne le lui avait pas spécifié précisément.

Depuis quinze ans qu'ils travaillaient ensemble les mots devenaient, par instants, superflus et elle connaissait ses habitudes. Il prit ses clés au comptoir où la personne de garde lui fit un grand sourire. Une fois son bagage à main et sa valise déposés dans sa chambre, il reprit les escaliers pour accéder au rez-de-chaussée. La salle à manger était ouverte et il s'y installa directement.

Sans être mondain il était devenu au fil des ans un homme du monde. Il avait appris à se comporter comme tel, ne touchait plus la viande avec ses doigts comme lorsqu'il était enfant, buvant son verre de vin tout seul et observait les serveurs et serveuses déjà dans l'attente de sa fin de repas afin de préparer sa table pour les clients suivants.

Tous les lundis le rituel était le même, avec la fatigue du week-end et celle de cette première journée de travail, il remontait directement dans sa chambre. Pas de promenade en ville comme il en faisait certains autres soirs de la semaine. Pas de films à la télévision, même s'il tenait à toujours l'avoir dans sa chambre, où qu'il soit. Pas même un peu de lecture : son livre restait dans la valise les lundis.

Il ouvrait son portable, y faisait le compte rendu de la journée, répondait à deux ou trois mails urgents et préparait son itinéraire pour le lendemain. Puis il débranchait tout et se faufilait sous les draps tout en éteignant la lampe de chevet. Il prendrait une douche rapide avant le départ le lendemain...

Le lit était doux, il y retrouvait les habituelles odeurs de fraîcheur et d'hygiène auxquelles il mélangeait son odeur à lui. Il plongeait en lui-même, bercé par les effluves de sa transpiration, rassuré par les fragrances de son propre corps. Il était en terrain intime. Il pouvait enfin tomber le masque, se laisser aller dans son univers, se laisser sombrer dans les images qui défilaient sous ses paupières closes. Le monde quotidien s'éloignait, il glissait dans des couleurs, des sons, des paysages irréels. Le moment de l'endormissement était un moment magique, unique et euphorisant. Un passage sur un autre monde.

Et, il se métamorphosa en être de rêve.



2009
Recueil de textes

Journée de la
Littérature Jeunesse
et de l'Écrit

Bleu

Geneviève Bayle-Labouré

Sous la lune bleue

Dans ce pays est une vallée, dans cette vallée est un lac.
On dit que certains soirs de lune bleue on peut y voir défiler, comme
sur un écran tous ceux qui, un jour, s'y sont arrêtés.
Ce soir-là, caché derrière les hautes herbes, voilà ce que tu aurais
pu voir :
Un drôle de chat perché sur la branche d'un saule.
Un homme grand et large d'épaules à la barbe si sombre.
Une rose dans la main d'un amoureux.
Un joli petit mouchoir.
Un hortensia qui perd un à un ses pétales comme un bouquet de
larmes.
Une pierre au doigt de la jeune princesse.
Une voix qui implore: Raiponce, Raiponce, descends-moi tes longs
cheveux

Cela et bien d'autres choses encore, tu aurais pu le voir, caché der-
rière les hautes herbes, sous la lune bleue.

Chantal Pitout

On peut être

On peut être poussière
Paupières fleuries d'étoiles,
On peut être planète,
Hors de la galaxie.

On peut semer du blé,
Comblé par sa beauté,
Ou rechercher la gloire,
Pour finir dans le noir.

On peut tendre les mains
Vers d'autres lendemains,
On peut donner la main
Partager le chemin.

Chacun peut percevoir un regard
Sans chercher à forcer le hasard,
Se noyer dans des yeux
Pour n'en voir que le bleu.

On peut choisir de vivre,
Ou préférer s'enfuir
Se contenter tout juste de survivre,
Ou prendre son envol et jouir.

À vous tous qui marchez
Ne scrutez pas vos pieds,
Levez plutôt les yeux
Pour voir le ciel si bleu.

À vous tous qui aimez,
Rien n'est jamais gagné,
Embrassez, saisissez, profitez
Sans oublier de respirer
Ces petits bouts de rien
Qui font autant de bien,
Ces petites choses sans importance
Mais qui toutes sont riches de sens.

Christine Seguin

Bleu(s)

Elles ont des bleus à l'âme, ces drôles de femmes, moitié enfants, moitié vieilles dames, elles ont des bleus au cœur, des bleus à l'intérieur, des bleus de peur, des braises qui s'enflamment à la moindre panne

de vie.

Ils ont des bleus aussi, ces petits hommes, ils fuient des souvenirs fantômes, souvenirs d'hématomes, d'une enfance entre-deux, la peur au fond des yeux, les ongles dans les paumes

des mains.

Loin des bleus lumineux et des mers et des cieus, il reste ce bleu-gris, parfois violet aussi, des enfances enfouies, des vies en demi-teintes ou parfois même éteintes jusqu'au fond de leurs yeux

noirs ou bleus.

Un jour, un bleu, pâle,
Un bleu de la vie,
Celui qui fait mal,
Endolori, meurtri ;

Ce sang sans oxygène
Qui frappe au cœur même
de celle qui le nourrit.

Mais hier, je l'ai vu différent

À la base même de la flamme d'une bougie
Soufflant sur mes souvenirs errants,
Comme pour ouvrir mon Âme
Et me dire qu'avec lui,
La Vie

Les douleurs qu'il m'inflige
Sont les lueurs qu'il m'apporte
Pour ne pas que je me fige
En restant derrière la porte

Il m'apprend le silence
Le calme et l'humilité,
Peut-être aussi la patience
Et acquérir la sérénité

Il ne s'oppose pas au rouge
Accroché à l'amour

Il s'infiltré partout
Dans l'air que je respire
Dans l'eau qui rafraîchit
Ma tête, mon cœur, comme un tout.



Saint-Bertrand de Comminges
Journée de la Littérature Jeunesse et de l'Écrit

2010

Recueil de textes adultes



Bulle

BULLES

Collectif Association Pycaou : (PYrénées Comminges Aide aux Orphelins d'Ukraine) Atelier d'écriture du français Groupe des primo arrivants

Les petites bulles voyagent dans le pré.

Ma petite bulle colle sur la cage de football. (Nicola)

Une bulle rentre dans la maison et reste à la fenêtre. (Amina)

Ma bulle est montée sur la cabane, elle vole. (Sacha)

Ma bulle est sur la fenêtre de la maison. (Katya)

Ma petite bulle se pose dans les fleurs. (Maksym)

Suzy Peaudeau

Conjuguons le verbe « buller »

JE BULLE dans ma baignoire

Tu BULLES dans ton univers d'ado

IL (et elle) BULLE devant son cahier d'histoire

Nous BULLONS dans notre atmosphère terrestre

Peut-être bullez-vous délibérément au bureau ???

ILS BULLENT dans leur lit douillet sous la couette...

Seulement deux syllabes pour ce mot auquel on peut attribuer mille vertus !!!

Alors BULLONS et laissons mousser notre imagination ...

Coline Lacroix

L'homme de la vallée.

C'est un homme tout comme les autres
Il est bien sûr des nôtres
Il est allongé
Pile au milieu de la vallée
Il regarde les cieux
Qui brillent dans ses yeux
Il ne bouge pas.
La nuit tombe il s'en va
Sa fille le cherchant
Lui demanda:
Que faisais-tu pour rentrer si tard dans la nuit?
Hé bien je bullais mon enfant.

Journée de la Littérature Jeunesse et de l'Écrit



Recueil de textes **2011**

En disant...

Saint-Bertrand-de-Comminges



Coline Lacroix

En dix ans

Il m'a fallu dix ans pour écrire ce texte :
la première année j'ai eu envie d'écrire
la seconde, j'ai réfléchi au sujet
la troisième... aussi
la quatrième, j'ai hésité entre année et idée
finalement, pendant la cinquième année, j'ai décidé de faire
un mélange
lors de la sixième année, j'ai pensé au premier mot
la septième, je l'ai trouvé : « Il »
la huitième, j'ai écrit la première phrase
la neuvième j'ai jeté la première phrase
et enfin, la dixième année, j'ai écrit ce texte.

En disant...

En disant cela, Marie avait sans aucun doute mesuré la portée de ses propos ! un silence étonné s'était élevé de cette table familiale, en ce beau dimanche férié du mois mai.

Oui, il était certain qu'elle avait bien mesuré la portée de ses propos, car en y réfléchissant bien cela ne pouvait en être autrement. Après quelques secondes de stupéfaction, quelques mouvements de têtes se firent autour des assiettes garnies. Une fourchette qui est posée brusquement, un verre qui est vidé et reposé d'un coup sec, un bout de pain qui se consume lentement dans une bouche crispée, ces petits mouvements avant la tempête qu'on sentait imminente.

Marie tête haute, assise bien droite, calée au fond de sa chaise, presque fière, faisait front, prête à riposter aux assauts.

Mais contrairement à ce qu'elle aurait pu imaginer, ce ne fut pas son père, le regard toujours fixé sur son verre de vin depuis quelques longues secondes, qui réagit le premier.

Non, ce fut une petite désillusion, enfin, pas tant que cela, elle n'était pas surprise en fin de compte que ce soit son oncle, René, parasite existentiel de son état, vivant aux crochets de son aîné de frère qui tire en premier.

Avec sa voix mielleuse digne d'un castra, il lui dit d'un air faussement ingénu « Marie ma petite chérie, ma chère enfant, tu ne le penses pas ce pas, rassure-moi » en la regardant dans les yeux, feignant une humilité aussi soudaine qu'hypocrite. Marie lui décrocha du mieux qu'elle le put, un regard sombre et froid, digne de certaines de ces héroïnes télé qui faisaient partie de son quotidien, dans la solitude de sa chambre, le soir jusqu'à tard dans la nuit.

Le deuxième qui riposta, elle l'attendait de pied ferme, c'était son frère, Joachim. Enfant prodigue, toujours dans un projet à venir qui ne venait jamais, si sûr de lui et de son statut d'héritier et de préféré, qui la réprimanda en jouant le désinvolte : « Ma pauvre fille,

décidément tu nous auras tout fait ! ». Mais de quoi je me mêle ? pensa-t-elle.

Pauvre Joachim, se dit-elle en le regardant avec mépris, joue, joue bien le fils prodigue, auquel on donnerait le bon Dieu sans confession. Mais moi je connais tous tes secrets, tu ne le sais pas mais je t'ai vu à l'œuvre, un soir d'insomnie, dans la pénombre et la fraîcheur d'un jardin voisin. Que dirait notre chère maman qui te porte aux nues, si elle savait que ses meilleures amies étaient ton passe-temps favori, voire ta vocation vu l'application que tu mets à toutes les satisfaires. Ce n'est pas ton petit poste de fonctionnaire qui te paie tes chemises en soie et tes chaussures en cuir pleine peau.

Minable blondinet au corps de rêve, profite bien encore de cet état de grâce car crois-moi, si tu me cherches tu me trouveras, pensa-t-elle en le regardant avec fureur. Surpris, il baissa les yeux devant l'audace du regard de sa sœur.

Les yeux toujours fixés sur son verre de vin, le père de Marie n'avait pas bougé, sa femme, Josy, mal à l'aise, en quête de soutien, le cherchait du regard, mais rien n'y fit, il ne bougea pas ! Un petit rire se fit à l'autre bout de la table, sur la gauche. Quelques regards dont les trois cousins de passage, surpris et acteurs impuissants de ce drame familial, se tournèrent vers un vieil homme au regard malicieux.

Paul, le grand-père de Marie, le père de sa mère Josy, content de l'événement, en profita pour s'amuser un peu. Petite vengeance personnelle envers sa fille, qui lui faisait sentir régulièrement qu'il était une charge pour eux, car la maison de retraite, par faute de moyen, était trop chère pour lui. Son gendre, Richard, le père de Marie, ne lui disait rien, mais certains regards en disaient long, alors, le vieil homme se faisait discret pour ne pas déplaire à ces âmes bienveillantes par obligation qui lui donnaient le gîte et le couvert depuis une dizaine d'années.

Marie se tourna vers son grand-père et le regarda avec douceur, elle l'aimait bien son cher Papinou comme elle l'appelait enfant. Toujours un petit mot gentil envers elle la laissée pour compte, la disgracieuse, face à son frère qui avait raflé tout à la naissance. Que

ce soit la beauté, l'aisance en public, la facilité à s'entourer d'une horde d'amis où les filles ont toujours été majoritaires bien sûr.

Marie est une jeune femme secrète par force, ayant peu d'amis à qui se confier. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais son physique n'aidant pas, la moquerie même sans méchanceté finit par briser des liens prometteurs. De sa mère, elle a pris la blondeur, une jolie couleur chantant sous le soleil, de son père un grand nez aquilin qui sur un homme projette une force de respect, mais pas sur une jeune femme... Ce nez, elle s'y est faite mais sa grande taille un peu moins. Un mètre quatre-vingts et des pieds taille quarante-trois, ce n'est pas facile à gérer tous les jours.

« Ok fais-le, mais ne compte pas sur moi pour te le payer ! ».

Tous les regards se tournèrent vers leur droite, Richard regard froid et impénétrable comme à son accoutumée venait enfin de lever ses yeux de son verre de vin et fixait Marie de toute sa conviction. Marie le défia du regard et lui répondit : « rassure-toi, je ne comptais pas vous demander quoi que ce soit ! ». Ouf ! Chacun respira de nouveau. La tempête ne fut pas ! Juste un frémissement.

Pierre le plus jeune des cousins soulagé relança la conversation en prenant soin de ne pas dévier sur un sujet fâcheux.

Marie, elle, attaqua son poulet le sourire aux coins des lèvres, elle avait gagné ! Son père conscient du mal-être de sa fille avait cédé. Elle pourrait même si elle était majeure depuis peu, sans se cacher, participer à une célèbre et coûteuse émission de relocking !!! Son rêve depuis plusieurs années.

Après tout, elle aussi avait droit au bonheur de plaire...

Dunes

Le sable jaune paille
De tous côtés rayonne
De rides frissonnantes,
De rides ondulées
Et même caressantes.
Il laisse au voyageur
Qui flâne ce jour-là,
Le goût du miel,
Le frôlement du velours
Et la beauté des sons
En foulant de ses pieds
Cette matière vierge
Que seul le vent touchait.
Dentelles de buissons,
Sculptures des rochers,
vous vous ouvrez au ciel
Immense de bleuté
Contrastant avec lui
Mais bien harmonisé.
Ici et là, à l'ombre
De ces formes
on arrête ses pas,
On regarde la vie,
On se regarde aussi
Dans le creux de son âme,
Dans les jets de ses flammes,
Dans le fond de ses cendres.
Et voici que le vent
Se lève brusquement,
Il hurle et se déchire
Et fait couler la tête,

Il fait fermer les yeux.
Plus de beaux paysages,
Et plus de doux mirages.
Il éprouve et il mord,
Il mord et il remord.
Il nous cingle la peau,
Nous colle des épines
De ces buissons ardents
Qui rentrent dans la peau
Pour en sortir le sang.
Il nous fait sangloter
Et les larmes amères
Se mettent à couler
Sur nos plaies écarlates.
La nuit se fait en nous
Et notre âme troublée
Implore le repos
Pour se bien retrouver.
Alors au fort de la tempête,
Dans un coin de soi-même
un vrai coin de poète,
Une lueur surgit,
vacillante d'abord,
Incertaine aussi,
Et difficile à voir
Dans ces tourbillons noirs.
Le voyageur alors,
Comprit cette lumière,
Se leva lentement
Et marcha dans le vent
Qui redoublait encore
De ses assauts terribles
Et qui mordait toujours
Au visage et au corps
Et le vent s'apaisa
Dans son souffle rageur.

Le soleil se leva
En de belles couleurs,
Illumina la dune
À la face de lune,
Cette dune nouvelle,
Unique en sa fraîcheur
Que le vent du grand large
Avait créée la nuit
Dans l'infinie douleur.

Geneviève Anne

En disant « souvenirs d'enfance », nous abordions ces plages aux mystères, ces terrae incognitas que vous acceptiez de nous dévoiler.

En disant « secret » vous vous mettiez à nu, corps et âmes confondus dans l'abandon de l'écriture.

En disant « l'arbre », sur la feuille courraient les racines.

En disant « frontières », l'amour devenait universel, pas une barrière qui ne résistait à sa force.

En disant « gourmandises », l'eau vous venait du cœur au bord des lèvres.

En disant « métamorphoses », vous disiez ce désir profond et ancré en nous de Re-connaissance reconnaissante.

En disant « bleu », la palette était si large que nous en avons goûté toutes les nuances, pour mieux panser ceux de notre âme.

En disant « bulle », notre autisme s'est lézardé, laissant éclater une bulle d'espérance.

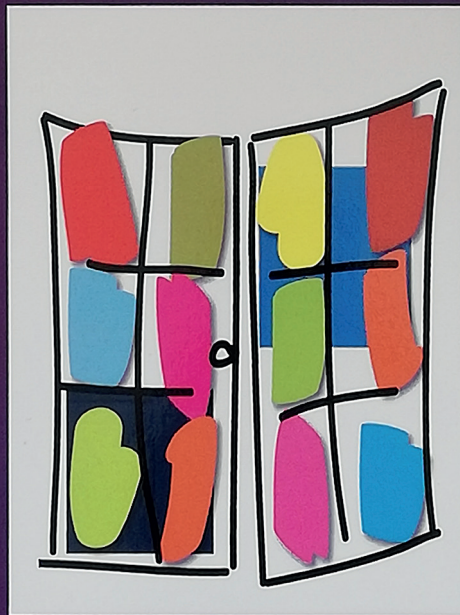
En disant... en dix ans, nos écrits tissent la toile de l'amitié qui a pour repère ce piton Commingeois, niché dans la verdure, juste ce qu'il faut éloigné des grandes villes, pour ne jamais perdre son charme.

Mon enfance s'y perd à jamais, et faut-il que je vous dise que, grâce à vous, je l'ai retrouvée !

Saint-Bertrand-de-Comminges

11^e Journée de la Littérature
Jeunesse et de l'Écrit

Derrière la fenêtre



Recueil de textes 2012

Pierre Abbès

Elle
a regardé le feu naître
dans la cabane aux volets clos.
Tout doucement,
boules de papier,
brindilles sèches.
La flamme s'est mise à danser dans ses yeux embués de larmes,
en volutes de fumée bleue.
Plusieurs brassées de bois d'été ont enflammé le vieux rideau.
Elle
a jeté la clé dans l'âtre et s'est allongée sur le sol.
Dehors, déjà la neige effaçait les traces de pas.
Elle
n'a pas vu mourir le feu
Elle
n'a pas vu l'aube renaître

Atelier d'écriture de l'Afidel

oOo

Aïcha Aouimer

Algérie

En Algérie, ma sœur avait un grand jardin. Dans le jardin, il y avait une jolie maison.

Devant la maison, il y avait beaucoup de fleurs.

Dans le jardin à côté de la maison, il y avait des animaux : des moutons, des poules, et un lapin.

De l'autre côté, elle avait planté des légumes : des tomates, des courgettes, des aubergines, et elle avait aussi des fruits : des pommes, des cerises, des poires, des figues et des abricots.

Il y avait aussi une grande piscine.

Elle avait réservé une place dans le jardin pour mettre une table avec six chaises.

Nous mangions souvent dehors sous la lumière de la lune et des étoiles. C'était génial !

Ma sœur avait souvent du monde chez elle, ils mangeaient dans le jardin, ils nageaient aussi dans la piscine.

Pendant les vacances d'été, tout le monde se retrouvait dans le jardin de ma sœur.

Moi aussi, avant, j'allais chez elle avec mon ex-mari et mes enfants ; c'était magnifique !

Il y avait aussi deux ânes chez le voisin : mes enfants s'amusaient à monter sur les ânes ; ils riaient et ils criaient.

Poussière dans l'œil

Derrière la fenêtre, je ne vois pas bien, les carreaux sont sales, les rideaux jaunis. J'ai beau les laver. La poussière revient. L'odeur de cuisine reprend le dessus. Les barreaux me gênent. Si bien scellés. Quand passent les gens, j'ai beau m'approcher, je ne sais pas dire qui ils sont vraiment. Alors je m'inquiète. Ils semblent si sûrs d'eux. On dirait qu'ils savent où ils vont, qu'ils sont sur une piste ou qu'ils font exprès de passer devant. Pour obéir à leur plan. Pour un peu, on croirait qu'ils complotent. Il paraît même qu'ils se voient parfois en cachette, au bout de la rue.

Je suis sortie voir, au bout de la rue. Juste un grand portail entre de hauts murs. Je n'y suis jamais entrée. Je ne sais pas ce qui s'y passe. On m'a dit qu'il en arrivait de tous les côtés, par d'autres entrées. Il paraît qu'ils vont à la cave, autour d'une grande table, qu'ils n'ont pas le droit de parler plus de trois fois. Quand ils se retrouvent à l'extérieur, ils feignent de s'ignorer.

J'en ai parlé à ma voisine. Alors elle aussi, elle s'est installée derrière sa fenêtre. Elle m'a dit que non, elle ne voyait pas. Personne n'est passé devant sa fenêtre, juste des voisins, des gens qu'elle connaît. Elle les voit parfois aux fêtes de quartier. Celle de l'an dernier était dans le parc, au bout de la rue. Un sacré moment, plein de compliments, de plaisanteries.

Et le vin coulait, sortait de la cave par pichets entiers. Et moi, j'étais où ?

Derrière ma fenêtre ?

Yves Vila

Rideau

Ce rideau qui frémit
que le temps a passé
voile éthéré, jauni
sur ce vieux corps cassé

Rompu à toutes tâches
il s'est grillé aux heures
de la traite des vaches
à la motte de beurre

Plus de linge aujourd'hui
étendu sur la corde
sans que tombe la pluie
on a fermé la borde

Puis le temps a coulé
de la miellée subtile
jeunesse est terminée
l'automne est volubile

Ce doigt grêle et crochu
tire le léger voile
tu restes là menue
à compter les étoiles

Ô temps finis ton œuvre
éteins ces quelques braises
abrège les épreuves
la vie n'a plus ses aises

De ton intérieur sombre
derrière le carreau
tu ne vois que les ombres
dansantes des pierrots

Mi-clos tes petits yeux
n'entrevoient que les brumes
adieu le bleu des cieux
demeure l'amertume

Comme je t'aime encore
tendre petite vieille
je voudrais que la mort
t'emporât aux merveilles

Que finissent tes maux
me reste la confiance
il n'y a pas de tombeau
je suis seul dans l'errance

Derrière la fenêtre
mère tu n'es plus là
si l'on pouvait renaître
ne m'abandonne pas

Marchant dans le silence
je ralentis mon pas
mais j'avance en confiance
en souvenir de toi

Avec ce petit doigt
tu poussais le rideau
pour ignorer le froid
et rechercher le beau

L'hiver t'a emportée
et je suis en automne
ô temps arrête-toi
fais-moi donc cette aumône

Celle d'entendre au vent
derrière ma fenêtre
le rire des enfants
libérés de leur maître

De voir la liberté
chanter mille louanges
le fleuve continuer
à charrier des anges

Mille mercis l'amour
qui ne sait trop durer
tu as guidé mes jours
et mon cœur colorié

La corbeille de fleurs
posée devant la porte
appellera les pleurs
qui vont aux âmes mortes

12^e Journée de la Littérature
Jeunesse et de l'Écrit

L'air de rien...

RECUEIL
DE TEXTES

Saint-Bertrand-
de-Comminges



Lydie Anglade

Le passage !

Telle une flamme de bougie, elle s'est éteinte, l'air de rien !
Partie pour un nouveau voyage, entourée du soutien, de l'amour des siens, se séparant des liens qui l'unissaient ici-bas, elle a rendu son dernier souffle.

Depuis quelques mois, son corps était parcouru de maux diffus, non expliqués, lui laissant poindre que le bout de son chemin ne serait plus très loin. Mais, elle avait pris conscience que sa vie n'était que temporaire ; une autre différente, mais tout aussi dense, l'attendait ailleurs. Emplie de confiance, elle arborait ce nouveau périple avec sérénité, et l'attendait en paix.

Un voyage ! Elle qui n'avait jamais quitté son coin de terre, quel paradoxe ! Celui-là, n'allait jamais, sans doute, la ramener dans sa maison qu'elle habitait depuis maintenant soixante ans.

Un jour, le corps et l'esprit aspirent au repos. Elle n'en avait pas peur, son visage était lisse, ses traits reposés, anoblis d'une beauté insaisissable. Il exhalait des effluves de plénitude et de calme. Naturellement, toute sa vie avait été régie par une croyance profonde, et maintenant confiante, elle s'abandonnait à une nouvelle naissance. L'air de rien, elle se laissait glisser vers un ailleurs.

Toute sa vie, elle l'a parcourue à pas feutrés, discrète, mais présente, elle rayonnait par ses attentions, son sourire et sa bienveillance. Son départ ressemble à sa vie. L'air de rien, elle s'est hissée sur des allées aux senteurs de jasmin, pour aller vers d'autres lendemains.

Mais qu'en est-il vraiment, pour celui ou celle qui demeure seul, au seuil de ce nouveau voyage ?

Qu'en est-il pour celui ou celle qui rend son dernier souffle dans d'interminables souffrances ?

Comment l'être peut-il appréhender ce passage, dans le cas où, pour lui, cet ailleurs ne ressemble qu'à un gouffre géant, empli de vide et de néant ?

Rejoindre cet ailleurs, en toute conscience, dans la foi, et pouvoir être libre de choisir le moment de ce passage.

Naître, vivre, mourir et renaître, sans qu'aucuns maux n'affectent notre dignité, abîment notre corps, épuisent notre esprit.

Et tout cela, l'air de rien !

Sylvie Brousse-Bournet

Lysine et Sizain marchent devant
Feuille de forêts entières, coccinelle à l'infime, Lutin, Lutine,
Sous bois de lune, visages d'or, tableautin, tableautine
Cligne de voir, c'est déjà l'aurore, du nord à l'autre, une certaine fantaisie
Au loin grelocitant, chant d'acabits à l'in Pace

D'ambages et courtoisie, en demi-mots d'usages
Détours authentiques, chemin, chemine, tergiversations, avec diligences
Une bouteille à la mer, à l'étymon d'« heu », peu ou prou, le doute, la gêne,
ça leur vient matin, matine, lumen en rai-camine,
Alliance d'auspices et d'aléas, sentir approcher la clémence,
pralin, praline

Un air de rien, un tout, en d'autres points, points d'infimes
coccinelles,
Projet, à l'instant même, d'intentions projetées fumerolles
Une posture à l'airventaire, d'abondance,
Belle lurette à fleur de vers, à fleur de vie, Lysine et Sizain
Un rien de vie fontaine, une goutte à l'avenir, bruine-crachin,
Tous deux prennent place au soleil, petit bonhomme de
chemin,
À l'eau vive, chemin, chemine

En d'autres temps, viendra le projet de s'éteindre,
Une imposture à première vue ! Exhaler, se répandre à la six-quatre-deux
Un abus de silence, oui, bien loin de se taire, certes
Aube au chant l'Aura, l'Aura, jamais trop,
Une lichette, un iota, l'air de rien,
Pléthore à l'âme et cetera...

Cet air de rien, de vie enfin, de vie d'autant chrysalis,
D'autant Sizain, d'autant Lysine, temps de vivre
L'air de rien... une lichette, un iota et cetera
Lysine et Sizain éclairés marchent devant
Une longueur d'avance.

L' air de rien

L'air de rien, assise au fond de la salle, une silhouette observait en silence, figée. Elle regardait tour à tour les clients de l'auberge. Son regard se fixa soudain sur un homme de haute stature, assis à la table en face d'elle. Il jouait aux cartes, au poker, plus précisément. Il tenait deux cartes dans la main gauche.

Mais elle voyait tout. Il ne tenait pas deux, mais trois cartes, dont la troisième et dernière était dissimulée sous la seconde – un roi de cœur. Elle imaginait aisément comment cet homme, d'un geste fluide, échangerait la deuxième carte – le roi de cœur – contre la troisième carte – celle qui était cachée : l'as de pique. La première étant un as de trèfle. Trois cartes étaient posées à plat sur la table, devant les joueurs : l'as de carreau, le dix de trèfle, et le deux de carreau. Ce qu'on appelle le « premier flop » était retourné.

L'homme épié sans le savoir s'appelait Charly. Il avait une quarantaine d'années. Il était veuf. Et avait passé la moitié de sa vie à dépenser sa fortune, l'autre moitié à tricher aux cartes.

Dans la deuxième mise, il mit « tapis », expression propre au poker qui veut dire que Charly misa tout son argent restant. Parmi les trois joueurs assis à sa table, deux quittèrent la table. Le joueur restant, un jeune homme, fixa le dénommé Charly, ne sachant que faire. La silhouette comprenait tout. Le flop contenait cinq cartes :

les trois citées précédemment, plus le dix de cœur et le sept de pique. Puis vint le moment de vérité. L'autre dévoila ses cartes : un as de cœur. Et l'as de pique. Charly fixa le flop, puis celui qui lui faisait face, sans comprendre. Avait-il triché ? Où était-ce seulement le fruit du hasard ? Il dévoila ses cartes, non sans avoir glissé discrètement le faux as de pique dans sa manche gauche : le roi de cœur et l'as de trèfle. Il n'avait qu'une paire d'as, et l'autre un brelan d'as. Le jeune homme gagnait assurément. Ce dernier ramassa la mise et se leva, un mystérieux sourire sur les lèvres.

Puis il se retourna, adressa un signe de tête à la silhouette, et sortit. L'air de rien.

Nadine Larqué

L' air de rien

Mél est un cocker couleur caramel. D'où le nom qu'il porte en raccourci.

Il partage mon quotidien depuis bientôt cinq ans.

Ses yeux noisette, son pelage doré, ses pattes puissantes et poilues et ses grognements rauques, l'apparentent de très loin au roi de la savane.

Malgré son caractère particulier, et bien qu'il pense sans doute de même du mien, nous nous sommes adaptés l'un à l'autre en préservant, tant que faire se peut, nos espaces respectifs.

Il est cependant des interdits auxquels l'animal se plie de mauvais gré.

Le superbe canapé de cuir noir, qui trône dans le salon et dont le moelleux des coussins est une qualité qui justifiait son prix, est une tentation à laquelle il a du mal à renoncer.

Pour parer au déplaisir de le voir s'y vautrer dès que j'ai le dos tourné, je renverse trois chaises en guise de rempart qui l'empêchent de grimper.

Tête basse, l'échine courbée et le regard accusateur il retourne alors sur son tapis en maudissant mon égoïsme.

L'autre guerre de territoire est celle de l'escalier.

Tous les soirs, cette bouche béante aux marches abruptes avale sa maîtresse pour ne la lui restituer qu'au petit matin. Cette montée mène à l'étage où se trouve ma chambre. Cet accès lui est bien évidemment défendu.

Son flair lui fait cependant soupçonner qu'il y a là haut un autre confort dont il est privé.

Faisant fi de mes interdictions, il se rebelle et désobéit.

Il le fait cependant avec maintes précautions, dosant son délit comme s'il suivait les prescriptions d'un homéopathe. D'abord une marche, puis deux... le jour suivant la troisième et ainsi de suite jusqu'au

sommet. Cette ascension lui coûte bien une semaine de feintes. Pour l'y surprendre, il me faut user de ruses de sioux car dès qu'il perçoit le moindre mouvement, le fourbe se précipite en bas de l'escalier où il m'attend sagement en remuant la queue. Je sais bien que les jours suivants, il reprendra ses tentatives. Une marche, puis deux... Si je descends pieds nus, la chaleur de son corps conservée par le carrelage m'indique jusqu'où il s'est risqué.

Avec ou sans laisser-passer, mon compagnon à quatre pattes s'attribue le droit de monter et avec moult ténacité. Il pense sans doute venir à bout de ma volonté. Sans y paraître il essaie chaque jour de m'en persuader.

Malgré ses travers, j'aime cet animal pour l'amour inconditionnel qu'il voue à ma personne. Il me protège et je fais de même.

Le fils de mes nouveaux voisins qui n'est pas plus haut que trois pommes à genoux a la fâcheuse habitude de lui jeter des cailloux, ce qui a pour effet dès son approche de rendre le chien furieux.

« Un jour, il te croquera les fesses. » ai-je averti sur un ton de reproche.

« Pff ! Même pas peur ! » m'a répondu l'effronté sur un air de défi.

« Tu as tort mon bonhomme ! Il peut être féroce. Là, il n'a l'air de rien. Il faisait chaud et je l'ai tondu. Attends un peu que ne lui repousse sa crinière ! »

Parfois désirs et réalité se confondent.

Pendant que Mél essaie de me convaincre qu'il peut régner sur mon mobilier, je le prétends roi de lointaines contrées. Deux interprétations bien distinctes selon l'angle de vision.

Qui gagnera ? Le toutou de salon ou le fauve sauvage ? Avoir l'air n'est en définitive que faire semblant. Alors, vaut-il mieux être ou bien paraître ?

Là est la question.

Jacqueline Lubin

Aérien

Le souffle de l'invisible
Caresse dans un silence infini
Le souvenir d'un désir

Je marche sur le vide
Avec envie
Tel le funambule sur un rai de lumière

Je frémis dans le vent
Enveloppé du calme
D'une mélodie silencieuse

Ce chant de ton absence
Ouvre un passage
Vers la mémoire d'un voyage

Mon pied trébuche
Sur l'étrange
D'un ange

Loiseau de feu
Libre depuis peu
Vibre dans le bleu

Ce rien dans l'air
À la frontière du rêve
Comme un mystère



13^e Journée
de la Littérature
Jeunesse
et de l'Écrit

D'ÉCALAGE

Recueil
de textes
2014

Saint-Bertrand-de-Comminges

Alain David

Decal'or(a)ison

J'avais trop envie de m'approcher de toi, alors je me suis éloigné... De quelques pas tout d'abord, puis de plus en plus loin à mesure que nous séparaient les jours.

Aussi me suis-je retrouvé bientôt sur ta ligne d'horizon, au plus loin qu'aurait pu porter ton regard, s'il ne s'était vidé de moi.

Transi d'effroi, j'y ai pris le risque de me retourner vers toi, tout là-bas. Toi, si loin déjà. Toi, effacée presque, au bout de ma perte de vue.

Toi dont me brûlait encore ce cinglant « je ne veux plus te voir ! », lacéré au dos de mon départ. À l'autre bout du bout de mes lamentables lamentations, je t'y imaginai, accrochée à d'autres horizons plus séduisants.

Ici lâché, je me prenais à funambuler sur le filin dangereusement tendu de nos horizons divergents. De là, tu devenais pour moi le petit point flou de perspectives déplacées, à l'autre extrémité de ce long chemin parcouru pour te fuir.

Cependant, je ne pouvais me détourner de ce point-là, point aveugle de l'Amour. Amour de toi toujours, dont je me sentais d'autant plus proche que tu étais loin.

Toi, qui te voulais désormais petit point à gommer, sur cette ligne sans horizon vraiment. Point de la fin d'un trait où il n'y aurait plus rien à dire, rien à écrire, rien à lire.

Point mort aux pages de notre livre refermé, alors que j'aurais tant aimé t'y redessiner « point d'exclamation nouveau ».

Ou sinon, au moins l'un des trois points de suspension, duquel attendre le petit quelque chose d'une quelqu'une perdue au loin. Voire encore, le signe caché de l'ombre d'un petit point d'interrogation, vaguement dessiné par les « chiures » d'une gomme aux repentirs hésitant.

Mais non, plus rien de tracé au chapitre de mes éventuels restes d'at-

tente. Tu devenais inéluctablement, un simple point perdu parmi tous les points d'horizon qui peuplent la terre.

Moi, déjà, je n'étais plus un point pour personne, point vide de l'horizon. Vidé du moindre espoir des guillemets, qui auraient ouvert au trait d'union d'une vie solidement amarrée.

Point final d'un livre, fermé sur ses comptes de faits périmés, où il me faudrait conter à rebours les jours désormais sans Amour...

Mais j'étais trop nul en calcul. Au point de ne pas même pouvoir compter sur moi pour me faire une raison et, me passer de toi pour changer d'horizon.

Longtemps encore, je restais bloqué au point mort, appuyé sur mes deux bras raidis en parenthèses, comme pour t'enlacer.

Puis enfin, n'y tenant plus je laissais tomber : les deux poings bien serrés en mes poches reprises, sans même respirer je sautais de l'autre côté de la ligne, dans le vide salvateur d'un monde sans horizon !

Djifa Ahouandogbo Borin

Petits Décalages entre Amis

Soleil qui tape, odeur de café, bruit des tasses entrechoquées.

Tête en arrière, yeux fermés, tu prends le soleil sur la terrasse d'un café du Capitole.

Instant de sérénité, en décalage avec la réalité ; tu fais abstraction de tout ce qui t'entoure, y compris de la personne en face de toi.

– Et ton entretien, pour ton job ?

Une simple question, tu reviens sur terre. Tu fais mine de n'avoir rien entendu, de ne pas savoir qui te parle.

– Hoï, je t'ai posé une question.

Tu grognes un peu, énervé d'être dérangé dans un moment de calme. Tu fais semblant de ne pas comprendre.

– De quoi tu me parles ?

Tu l'entends ricaner et ça t'agace. Tu n'as pas besoin de voir son visage pour savoir qu'un sourire narquois est accroché à ses lèvres, qu'il se moque de toi. Et ça t'agace.

– Ne me prends pas pour un idiot, tu sais très bien de quoi je parle.

Tu soupîres, ouvres les yeux et relèves la tête. Tu prends un instant pour le regarder, pour essayer de décrypter ses arrière-pensées, lui et son chapeau sur le côté, lui et son esprit décalé.

Inconsciemment tu essaies de le défier. Mais tu laisses tomber car tu sais qu'il ne lâchera pas l'affaire.

– Pfff... Décalé.

– Comment ça « décalé » ?

– Reporté si tu préfères...

– Nan, mais ça, j'ai compris, j'suis pas stupide. Je veux dire pourquoi ?

Tu ne réponds pas. C'est à ton tour de t'amuser. Alors tu ne lui donnes pas la réponse qu'il attend.

– Tu en es sûr ?

Décontenancé, il arque un sourcil, méfiant.

– Sûr de quoi ?

Touché.

– Sûr de ne pas être stupide ?

Coulé.

Il explose.

Littéralement.

Debout, les mains à plat sur votre table, sa chaise renversée, il se met à crier.

– Nan mais tu te fiches de moi ? Je te pose gentiment des questions, je m'intéresse à ta vie et tu me réponds que je suis stupide ? Nan mais sérieusement, tu cherches à faire quoi ?

Tu tentes de garder ton calme, mais le fou rire que tu essaies de contenir s'échappe.

Et tu ris. Tu ris à t'en décrocher la mâchoire. Tu ris jusqu'à n'en plus pouvoir. Mais tu n'arrives pas à t'arrêter.

Il te regarde, la tête penchée sur le côté. Surpris et déstabilisé. Et sans qu'il s'en rende compte, lentement, le rire l'envahit à son tour.

Et bientôt, vos rires emmêlés résonnent sur la place du

Capitole. Les passants vous regardent de travers, vous jugent et vous évitent, comme si vous étiez le diable en personne.

Mais vous ne vous souciez pas du qu'en dira-t-on. Et vous continuez à rire. Car pour le moment, vous voulez profiter de ce moment totalement inespéré.

En décalage avec la réalité.

Soleil qui tape, vent léger, cris d'enfant excités.

Près de cinq minutes que vous avez quitté le café, tu profites du temps passé à ses côtés.

Nouvel instant de sérénité, en décalage avec la réalité.

Le silence s'est installé depuis que vous marchez mais ça ne semble pas te déranger.

Quelque chose a remplacé les mots. Tu le sens, tu le sais, mais tu n'arrives pas à définir ce que c'est. La seule chose dont tu es sûr, c'est que ça a un rapport avec la lumière qui s'est allumée dans son regard suite à votre fou rire. Une lumière qui pétille et qui semble en parfaite harmonie avec son chapeau sur le côté, avec son esprit décalé.

– Alors ?

Une fois de plus il te ramène sur terre, au moment où tu avais la tête en l'air.

– Alors quoi ?

– Ton entretien décalé. Tu ne m'as pas répondu.

Tu souris. Il est têtù. Il ne te laissera pas tranquille tant qu'il ne saura pas. Alors tu obtempères et tu lui racontes.

– Attends, il a reporté de deux semaines votre entretien juste pour partir en vacances ? Mais ça ne se fait pas ! C'est irrespectueux.

Tu hausses les épaules face à son indignation. De toute manière ça ne changera rien et tu le sais.

Mais au fond de toi, tu ne peux t'empêcher de penser comme lui.

Il s'arrête et croise les bras sur son torse.

– Dis tu n'en as pas marre, toi ?

– Marre de quoi ?

– Marre... Je sais pas moi ! Marre de tout et de rien, marre d'enchaîner les petits boulots, marre de vivre sans vraiment faire ce qui nous plaît vraiment... Ce qu'on voulait nous, c'était faire du journalisme et regarde où on est aujourd'hui !

Tu ne réponds pas. La lumière a disparu dans son regard remplacé par une colère naissante.

– Et qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? C'est comme ça et puis c'est tout.

Tu t'attends à ce qu'il hurle, à ce qu'il te traite de dégonflé.

Mais rien ne sort. Il se contente de te regarder comme s'il te suppliait de retirer ce que tu viens de lui dire, de faire en sorte que les choses changent.

Un vélo passe. Tu te décales. Puis deux, puis trois... cinq, six... quatorze, quinze... et à chaque fois que tu te décales, tu t'éloignes un peu plus de lui. Il n'a pas bougé d'un pouce. Il semble totalement figé. Tu lui jettes un dernier regard et décides de partir.

– Attends !

Tu t'arrêtes et lui obéis. Oui, tu attends, tu attends la suite.

– Et si on laissait tout tomber ? Qu'on plaquait tout ? Qu'on... qu'on...

– Qu'on quoi ?

Il ne poursuit pas et réfléchit. Il semble peser le pour et le contre de

ce qu'il va dire. Et ça te déstabilise. Lui qui est d'habitude si sûr de lui-même quand ses idées sont totalement décalées, et c'est souvent le cas, paraît là complètement perdu.

– Et si on partait ? Et si on partait voyager ? Faire le tour du monde ? On pourrait faire, je sais pas moi, des sortes de reportages sur chaque pays qu'on traverse. Qu'est-ce que t'en penses ?

Tu ne dis rien. Tout est trop confus dans ta tête. Tu ne sais pas trop. L'idée est totalement, complètement décalée mais elle te plaît. Et dans ton esprit, elle fait son chemin. Le vent souffle un peu plus fort, les oiseaux s'envolent et un sourire apparaît sur ton visage. Tu réfléchis à voix haute.

– Faire le tour du monde ? Ça voudrait dire que l'on vivra en fonction des décalages horaires ?

Tu n'en dis pas plus mais il a tout compris. Il sait que l'idée te plaît et que c'est désormais un projet que tu aimerais réaliser.

La lumière pétillante réapparaît dans ses yeux. Un grand sourire se greffe sur son visage. Il te rejoint et vous vous mettez à courir en riant dans les rues de Toulouse sans vraiment savoir où aller, seulement en profitant de ce moment inespéré.

En décalage avec la réalité.

Irène Picard

Soleil gris.

À mon « papapillon »

Le quai de la gare grouille de voyageurs agités, lassés, joyeux voire impatientes. Lourdes valises en laisse qui ignorent les sacs à dos usés. Croisement de peaux blanches ou bronzées, frôlements de vêtements légers et colorés.

Certains arrivent, d'autres partent. Émotions partagées, larmes versées, grandes embrassées en rires éclaboussés. C'est la danse des vacances.

Et moi je suis là, mon sac de rien contre les reins, lente et vidée.

Bousculée. Je marche à contre-courant, ne parle pas la même langue, suis invisible aux autres, absente.

Les portables grésillent : « T'es garé où ? Oui, du rosé ce sera parfait ! Du rosé piscine, bien sûr ! »...« Mais non, je ne fais pas la gueule »...« Tu verrais sa meuf, elle a encore grossi ! » « T'inquiète, j'aime trop la vie ! » Cette dernière petite phrase piochée me raccroche soudain au flot des étrangers.

Le train a du retard. Bousculade sur le quai pour se placer au mieux face aux rames à son arrivée. « Oui t'inquiète, j'aime trop la vie ! »

Quelle vie ?

La vie qui file et s'enfuit des veines... la vie, la vis, l'envie, l'an vit, lent vice... Ils viennent tous du pays doré des vacances. Mer salée, ciel bleuté, horaires décalés, valises ensablées, orteils « tongués ».

Et moi je débarque d'une contrée lointaine, pâle et grise, parlant une langue qui ne peut ici être entendue. Personne n'a envie de voir cette petite mine triste qui traîne sa peine. Toulouse et sa chaleur.

Amélie Poulain au piano dans le hall de la gare. « Qu'est-ce qu'elle veut ? Formule sandwich ? Dessert amandine maison ? » Non, elle ne veut rien... Juste un jambon beurre, et encore le plus petit. « Coca,

Badoit, Oasis ? » Non, de l'eau... plate. Le train s'ébranle enfin.

Larges fauteuils aux bras confortables. On sort les cartes, les écouteurs, les photos de vacances, le plan du camping trop cool !

« Bonjour et bienvenue, je suis Walter, votre Barista. Pour votre confort, nous viendrons à votre rencontre pour vous proposer café et autres boissons. Je vous recommande la "prestation fraîcheur" avec son délicieux taboulé ! » Ils ne pensent qu'à manger !

Mine Triste n'ose pas se pencher pour prendre son livre dans le sac posé à ses pieds. On ne sait jamais, le trop-plein pourrait déborder des yeux.

Ne pas se baisser, garder la tête droite et observer la ligne d'eau qui enfle dans sa poitrine. *Elle* agrippe son portable et « textote » nerveusement.

Personne ne répond, bien sûr !

Tout le monde s'en fout de sa peine. Voire, elle gêne ! Pas vraiment sympa de plomber l'ambiance. « Carcassonne, arrêt de très courte durée ! Les voyageurs sont invités à se presser de monter ! » Pas de temps à perdre, l'apéro attend !

Courir, même en vacances.... Ne jamais baisser la garde. Au fait elle est passée où, celle qui « aime trop la vie » ?

La voie ferrée longe l'autoroute et ses camions. Le ciel se charge de nuages blancs. Ce matin le téléphone a sonné dix fois pour des alertes météo.

Pourtant le ciel était clair et étoilé la nuit dernière. Tout bleu et lavé au petit matin. Elle pense au bleu si pur des calanques granitées d'orange, au parfum entêtant des pins bruissants de cigales.

D'autres temps, d'autres étés, maison pleine à craquer de bambins débridés. Soupe au pistou en rangs serrés autour de la table cirée. Iode nichée dans le cœur orangé des oursins parés de noires épines. « Tonton, c'est vrai que tu as chassé le loup de mer au harpon ? » Peaux bronzées et salées.

Depuis les albums photo prennent la poussière, la maison reste muette sous l'ombre du figuier. Mais elles vont bientôt se retrouver,

se serrer, murmurer des « ça va aller » les trois sœurs. Y'aurait pas moyen de négocier un peu de rab ? Juste un petit retour en arrière, capsule de bonheur retrouvé.

« N'oubliez pas vos valises et vos bouées, nous arrivons à Narbonne ! »

Deux amoureux s'embrassent à pleine bouche. Le beau jeune homme assis à ses côtés la sort de sa rêverie : « Je descends ! – Oh pardon, je me pousse, au revoir ! » Ni réponse ni regard. *Elle* n'existe pas. On n'a pas envie de la voir. Sur le quai le chef de gare hurle : « Dépêchez-vous de monter ! Allez, allez ! »

Le troupeau de vacanciers ne semble pas pressé. Walter, notre Barista, susurre au micro qu'il est toujours là, prêt à nous rafraîchir au bar. Le paysage qui défile a jauni peu à peu. Herbe grillée, piscines bleutées, vignes à perte de vue. Les étangs annoncent la mer.

Vague de souvenirs qui fait tanguer la ligne d'eau dans sa poitrine. Le vol des flamants roses, les baignades suivies de parties de « crappettes » endiablées sur le sable.

Puis les enfants, les siens et ceux de ses sœurs à leur tour pris dans les concours de châteaux, les soirées tièdes sur les serviettes étalées.

Un voilier blanc glisse au loin... Manade de chevaux... C'est beau... *Elle* lui racontera tout ça ce soir et il sourira, c'est sûr !

Sète et son poète, terrasses bondées, tenues colorées, on ne fait que passer !

Elle « textote » encore comme on envoie des bouées. Le silence qui suit lui fait comprendre que seule elle doit nager. Rien ni personne ne saurait l'aider.

C'est le premier jour du mois d'août et.....pourtant....

« Pourtant, que la montagne est belle,
Comment peut-on s'imaginer,
En voyant un vol d'hirondelles,
Que l'automne vient d'arriver ? »

Dans sa famille, il n'y a presque que des fruits d'été. Chapelet d'anni-

versaires en enfilade de fêtes animées.

L'été, c'est sa saison préférée... **C'était...**

Montpellier s'annonce en villas clairsemées vite noyées par des immeubles serrés. « Une minute d'arrêt ! Correspondance pour Marseille voie B, comme Bernard. »

Tant pis pour toi, Bernard, je dois continuer vers Valence. Pourtant je t'aurais bien suivi vers Marseille, doux berceau de mon enfance...

Un flot de joyeux vacanciers envahit la rame. Une série de « toc-toc-toc » égrenés par son portable annonce à Mine Triste que des bouées sont à sa portée, enfin !

Doux messages bienveillants qui donnent du sens à sa peine.

Contrôle des billets. Dans un anglais approximatif une jeune et blonde contrôleuse explique à un passager que son billet n'est pas valable. D'un geste théâtral il lève ses bras, poignets croisés au-dessus de sa tête et fait semblant d'implorer : « Don't take me to jail, please ! I'm not guilty. » Mine Triste sourit. Sa voisine la remarque enfin et lui rend son sourire.

Bouchons sur l'autoroute des vacances. Moutons de Panurge qui semblent tous aller vers le bord de la falaise. Les oliviers cèdent la place aux noyers.

Valence TGV. Arrivée. Escalators. Montée en rangs serrés. Plaisanteries grasses dans la moiteur des corps qui se croisent.

Savent-ils que près d'ici, un homme immobile a entrepris un grand voyage ?

Depuis des mois il appareille, inlassablement, méticuleusement, pesant, triant, peaufinant jusqu'au moindre détail.

Chaque pas vers l'immobilité le pousse en avant. Il vient de nous annoncer qu'il est prêt, qu'il est temps pour lui de commencer ses adieux.

Un contrôleur viendra-t-il contester la validité de son billet ? Devra-t-il montrer ses papiers, payer un supplément ?

La marée monte dans mon cœur, ma poitrine enfle. Une, puis deux larmes débordent des yeux, caressent les joues, se fauflent entre les

lèvres. Ne pas se laisser submerger...

Le laisser partir, hisser la voile vaillante et pure. Lui souhaiter bon vent !

Éole malicieux souffle doucement, enfle le tissu léger.

La houle soudain l'emporte et nous restons là sur la plage, main dans la main, unies par un même amour, les trois sœurs, regard rivé vers le large.

Lily Bilbao-Perotto

De décalage en décalage

Ce dix-sept avril 1929, les vagissements d'un bébé ont retenti dans la ferme.

Simone venait de naître à sa vie terrestre.

Elle était le troisième enfant de Rose et Martial, leur première fille.

Deux garçons égayaient déjà la maisonnée.

La vie n'était pas facile dans cette ferme accrochée à flanc de colline, ce qui rendait la maison bancal. Le chemin de terre qui conduisait au hameau, trois kilomètres plus loin, passait sur le haut de la maison dont l'entrée se situait en contrebas, abritée en cela du vent et du froid.

On accédait à l'habitation par un escalier de dalles calcaires extraites des champs environnants.

Les murs de la pièce à vivre étaient noircis par la fumée de la cheminée et de la cuisinière à bois.

Les petites ouvertures percées dans les murs de lauze ne laissaient passer que peu de lumière.

En dessous, la bergerie abritait un maigre troupeau de moutons et quelques chèvres bien utiles pour fournir le lait et les fromages.

C'était la ferme familiale et Martial se souvenait du temps où, avec ses frères, il se rendait à l'école du hameau à pied, en emportant avec eux leurs "biasses" pour le repas du midi.

Simone n'apprendrait pas à lire dans cette école, le destin en avait décidé autrement. Elle n'avait pas trois mois quand Rose, sa maman, décéda des fièvres puerpérales à moins que ce ne fût des fièvres de Malte propagées par les brebis.

On ne l'a jamais su.

Le père avait fort à faire avec ses deux fils et comment s'occuper d'un nourrisson ? Il fut décidé de confier Simone à une nourrice.

Ce fut le premier décalage qu'elle subit.

L'enfant dépérissait et l'une de ses tantes, Marie, s'aperçut très vite que le lait fourni pour nourrir Simone servait à nourrir le fils de la nourrice.

Simone n'avait que des biberons d'eau à téter.

Marie était la sœur jumelle de Rose et elle avait épousé Félix, le frère de Martial. Ils n'avaient qu'un fils alors, tout naturellement, ils ont recueilli et élevé leur nièce.

Un certain équilibre fut rétabli. Mais Simone se sentait rejetée par son père biologique. Il ne s'intéressait pas du tout à elle, ne participait pas aux frais de son éducation. Elle voyait très peu ses frères bien que le village dans lequel elle vivait ne soit distant que d'une dizaine de kilomètres de sa ferme natale, mais les parcourir sur la charrette tirée par le cheval était tout une expédition.

Chez son oncle et sa tante qui sont devenus papa et maman, elle avait une vie équilibrée mais elle pensait que sa mère lui préférerait son propre fils, ce frère qui n'en perdait pas une pour lui rappeler qu'elle n'était pas « sa vraie sœur ».

Là encore, elle se sentait en décalage par rapport à ses deux familles. À l'école, elle fut contrainte d'abandonner sa langue maternelle, le provençal. Pendant la guerre de 1914-1918, il fut très difficile de transmettre des ordres et de se faire comprendre à cause des différents dialectes parlés par les soldats venus de tous les coins de France. Afin de créer une unité nationale, il fut interdit de parler les langues régionales à l'école.

Ce fut déstabilisant pour les enfants de l'entre-deux-guerres. Fort heureusement, à la maison, on continuait à parler le patois, comme ils disaient.

Simone avait vingt ans quand elle épousa Alexandre, fils d'immigré italien.

Quel manque de savoir-vivre ! Épouser un Italien juste après la guerre. Ces ennemis à la solde de Mussolini qui avaient rejoint Hitler !... Et même si Alexandre avait donné trois ans de sa vie pour

défendre la France, même si son père avait fui l'Italie en 1919 pour échapper à Mussolini, il n'en demeurerait pas moins un fils d'immigré qui venait manger le pain des Français...

Et voilà, Simone était encore en décalage par rapport aux gens du village et à une partie de ses oncles et tantes...

Quatre enfants sont venus remplir la famille et la vie s'est déroulée avec ses hauts et ses bas, avec ses joies et ses peines...

La vie tout simplement... Elle est devenue grand-mère, puis arrière-grand-mère...

Un soir maudit de juin 1984, un de ses fils a choisi de mettre fin à ses jours. L'année suivante, Félix a été emporté par l'usure de la vieillesse.

En 1991, Alexandre allait avoir soixante-sept ans quand il est parti lui aussi, usé par une rude vie de labeur et de chagrins. Trois ans après, Marie s'est éteinte.

Tour à tour, ses frères, ses belles-sœurs, ses beaux-frères s'en sont allés vers ce pays d'où on ne revient pas.

Et Simone est la survivante, la seule, décalage encore...

Aujourd'hui, elle vit avec son plus jeune fils qui n'a jamais quitté le nid.

Parfois elle oublie que sa fille est mère maintenant et même grand-mère.

« Mais on me l'a jamais dit que je suis arrière-grand-mère !... »

Elle demande des nouvelles de ceux qui ne sont plus de ce monde, pourquoi elle ne voit plus sa mère, qui est le père de son fils...

Aussitôt dites, aussitôt les paroles se sont envolées, aussitôt entendues, aussitôt oubliées.

Alzheimer fait son travail de sape, en fait une enfant dont les enfants deviennent les parents...

Ultime décalage.

Marie-Claude Borin Ahouandogbo

Des cas laids de décalés buvant des décas-lait au mépris des lois de l'orthodoxie nutritionnelle

Journal de bord du docteur Krakentorp, chef clinique de l'établissement « Au bon goût », spécialiste des déviances sensorielles, nutritionnelles et autres hérésies gustatives.

Lundi 22 novembre 2022

Reçu mademoiselle R., en consultation.

Celle-ci a été accueillie il y a 6 mois dans notre établissement, après dénonciation anonyme mais bénéfique et citoyenne d'une glorieuse inconnue.

Le PV faisait état de consommation de substances illégales, sans toutefois en préciser le nom : crème fraîche entière, chocolat à 70 % de cacao, tartine de pain et pâté ? Mademoiselle R. n'a rien avoué.

Les analyses sanguines et d'urine étant interdites sans l'accord de la famille et des avocats, on n'a pu déterminer l'ampleur des dégâts. Toutefois son comportement euphorique et les courbes un peu trop accentuées de sa silhouette corroboraient fortement les soupçons d'activités nutritionnelles délictueuses voire criminelles.

Elle a été internée au secteur 66 où elle a été soumise au traitement « 20 » de choc (pour 20 semaines : 5 kg en moins ; 20 minutes maximum de musique à 20 décibels ; 20 pas de danse autorisés ; 20 rires maximum de 20 secondes ; pas plus de 20 millimètres d'étirement des lèvres pour diminuer le danger d'apparition de rides).

Après quelques mois, son comportement s'était nettement amélioré. Plus de regard rêveur, de rire intempestif, ou de chansonnette fredonnée en dehors des heures préconisées.

Tout semblait donc revenir à la normale. Test de longilignité encourageant : écart de 10 par rapport à la planche à pain étalon.

Cependant, hier, au cours de nos entretiens, j'ai cru relever un léger sourire décalé et une étincelle suspecte dans son regard.

Les tests de réactivité verbale ont laissé filtrer deux mots interdits sur les cents attendus. « Rêve », « danger ». (Je ne les note ici qu'à des fins de rigueur scientifique et non dans le but illégal de violer la Loi Anastasienne sur les bons usages de l'idiome dominant, unique et révééré, support d'une pensée dominante, unique et révéérée, prohibant tout décalage d'avec le vocabulaire officiel.)

Mercredi 24 novembre 2022

Le détecteur de glucides a clignoté 10 fois lors de mon parcours du secteur 66. Le sniffeur électrolytique d'hormones de plaisir a sensiblement oscillé à plusieurs reprises.

J'active les capteurs hypersensoriels, pour détecter des ondes parasites de plaisir éventuelles.

Je mets en place un planning de consultations plus resserré pour tous les résidents de cette zone.

Tout écart à la norme, tout décalage, doit être jugulé avant dérapage grave.

Jeudi 26 novembre 2022

Incident majeur. T. a été surpris en train de rire hors des heures autorisées en compagnie de mademoiselle R.

Tous les éléments notés ces derniers jours doivent nous amener à mettre ce secteur en zone rouge et déclencher une enquête serrée. Suivant les résultats, j'envisage d'alerter ma hiérarchie et de demander une mise sous bracelet systématique de tous les résidents.

Samedi 27 novembre

Ce matin, visite surprise dans le réfectoire de la zone 66. J'ai relevé des traces suspectes blanchâtres sur la table. J'ai fait un prélèvement pour l'envoyer au laboratoire.

Alors que je relevais la tête de ma tâche, j'ai vu C. résident chez nous depuis trois mois et résistant à tout traitement envisagé jusqu'à aujourd'hui.

Celui-ci sirotait (je pèse mes mots) son café et a levé sa tasse d'un

geste que je qualifierais de moqueur tout en me regardant fixement. J'ai bien remarqué une étincelle narquoise dans ses yeux verts, à moitié cachés par des cheveux noirs à la longueur bien trop importante pour être réglementaire et hygiéniquement recommandable.

Ce comportement est en décalage total avec les règles de la bienséance. Son état serait-il en train de s'aggraver ? Et pourquoi ne lui a-t-on pas coupé les cheveux ?

Lundi 21 décembre

C'est catastrophique. J'ai fait refaire des batteries de test à tous les résidents de la zone 66. Le test de planche à pain est formel : ils affichent tous des courbes suspectes, en décalage total d'avec les normes hygiéniques prônées par l'orthodoxie alimentaire.

Le plus horrible est qu'ils paraissent tous plus joyeux et en meilleure santé que... moi-même, qui suis scrupuleusement toutes les règles bien calées en matière de consommation d'air, de protéines, de glucides, de musique, de vitamines, d'alcool (très peu, et avec des prises toujours espacées de 6 heures, 6 minutes et 32 secondes au minimum), d'eau, de vitamines, de chocolat (synthétique bien sûr, le cacao naturel est prohibé), d'euphorisant, de pilules à dormir, de pilules pour rester vigilant, de tendresse, de coïts, de rire, de sourires, de larmes, de rêves... (zut, un mot interdit !).

Mardi (ou mercredi, je ne sais pas)

Résultat du laboratoire. Les taches sont bien des taches de lait. Prendraient-ils dès le matin des boissons lactées ou pire des décas-lait (il y a longtemps que le café « entier » est introuvable !).

Hérésie maximale sur l'échelle de la non-licéité alimentaire. Un café au lait au petit déjeuner. Tous les pontes de la nutrition auraient une crise cardiaque en l'apprenant ! Et s'ils ont pu introduire un mélange aussi sévèrement prohibé jusque dans les couloirs de notre clinique, quelles autres substances ont-ils aussi bien pu faire entrer ? Secteur à mettre en quarantaine immédiatement et perquisition de toutes les chambrées.

Mercredi (une semaine après ou à peu près)

Ma conscience professionnelle et mon esprit scientifique m'y ont

obligé : j'ai bu le fond d'une tasse oubliée sur la table de cantine du secteur 66.

Une heure après, toujours aucune anomalie digestive à noter.

Léger effet euphorisant.

Jeudi (le lendemain donc ? Au fond, quelle importance !)

Ce matin, j'ai encore trouvé une tasse à moitié pleine avec à côté... une chose que je pense être (frisson d'horreur !) un bonbon.

Malgré ma répulsion acquise après des années d'éducation alimentaire et hygiénique, je l'avale...

C. m'observait encore une fois.

Plus tard... Bien plus tard...

Absorbé cette semaine : trois barres de chocolat dont une aux noisettes, deux bonbons, un fromage dont l'odeur aurait fait exploser tous les « odoromètres » agréés de l'institut.

J'ai même mangé un gâteau tombé par terre et j'ajouterai que C. a de très beaux yeux verts, qui pétillent quand il rit (très souvent en dehors des heures autorisées mais zut pour ce décalage horaire et pour sa main sous ma jupe, main se baladant encore en total décalage avec les horaires admis d'activité sportivo-hygiénicosexuelle et avec les règles inter sociales régissant les rapports inter castes).

Jamais sentie aussi bien !

Le ministre referma d'un geste sec le dossier, visiblement furibond !

– Et vous dites que ce foutu toubib a disparu dans la nature, avec tous les résidents de la zone 66 ?

– On a juste retrouvé ce document, Monsieur. Envolés, tous !

– Mais bon sang, et leurs puces intradermiques ?

Le sous-fifre avait l'air de plus en plus gêné :

– Désactivées Monsieur ou non fonctionnelles ; les quelques rares signaux perçus sont totalement désynchronisés, décalés...

Le ministre explosa, non sans avoir réfléchi s'il n'avait pas déjà utilisé son quota de minutes de colère.

– Comment, mais vous vous rendez compte ! Si jamais ces olibrius

venaient à refaire surface ? Avec leurs mines réjouies et leurs bonnes santés, mais c'est toute la société qui exploserait si on les laissait faire. Toutes nos normes faisant barrage à tout décalage débridé, antihygiénique amoral et intempestif pourraient s'en trouver contestées !

Il prononça ce dernier mot avec une moue de dégoût éloquente et une note de mépris évidente comme si la contestation était la marque suprême de la décadence. D'ailleurs, il était temps que les grands « caleurs » de la Fastueuse Académie de la Sémantique et du Texte et des Formules Officielles Ostentatoires et Droites, la fameuse FAST-FOOD, raye définitivement ce mot du dictionnaire pour le rayer des mentalités.

Cette notion était définitivement antisociale, décalée et dangereuse.

– Trouvez-les vite et appliquez une solution radicale, j'ai bien dit : ra-di-ca-le.

– Vous ne voulez pas dire ?

– Je n'ai rien dit du tout mais vous m'avez compris ; vous avez 24 heures, pas une minute de plus. C'est le bonheur programmé et mesuré de la société qui est en jeu !

Rouge, au bord de l'apoplexie, le ministre congestionné regarda partir en courant son subordonné effrayé ; ah, il ne faisait pas partie des calés celui-là !

Tout lui expliquer, il fallait tout lui expliquer. Il regarda sa montre pour vérifier qu'il était bien l'heure de sa collation. 11 heures 2 minutes et 30 secondes ; encore une minute à attendre avant d'avoir le droit de décapsuler son deuxième déca autorisé de la journée.

À l'heure dite, il ouvrit la cannette, qui, libérant le gaz, réchauffa automatiquement la boisson. C'est alors qu'il le vit. Un petit carré de 2 cm sur 2 à peu près, recouvert d'aluminium. Comment était-il arrivé là ? Machinalement, il enleva l'enveloppe brillante et découvrit... un carré de chocolat plus noir que le plus noir des crimes contre les règles nutritionnelles en vigueur. Après un instant d'hésitation, il le porta cependant à sa bouche.

Et s'empressa d'expédier le papier d'emballage suspect dans la déchi-

queteuse à papier Il ferma les yeux avec délice, en laissant fondre le carré prohibé dans sa bouche encore gourmande (comment cela se pouvait-il après tant d'années de frustrations programmées ?).

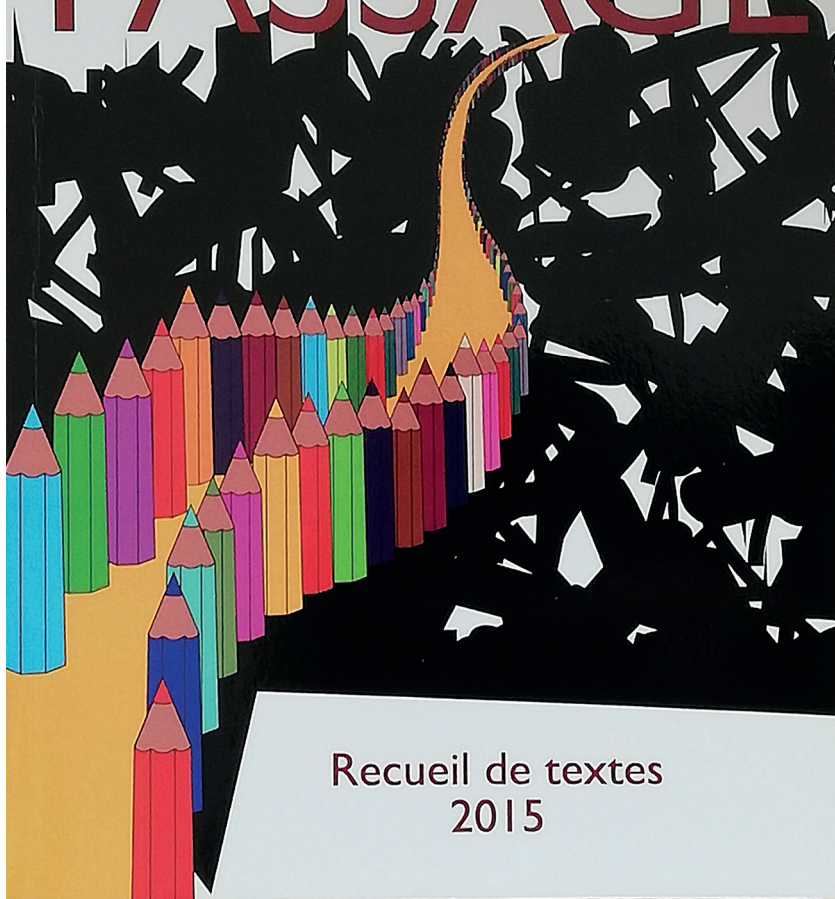
Durant quelques secondes, au plaisir du goût se rajouta l'adrénaline de la peur ; peur d'être surpris, peur d'être jugé. Mais après tout qui le saurait ?

Le jeune balayeur aux grands yeux verts baissa la tête avant d'oser un sourire, caché par ses cheveux longs noirs et la visière de sa casquette de fonction. Personne n'avait fait attention à sa présence dans le couloir, de l'autre côté de la vitre transparente du bureau du ministre...»

Saint-Bertrand-de-Comminges

14^e Journée de la Littérature Jeunesse et de l'Écrit

PASSAGE



Recueil de textes
2015

Passage

20 ans sans envie, sans projet,
Devant la fesse à croquer,
Tu étais là, regard perdu,
La nuit, toutes les nuits, assidue,

Hommes en costume-cravate,
Qui entrent avec hâte,
Jolis garçons, beaux banlieusards,
Sans visa et pas mouisards,

Après un amour éperdu,
ils sortent, regards tendus
De la fesse à croquer,
Pour ce rendez-vous sans ticket,

La tête dans les étoiles,
Ou dans les nuages,
Tu veux construire ton monde,
Loin de ces amours immondes,

Pourtant au rythme des passes,
Ta jeunesse qui trépasse,
Le fruit d'amour de passage,
Avec des hommes sans âge,

Mains sales sur seins blancs,
Rictus violent d'un gland,
Coït sans protection,
Labeur d'une prostitution,

Ton corps n'est pas à vendre,
Ce n'est pas une fatalité,
Ni « prostitués », ni clients,
Pour des amours de passage,

20 ans, la vie pour toi,
Devant la fesse à croquer,
Tu étais là, regard perdu,
La nuit, toutes les nuits, assidue,

Quitte ce milieu sans retour,
Avant qu'arrive le désamour,
Cette vie n'est pas de ton âge,
Lâche... ce mauvais passage.

Colette Martinez

Passage

Je suis elle... Elle était moi.

J'avais dix ans, j'en ai presque soixante-dix et toi ma pitchounette vingt-trois.

Vous êtes mes «Pauline».

Mémé... Tu guettais notre arrivée, la main sur ton œil fragile (le gauche comme moi) avec ton cœur qui nous voyait si loin, ton sourire au bord des larmes, ta robe noire... moi, ta petite fille pleine de couleurs, une douceur dans ta vie.

Tu prononçais mon nom (que tu avais choisi) comme on suce un bonbon. Les vacances commençaient.

Les meilleures de ma vie!

Ta personnalité, tes convictions, le oui, le non, la politique, le Bon Dieu, tes privations toute l'année (tu sais, nous n'étions pas dupes) pour nous gâter pendant les vacances, que nous trouvions beaucoup trop courtes...

1956, 11 novembre...!

Je n'ai pas oublié, je ne pourrais pas, jamais!

Je suis maman... J'aurais aimé faire la route 66, nager avec les requins, danser sur des airs de guitare, être libre dans ma tête... J'aurais aimé...

Ma fille aînée a cinquante et un ans.

1988 : Lucas, Vincent : c'est moi la grand-mère... Et un jour, toi, ma Pauline, l'autre, ma petite-fille, le tourbillon : ton parler, ton rugby, tes potes, tes virées...

Ton papi « beau gosse », et à moi «Mamie, tu es à la rue».

Trente-six ans sans mes Pauline : celle de mon enfance et celle de ma vieillesse.

Vous m'avez manqué!

Aujourd'hui mon cœur est plus serein.

Je suis heureuse d'être le passage entre vous deux, d'elle à moi, de moi à toi, ma petite Pauline.

Vole, va au plus loin de ta vie, pense à la Pauline de mes dix ans et à moi ta grand-mère qui t'aime et te souhaite bon vent.

Vole, vole, vole...

Une grand-mère heureuse.

Robert Conduché avec la complicité de Josiane Crouzet

Passage de tout à rien, de rien à tout

Nous sommes invités au «passage»
Saisissons cette opportunité...

Josy

Perche tendue
Captions-la

Passons de l'ombre à la lumière
Du bruit insupportable au silence

Robert

Du vacarme à la douce tranquillité
Beaucoup moins drôle, passage à tabac?
Mais aussi des étages au rez-de-chaussée
Plus délicieux de la poêle à l'assiette

Passage de la poussière cosmique à l'étoile
De l'étoile à la constellation

Josy

De l'inquiétante obscurité à la clarté
Du sommeil réparateur au réveil
De la feuille blanche à l'écriture
Du petit ruisseau à la rivière

De la sombre tristesse à l'exubérante joie
Du mystérieux passage de l'inerte au vivant

Robert

Du lilliputien au géant

Du mouillé au sec
De la tendre jeune fille à l'éblouissante femme

Penser à l'horrible passage d'un examen
Ou bien celui de la frontière

Josy

De la pluie au soleil
De l'esclavage à la liberté
Passage de l'adolescence au sortir de l'enfance
Et du passage de l'illusoire bague au doigt

Passage est un mot d'espérance, le saviez-vous
Moins amusant, du balai, de l'aspirateur

Robert

Mais aussi laisser un lieu gris, pour un autre bleu
Du bec au Quebec, au fougueux baiser à la française
De votre petite main, dans la mienne?

De la guenille, passage à l'habit doré
De l'obscurité au plein jour

Josy

Du dur au tendre
De la tristesse à la joie,
De l'esclandre au silence
Du roman de Lydie Salvayre Passage à l'ennemi

De l'amoureuse attente au coup de foudre
Du cœur qui soupire à l'émoi

Robert

Moins rigolo, sifflé par l'arbitre, passage à vide
Le rugby c'est le jeu visé,

Moins séduisant, passer l'arme à gauche

Du plancher des vaches, à l'avion qui décolle
Passage de mon pays au vôtre

Josy

De vos habitudes, à mes délires
De la pièce rangée, au grand désordre
De la vie qui déborde, à l'éternité

Passage de votre nuisette
À votre jupe courte, noire découvrant vos genoux
De vos cheveux légèrement bouclés, peignés

Robert

Passage à votre chignon, piqué par deux baguettes
De vos paupières baissées, à votre regard malicieux
De votre ras-du-cou, à votre décolleté généreux
De vos talons aiguilles, qui chantent au plancher
À vos plates ballerines, qui vous rendent désirables

Le temps est venu, passage du témoin,
C'est à vous.

15^E JOURNÉE DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE ET DE L'ÉCRIT

RICOCHETS

RECUEIL DE TEXTES 2016

SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES



Camille Barthélemy Staménoff

Ricochets

Le seul moment où nous avons la liberté de lancer des cailloux,

C'était sur la rivière, au bord de mon village. Nous étions en vacances ...

Les gens nous accordaient confiance, nous n'étions pas voyous...

Il fallait un savoir pour mesurer notre art parce que les pierres coulent...

Nous les choissions douces, plates, rondes avant de commencer.

Alors, comme au théâtre, nous répétions la première séance.

Après l'entraînement nous faisons des concours : Moi deux ? Elle trois ? Toi quatre ?

Le nombre de rebonds déterminait les championnes et les piètres lanceuses...

Le parcours de ces pierres dépendait uniquement de nous, nous étions maîtres d'œuvre.

J'aimais, dans ces moments, imaginer partir avec ces ronds galets: nager, voler, nager, voler pour finir en douceur dans la mousse de l'onde.

Et la vie a passé, de rebonds en rebonds, avec ses jours heureux
et ses moments d'épreuves...

Mais je n'ai pas gardé la maîtrise du sort, un autre enfant, un
clown ou un marionnettiste ?

Me lance vers demain et je nage, je vole, je nage, je vole
jusqu'au moment où l'onde dévorera ma peau...

Il y a pourtant eu des moments de détresse où j'ai bien cru
couler ou voir couler mes complices d'enfance.

Mais la vie, victorieuse, ouvre encore l'avenir, le ciel est toujours
bleu, il nous reste du temps...

LA VIE !!!

Bernadette Guiard

Ricochets

Ricochets d'amour
À la surface de l'eau
Cercles allant grandissant
Porteurs de mots d'enfants
De regards ouverts
De constellations.
Magie enchantement.
Ricochets de joie
En ondes chantées
En pas dansés soulevant
La vie vers son ciel orangé
Son soleil de midi
Lorsque tout vibre
À l'unisson.
Ricochets ratés, discordants
Haine qui tue ou qui blesse
Qui déchire la trame
Tissée par les anges effarés
Tant de violence, d'inhumaine terreur
Créant chaos, larmes de sang et drames.
Ricochets sans galets
Sans fusils lorsque la paix
S'avance nue
Traverse le fleuve, suit le courant
Pour épouser l'océan
Dans la profondeur de son silence tenu.

Pasha

Jabka

(ricochet ou grenouille)

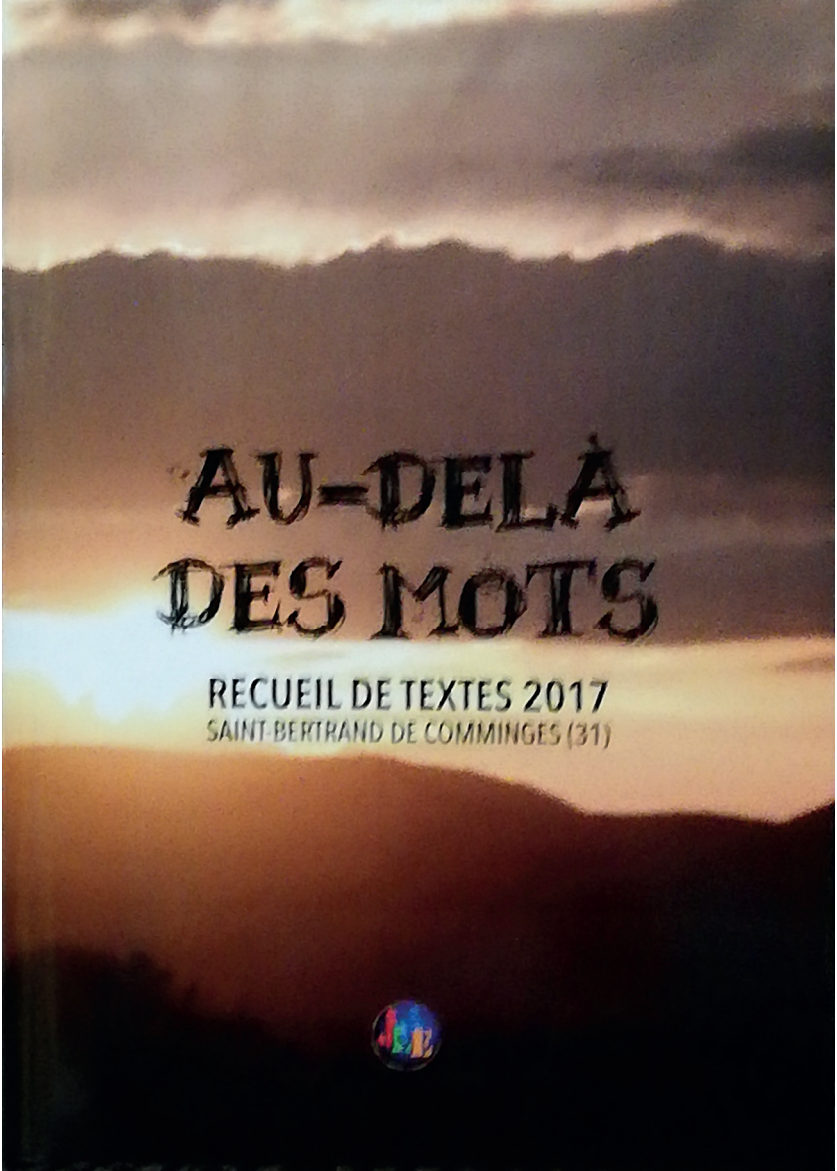
Dans mon pays coule le Dniepr

Quand il fait chaud à Tshernigov
je descends jusqu'à la plage

et là, à l'ombre des bouleaux
je rêve de longs voyages

Alors je cherche une pierre plate et ronde comme la Terre
ou la Lune quand elle est pleine

et j'embarque sur ma « Jabka »
en quelques sauts,
vers d'autres rives...



AU-DELÀ DES MOTS

RECUEIL DE TEXTES 2017
SAINT-BERTRAND DE COMMINGES (31)



Robert Conduché

Une existence

Nous étions tous les deux, ensemble, notre vie s'écoulait en douceur. Parfois quelques accrocs... Tu voulais la ville, j'aimais la campagne. Tu voulais la mer, moi la montagne. Nous échangeons des mots, même parfois au-delà...

Nous avons vécu ici ou là, traversant l'océan, vers un autre pays. Nous avons eu une fille, trop vite grandie et plus d'enfants derrière. De notre trio la branche s'éteindra.

La famille parlons-en, bien peu soucieuse de notre existence. Nous avons tenté des approches souriantes. Bah ! Ils font la tête ! C'est la pluie, le beau temps, soleil ou pas, ils ont mal ici ou là : c'est désespérant...

Pourriez-vous sourire un peu ?

Nous, pendant ce temps, la mémoire doucement fuit, jusqu'au jour où la porte de la maison de retraite s'est ouverte. Une valise, quelques affaires et voilà, Ginette, ta nouvelle demeure.

Au retour je retrouve Ludo. Il vient se frotter contre ma jambe. Je caresse son dos.

Désormais unis, nous allons vivre tous les deux. Plus de silhouette féminine dans la maison.

Sur la table, j'ai laissé ton couvert, assiette, couteau, fourchette... et si tu revenais ?

Dans le livre « De grandes espérances » de Charles Dickens, la mariée attendra toute sa vie durant le promis ; il ne viendra jamais.

La vie est belle, mais cruelle. Une de ces demoiselles, fraîche, pimpante, déambule et ondule du croupion, perchée sur ces talons hauts qui chantent sur l'asphalte de la rue. Toute une vie devant elle...

La nôtre s'achève, elle est passée trop vite. Le front s'est garni de rides. La marche ralentit. Ne pas aller trop vite, peut être c'est gagner du temps.

Au-delà des mots : une existence...

Au-delà des mots

Imaginons deux brebis broutant l'herbe d'une estive.

Elles sont seules au sein du troupeau et ne voient pas l'escarpement environnant. À l'unisson elles avalent des mots.

Vador, le patou protecteur fait mine, tel un sphinx de humer la brise tout en écoutant. Il lève parfois une paupière au-delà des monts, guettant le bruissement des feuilles de rhododendrons. Il veille, terrible ; rien ne se passe. Il a acquis pas mal de compétences depuis toutes ces années.

Certes ses repères ne sont pas orthodoxes, mais il sait compter ses brebis.

Que l'une d'elles vienne à s'attarder lors des migrations quotidiennes à travers le pâturage, il saura la repérer. Par un jeu subtil de pression à chaud le long du pré, ses poils voltigeront tout azimut jusqu'à se stabiliser en direction de l'étourdie. « Pas de maux » est sa devise.

Garder ses forces et ses pattes pour le nécessaire. Aussi il peut après une longue vie d'apprentissage, convertir son ressenti en nombre d'individus ovins. Sa toison ne lui a jamais fait défaut ; en forme, c'est à dire les deux yeux ouverts, il peut distinguer les plus inexpérimentées des plus assagies.

Il pèse ainsi l'urgence éventuelle de son intervention.

Il lui est arrivé en 2000, de secourir des jeunes brebis n'ayant pas saisi les virages pris par le groupe.

Elles n'avaient pas entendu, ni vu leurs aînées se faufiler sur l'autre versant.

« La jeune Choubakette m'a causé quelques craintes, ses cris désespérés ne lui permettaient pas d'entendre mes conseils. Il a fallu un peu plus de patience. Depuis elle a appris à reconnaître le terrain et réconforte à son tour les plus maladroités, en silence », confie Vador. Et le patou de conclure, « aussi bizarre que cela paraisse, dans certaines circonstances, les mots sont ouverts ».

Anatole

Au-delà des mots que reste-t-il
À cette main qui écrit si fébrile ?
Le vœu de laisser une trace
Pour que le souvenir ne s'efface
Que le sel de nos larmes nourrisse
Et capture l'encre qui glisse
Et dessine les courbes tyranniques
De notre histoire pourtant si unique.

Au-delà des mots que reste-t-il
à nous qui marchons sur un fil ?
Les explosions qui explosent
D'un cœur qui tout à coup ose
Se dévoiler, se mettre à nu
Sans honte, sans superflu
Qui se confesse, qui se narre
Comme on brandit un étendard.

Au-delà des mots que reste-t-il
à cette plume si volatile ?
L'envie de découvrir, d'errer,
De parcourir d'autres contrées
De s'envoler par l'esprit
Pour qu'enfin l'on s'oublie
Pour qu'enfin l'on se libère
De tout ce qui nous altère.

Au-delà des mots que reste-t-il
à cette vie qui si vite se défile ?
Les manques, les regrets,
Les souffrances, les excès,
Les échecs, les victoires,
Les images, les devoirs,
Les obligations, les sensations,
Toi, moi, une imaginaire union.

Alan ROCH

Per delà los mots.

Per delà los mots
De qué traparem ?
De qué traparetz ?

Per delà los mots, trapar d'autres mots
D'autres crits, d'autres mormolhs,
D'autres pensadas, d'autres dires,
Per que la paraula s'expandigue,
Per que las paraulas venguen flume,
Per que se mesclen las lengas
Dins la granda Babèl universal.

Per delà los mots
De qué traparem ?
De qué traparetz ?

Per delà los mots, trapar...
Lo silenci e pas mai,
Lo cant dels ausèls,
Lo buf del vent,
Lo chambotadis de las èrsas,
Lo crit de las bèstias,
Lo ronfle dels motors,
Lo rambalh de la vida.

Per delà los mots,
Escampar sos dires als quatre vents
E esperar un mot, pas qu'un mot de Tu
Per sola reponsa
De las frontièras avalidas.

E, d'en primièr, cercar los mots...

it **pot-au-feu**
pêle-mêle rer
némoire allume-f
lents **passer-c**
-au-feu entre
abat-jour pu
rotège-dents pur-s
re-feu **auto-in**
i-propos **haut-l**
artout pêle-mêle
n **gâte-sauce**
êle pur-sang **pass**
y tord-boyaux **long**
ci-joint **au**
le-cœur hold-up
rès-midi perce-r
ain **gâte-sai**
ut **passer-partout**
orte-bébé g
os **pot-au-feu**
me **au-dessous** pu
-cas garde-mar
organique aide-mé
ouffe-chrétien
t **pête-sec** entre-
noire allume-feu
ps essuie-mains p
bare-feu **passer-p**
-mêle rendez-vo
arante-cinq
e-pièce en-a

Trait D'UNION

RECUEIL DE TEXTES 2018
SAINT-BERTRAND DE COMMINGES (31)



en-ca
ex-voto
te-cinq
u-dessou
-pieds
e-corp
hold-
vis-
plume
garde-bo
-avan
nige
hold-up
rot-au
némoire
-feu
partout
perce-
tire-fesse
ix **porte**
ur pur-
le-mêle
bouche
agn-
ge-dents
cinq
ng-pong
indu
up abat-ve
trape-tout
-partou

Françoise Farines

« Dernières tendresses »

À mon petit-fils tant aimé, Alain

Savoir pourquoi un jour, sans prévenir, un tel événement bouleverse votre vie ? Trait d'union entre deux continents, trait de tendresse, trait d'amour. Tant de découvertes, de soif d'apprendre, de réussites, d'application émouvante avec les années qui ont passé...

Petit bonhomme devient un homme. La forte flamme vacille lors des hivers trop longs. Partager avec ce trait d'union toujours aimé quelques lignes de dernière tendresse :

« À mon oiseau du désert ».

Il est là, bien droit

Il écoute, il épie...

Un affût plein de joie

Pour se blottir contre moi

Peau douce, hâlée, satinée

Indélébile, du pays où il est né

Sourire, dents blanches de petit loup

Une fossette sur sa joue

Regard ardent, parfois si doux

Longs cils comme une caresse

Qui se ferment tout à coup

Si un danger le blesse.

Il est là mon oiseau des sables

Ancré dans mon cœur, au plus profond

Même si un jour tes ailes s'étaient

Il restera mon doux petit faucon

Même si un vent mauvais me l'emporte

Ce jour-là... Moi aussi, je serai morte.

Laurence Sorsana

Le fil blanc

Quel est ce trait magique qui me fait voir ma sœur Najlâ
et sa chevelure brillante

Vivante
sur le chemin de la maison ?

C'est le fil de la nappe qu'elle a brodée pour mon mariage
avec ses fines clochettes bleues
et ses feuilles de petit houx
Quelle patience pour une jeune fille de quinze ans !

Souvent je pense à ma maison
Est-elle encore debout ?

Et pourquoi certains objets appellent-ils encore
depuis les portes du néant ?

Le petit cheval en bois de cèdre que Papa a gravé pour Amjad
Le pendentif de Julia resté sur le carreau de la salle de bain
La louche en argent de Tante Lharmé ornée de roses
suspendue
au-dessus de la marmite des fêtes

Dans la hâte je n'ai sauvé que cette nappe
Youssef y a enveloppé quelques vêtements chauds
Et l'argent

Les mois passent
Chaque jour
l'espoir est ce fil caché sous nos assiettes
Par lui
nous tenons tous ensemble

Et ces feuilles
et ces clochettes
qui jadis célébrèrent l'union
résistent à présent de tous leurs motifs qui dansent
aux petites mains de l'oubli

Et chaque nuit
je déroule en esprit ce fil magique
qui me ramènera Najlâ vivante
dans le parfum de ma maison.

Monique Vacher

«**Trait d'union**»

Ah ! Je ne l'aime pas ce petit trait de rien du tout. D'abord, un trait c'est fait pour rayer. On peut barrer un dessin ou barrer un mot avec.

Mais franchement, s'en servir pour accoler deux mots ! Là c'est un peu fort. Surtout que c'est un cauchemar pour la dictée: faut-il le mettre ou faut-il ne pas le mettre ? Moi, j'aime bien faire zéro faute ; aussi quand la maîtresse a commencé sa dictée du lundi par la phrase « Un bel après-midi », je suis resté le stylo en l'air pendant au moins 2 minutes.

Et puis, je l'ai mis, le petit trait, car quand on doute, il faut le mettre. C'est ma théorie de bon écolier.

Moi, franchement je trouve que cela fait « ancien temps » ce tiret. Aujourd'hui, à l'heure où tout est informatisé, il n'y en a plus besoin. Avec mon téléphone, quand j'écris à ma mère par sms, je n'en mets jamais.

Souvent, même, elle ne comprend pas ce que j'ai écrit ; ça l'énerve d'ailleurs !

Le plus grave, c'est que je vais devoir l'utiliser très souvent et même toujours. J'ai bien vu que, lorsque mon papa l'a annoncé à mamie, elle a pincé les lèvres mais elle n'a rien dit. Mamie, elle fait cela lorsqu'elle est contrariée. Elle ne parle plus alors qu'elle est très bavarde d'habitude ; elle m'a expliqué qu'elle faisait ainsi pour les mauvaises nouvelles, elle les avale et ferme la bouche ensuite pour les digérer et les transformer en miettes. Il faut dire que j'ai le temps de parler avec mamie car j'y vais souvent en ce moment. C'est bien mais je préférerais avant quand j'habitais avec maman et papa.

Aujourd'hui c'est le grand jour. Il faut y aller ! Franchement je n'ai pas envie d'aller la voir. Cela fait plusieurs jours que mamie m'ex-

plique que c'est un grand bonheur, que nous allons être complices plus tard, que cela n'enlève pas l'amour de mon père pour moi.

Et puis, mon père est arrivé, tout énervé, en faisant de grands gestes et en riant aux éclats; alors je l'ai suivi.

Me voilà, dans la chambre rose. Dans un berceau transparent, se tient un tout petit bébé! Je la prends dans mes bras: c'est Victorine, ma demi-sœur !

Mon cœur se serre, je suis ému, tout rouge.

Je sens que je vais la protéger et l'aimer comme une sœur. Nous avons entre nous un lien qui va grandir au fil des années. Par contre, je n'ai toujours pas besoin de trait d'union; d'abord demi-sœur cela ne veut rien dire ; pour moi ce sera une sœur entière.

Petit Pierre

Concertation (sommaire) à propos d'un avant-projet littéraire

Dis, papa, tu peux m'aider à faire un exo ?

- Dans quelle matière ?

C'est « pète-sec » qui l'a donné...

- Pète-sec ?

C'est le surnom de la prof de français, c'est moi qui l'ai proposé quand on a voté...

- Ah ! C'est beau la démocratie...

Donald proposait « casse-couilles » mais les filles n'ont pas voulu.

- Oui, c'est peut-être mieux... Bon, c'est sur quoi ton devoir ?

Sur « trait d'union »

- Trait d'union ?

Elle nous a dit : « Ecrivez un texte court sur le thème « trait d'union », avec de l'imagination » !

- De l'imagination, de l'imagination... Trait d'union comme dans « belle-mère » ?

Pourquoi « belle-mère » ?

- Je ne sais pas, c'est un exemple... J'y pense parce qu'elle arrive déjà demain celle-là... Tu as cherché dans le dico ?

Oui, j'ai trouvé « tire-fesses ». Il faut un « s » à « tire-fesses » ?

- C'est logique, non ? C'est tout ce que tu as ?

J'ai aussi « pet-de-nonne »

- Mon dessert préféré ! N'oublie pas les traits d'union, sinon... Bon, passons... et après ?

Il me reste « arc-en-ciel », « gratte-cul » et « chi-hua-hua »

- Chi-hua-hua ?

C'est un chien, mais je suis pas sûr, il y a plusieurs orthographes...

- Chi-hua-hua... c'est du chinois ?

J'ai demandé à Gwen, il parle chinois, mais il ne sait pas...

- Ils n'ont peut-être pas de traits d'union en Chine ? Laisse tomber « chi-hua-hua »... avec le reste tu devrais y arriver...

Et l'imagination ?

- Ah ça ! l'imagination, j'ai pas la moindre idée !!

Léa Marty

Comment ouvrir cette boîte dans laquelle je suis enfermée?
J'essaie désespérément de la pousser, de l'abîmer.
Pourtant elle ne s'ouvre pas...
Je me noie dans le noir profond qui habite cette cage sinistre...
Je crie, je hurle mais personne ne m'entend.
Je sens....que j'étouffe.

J'ai besoin...de ton aide.



RECUEIL DE TEXTES 2019
SAINT-BERTRAND DE COMMINGES (31)

EN ATTENDANT
LA pluie ...



Catherine Lautier

Prière de Cathy

Pluie d'été, je t'attends !
Les glaçons ont fondu
Au fond de mon grand verre.
L'herbe a vite jauni,
Partout sur la terre.
Le soleil s'est installé
Pour une longue durée.
Mais moi, j'en ai assez.
Je veux que le ciel se fissure,
Je veux entendre ton murmure
Me confier ses secrets,
M'abreuver de bienfaits
Je veux que tu sortes tes doigts des nuages
Et que tu les plantes dans le jardin,
Pèlerins rendant hommage
Aux feuilles de mon jasmin.
Je t'invoque, je t'exhorte
A descendre enfin ici
Pour arroser mes soucis
Pour enlever la poussière,
Faire chanter les gouttières
Et ranimer les rivières
Qui semblent évanouies.

Christine Seguin

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne... *

Elle était partie un matin, en riant, dans l'insouciance de mon désarroi, dans l'inconscience de ma douleur ravalée, de mes larmes retenues. Elle m'avait embrassée tendrement et avait disparu au bout du chemin, dans un ultime éclat de rire, dans un dernier éclat de vie...

L'éclair d'une fauvette avait traversé le chemin, et voilà... elle n'était plus là.

Elle voulait voir le monde, elle voulait goûter d'autres nourritures, entendre d'autres sonorités, marcher sur d'autres chemins... et moi, moi qui n'avais jamais quitté ma maison à l'orée du bois, à l'écart du village, moi qui n'avais jamais osé, je l'avais laissé partir, par fatalisme, un peu, et par amour, beaucoup, parce qu'une mère, ça sert à ça, à donner des ailes à son enfant et à souffler dessus pour aider à l'envol. Mais en partant, elle m'avait coupée en deux, parce que ma vie toute entière, je la lui avais consacrée, depuis sa première danse silencieuse à l'intérieur de mon ventre jusqu'à ce matin d'adieu au bout du chemin, me laissant au silence de ma vie sans elle, sans autre amour qu'elle qui était partie.

Elle écrivait de temps à autre, des cartes postales étranges et étrangères, qui me parlaient d'un monde que je n'imaginai même pas, qui m'effrayait et m'attirait à la fois et toujours elle ornait sa signature d'un petit cœur, comme en son adolescence et ce petit cœur faisait fondre le mien.

Elle paraissait heureuse.

Moi, j'ai appris à laisser filer le temps, à égrener les semaines, les semaines, les semaines, les mois, et bientôt les années.

J'ai appris à rebâtir une vie sans elle, quelque chose de différent, mais quand même, c'était une vie suspendue, en apnée, un moment inachevé.

Puis un jour, une carte est arrivée d'un pays lointain, dans une enveloppe ornée d'un timbre au graphisme inconnu, des signes qui dansaient en arabesque, une carte qui disait «je vais rentrer, cela prendra du temps, mais je vais rentrer, je serai là avec les premières pluies d'automne».

Moi j'avais déjà de la pluie dans les yeux.

Pourtant l'automne était encore loin. L'hiver s'achevait à peine.

Le printemps ne fit que passer et un interminable été s'installa, un été intense, brûlant, poussiéreux, qui prenait ses aises et durait et s'étirait, un été qui craquelait la terre et incendiait les herbes rases...

Un été anormalement long qui semblait me narguer cherchant à calciner mon attente.

Mais le premier jour d'octobre, en ouvrant mes volets, j'ai vu derrière la montagne les premiers nuages s'amonceler.

Les premiers nuages depuis des mois. Alors, j'ai souri, souri, souri à l'horizon, j'ai ravalé une larme importune et voilà.

Voilà. J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne.

** titre emprunté au titre d'une pièce de Jean-Luc Lagarce...*

En attendant la pluie.

En attendant la pluie,
allongé sur mon lit,
Je regarde, alangui,
le jour qui s'évanouit.

Elle viendra de nuit
vêtue d'un voile gris,
peupler mon insomnie,
distraindre mon ennui.

je l'attends la douce mélodie,
la chanson de la pluie,
Je l'entends qui égraine à l'envi
ses belles harmonies.

Des nuages se pressent,
la nuit devient épaisse,
cette chaleur m'opresse,
lourde comme l'ivresse.

Et le ciel est en liesse,
les nuées manifestent,
j'entends la grosse caisse
de l'orchestre céleste.

je l'attends cette sauvagesse,
cette noire tigresse,
dans un tourbillon d'allégresse
noyer ma tristesse.

En attendant la pluie,
allongé sur mon lit,
je repense à ma vie,
j'en compte les débris.

Soudain un cliquetis
aux douze coups de minuit,
elle toque à mon huis
cette belle de nuit.

je l'entends la douce mélodie,
la chanson de la pluie,
je l'entends qui égraine à l'envi
ses belles harmonies...

À petits pas...



2021
Recueil de textes
Saint Bertrand de Comminges (31)

Camille Barthélémy Stamenoff

Le monde à petits pas

Je foule à petits pas le sol de mon jardin
Seule motivation pour me lever matin.
Ainsi, j'ai l'illusion de faire randonnée
À travers la pelouse et les courtes allées.
Les Pyrénées au loin sont pleines de sommeil
Et attendent, impatientes, la chaleur du soleil.
Les boutons d'or sont là, cachés dans leurs écrins,
Prêts à ouvrir leurs fleurs pour montrer leur butin.
Ici, une violette tend sa beauté vers moi...
Non ! tu es trop jolie, je ne te cueille pas...
Des fourmis laborieuses explorent vaillamment
Une foule de myosotis naissants,
Des trèfles à trois et même quatre feuilles
Que souvent je réserve au cœur de mes recueils...
Mais aujourd'hui je contemple, je ne détruirai rien...
Le printemps est si beau et je me sens si bien...
Les gendarmes plus loin créent un embouteillage
Poussez-vous, les gendarmes, ceci n'est pas très sage...
Ils ne vont pas verbaliser les fourmis : attention !
Elles courent un peu vite sans leur attestation...
Ils admirent, examinent les duvets pissenlits...
Pour peut-être, qui sait ? se faire un nouveau lit...
Sur une branche proche, dorment deux tourterelles
Elles vont bientôt chanter gaiement leur ritournelle.
Le rouge gorge est là, il attend mon bonjour
Les graines du matin et mes graines d'amour.
À petits pas je rentre maintenant dans ma grande maison.

Jackie Villenave-Pailhas

Kate, dans ses escarpins Louboutin.

Kate a mis ses escarpins nude,
À semelle rouge écarlate, Louboutin.
Talons vertigineux,
Elle se veut divinement belle.

Écarlate
Semelle séduction,
Charme absolu,
À petits pas
Rouges, sur le macadam
Pimpante avec cet escarpin,
Inouïe de féminité,
Naturelle et sophistiquée.

Léo l'attend...
Oublier ce rendez-vous
Ultérieur, est impossible :
Belle est Kate perchée sur ses
Obélisques renversées,
Usant, légèrement, ses
Talons vertigineux.
Irréelle beauté,
Nec plus ultra de l'élégance.

à mon père et ma grand-mère Anna, chausseurs.
À Mymy Scuccato qui aimait tant les Louboutin.
à Christian Louboutin, créateur de génie.

« *La frivolité est un endroit idéal pour se cacher quand ça va mal.* »
Citation de Henri Salvador ; *La joie de vivre* (2011)

René-Marcel Vignaux

SOIR PAS à PAS...

La vie s'étiole, à petits pas,
braise assoupie,
marée de ressacs d'ogres,
marée femelle de nuits ambles
usée des corps d'amantes douces.

Le soir est songe de courses âpres
ombré aux monts
nés de Pyrène
qui sont vigie
de mes vieux jours.

Je migre encore
aux sentes des saisons
oubliées et subtiles
des longues chevauchées
jusqu'aux crêtes du vent.

Et même si mes pas
vont à gué de mes rêves
ils savent me conduire
pas à pas
« a orillas del cielo »*

MERCI

L'association JLJE remercie les auteur.e.s des textes et toutes les personnes qui ont permis la création de ce recueil, ainsi que la ville de St Bertrand de Comminges, la Fédération Départementale des Foyers Ruraux 31-65, la C.C Pyrénées Haut-Garonnaises, le Conseil Départemental 31 et la Région Occitanie.



Mise en page, Robin, lacampagne.net

